

3



R. 11. 276

9-193

Hoer

L'ART

DU

MANEGE

PRIS DANS SES VRAIS PRINCIPES,

SUIVI

D'UN NOUVELLE METHODE
POUR L'EMBOUCHURE DES CHEVAUX,

ET

D'UNE CONNOISSANCE ABREGE'E DES PRIN-
PALES MALADIES AUX QUELLES ILS SONT SUJETS,
ET DU TRAITEMENT QUI LEUR EST PROPRE.

PAR M^R. DE SIND

Colonel d'un Régiment de Cavallerie des Troupes
de Münster, premier Ecuier de S. A. E.
de Cologne.



BONN, chez FERDINAND ROMMERSKIRCHEN, Libraire & Imprimeur
de S. A. E. de Cologne.

*78882 L
dubis 80882 L*

1766

T A R T

D U

M A N I E G E

PRIS DANS SES VRAIS PRINCIPES,

S U I V I

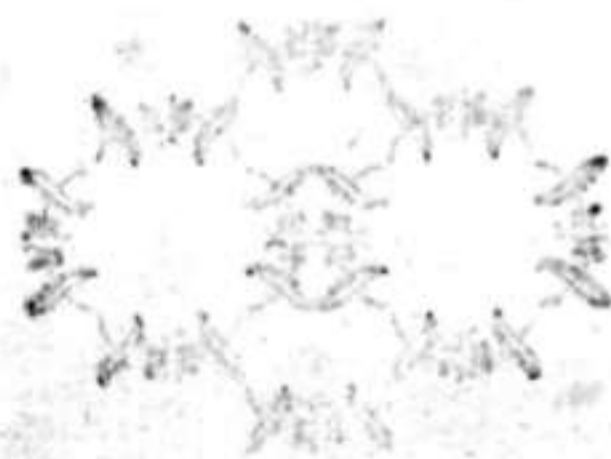
D'UN NOUVELLE METHODE
POUR L'EMBROUCHURE DES CHEVAUX,

E T

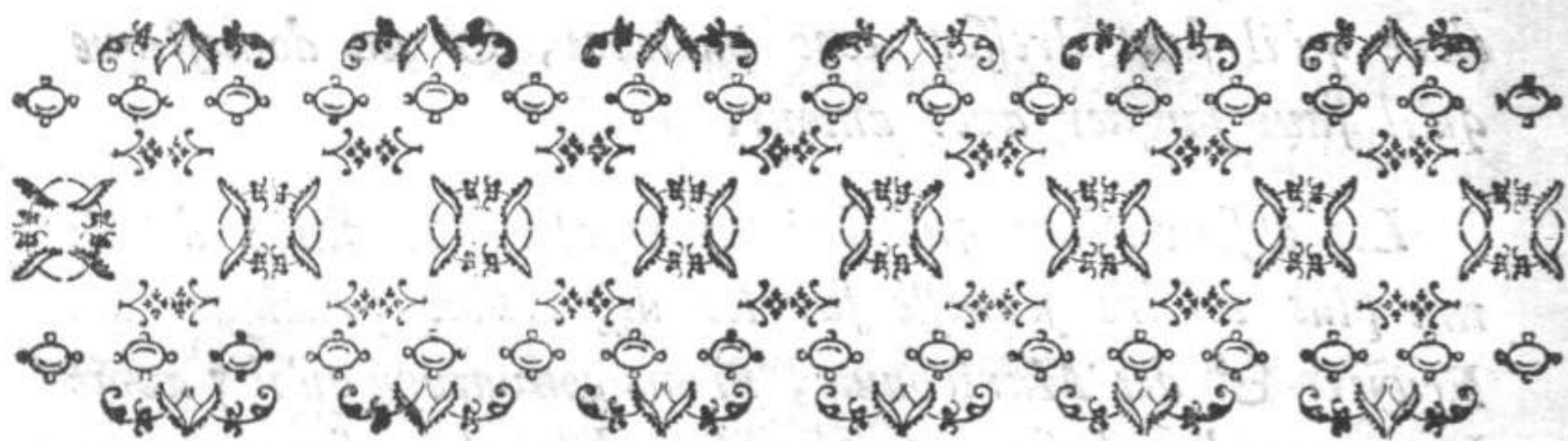
UNE CONNOISSANCE ABBREGEE DES PRIN-
CIPALES MALADIES AUX QUELLES ILS SONT SUJETS,
ET DU TRAITEMENT QUI LEUR EST PROPRE.

PAR M^R. DE SIND

Colonel d'un Régiment de Cavallerie des Troupes
de Münster, premier Ecuyer de S. A. E.
de Cologne.



Seul chez l'Imprimeur, Libraire de l'Université
de S. A. E. de Cologne.



P R E F A C E.



Le Cheval né pour l'utilité de l'homme a reçu de la nature l'intelligence, la docilité & la force. De si heureuses dispositions donnent à l'homme la facilité de mettre le Cheval à toute sorte d'usages pour la commodité & pour l'agrément.

Ces dispositions demandent des Soins & des Menagements. Le Cheval a de l'intelligence, mais elle est bornée. Il convient de lui éviter l'embarras des Avertissemens incertains & des signes equivoques. Il a de la docilité, mais il est sensible. Les caresses le flattent, les chatiments l'irritent. Il faut un juste melange de douceur & de severité pour le reduire a l'obeissance ponctuelle. Il a des forces, mais elles sont sujettes a s'alterer par differents accidents. Il importe d'en bien connoître les causes, & de n'ignorer aucun des remedes qui peuvent ou les prévenir ou y remedier. En un mot le Cheval est un

élève qu'il faut dresser avec patience, & un domestique qu'il faut soigner avec amour.

Les observations que j'ai en occasion de faire depuis ma plus tendre jeunesse sur les différentes pratiques des Ecuyers & des Maréchaux, m'ont convaincu qu'il y avoit beaucoup de choses à reformer dans les usages reçus. Engagé par état & porté d'inclination à perfectionner mes Connoissances sur cette partie, j'ai essayé de sortir de la route ordinaire. J'ai fait des fautes comme tous les autres. Mais le bonheur que j'ai eu de les apercevoir, & la résolution ou j'étois de ne m'en pardonner aucune, m'ont fait imaginer des expédients pour ne plus retomber dans les mêmes erreurs.

Ce n'est qu'à force d'épreuves tentées avec circonspection, & en combinant leurs différents resultats que j'ai déchiré le voile du préjugé & que je me suis affranchi de l'esclavage de l'habitude. J'ai cherché le vrai, sans me rebuter des difficultés, & si j'ai eu le bonheur d'en approcher plus que beaucoup d'autres, communiquer mes découvertes au public, c'est un zele que je lui dois.

Je ne fus jamais sensible au plaisir de m'écarter des idées communes, par un vain amour de la nouveauté. Je ne cherche point à m'attribuer exclusivement la gloire d'un succès que d'autres avant moi ont préparé, & que d'autres après moi peuvent encore étendre. Mon unique but est de me rendre utile, de faire recueillir les fruits de mon expérience à tous ceux qui entrent dans la carrière

rière que j'ai fournie, & de leur épargner la peine de chercher des moyens dont la découverte m'a coûté un travail & des soins infinis.

Cet ouvrage est divisé en deux parties; dans la première je considère le Cheval comme un élève qu'il faut dresser. J'entre dans le détail des leçons qui doivent conduire à l'exécution simple & naturelle de tous les airs du manège. Je rends compte de la méthode dont je me sers, pour dégager cette exécution de toute contrainte, & pour que l'animal instruit de ses devoirs, s'y prête avec facilité; & y emploie ses forces de manière à opérer leur plus grand effet sans les détruire. Le succès de ces leçons dépend principalement de l'embouchure du Cheval. Je fais sentir les défauts & les inconvénients des embouchures les plus usitées chez les différentes nations. Et j'établis les règles de la véritable embouchure, sur la connoissance physique des organes & de la structure de l'animal.

Dans la seconde partie, je considère le Cheval comme un domestique qu'il faut soigner. J'expose les diverses maladies auxquelles il devient sujet par le peu d'attention qu'on apporte au choix de ses aliments, & à la nécessité de le garantir des injures de l'air. Je parcours la plus part des maladies aiguës & chroniques. Je développe leurs causes, j'indique leurs signes, je détaille leurs accidents, je montre l'abus du traitement ordinaire, je donne les meilleurs remèdes pour leur guérison.

Je ne prétends pas dire eoujours des choses qui n'aient jamais été dites. Je sçai que plusieurs auteurs celebres ont deja traité la même matiere. Je fais volontiers l'aveu que j'ai profité de leurs lumieres & qu'ils m'ont été d'un grand secours. Mais je crois pouvoir me flatter qu'on trouvera dans cet ouvrage plus d'instruction que que dans tout autre. On y verra en particulier des experiences sur la morve, cette peste dont on n'a cru jusqu'a présent pouvoir préserver les Chevaux qu'en interdisant toute communication entre eux; on verra dis-je que j'ai trouvé un moien de les en préserver efficacement, en laissant le Cheval sain manger avec le Cheval malade dans la même mangeoire & boire dans le même sceau. J'ai inventé pour cela un électuaire, qui a été annoncé dans les papiers publics, & dont il seroit à desirer que l'usage devint universel.

J'ai rendu cet ouvrage très court afin d'être plus assuré qu'il sera lu. Il renferme toutes les connoissances necessaires. Le Lecteur intelligent leur donnera facilement l'étendue, que la précision que je me suis prescrite, ne me permettoit pas d'y mettre. J'attends de son indulgence qu'il me pardonne les fautes de stile, qui me seront sans doute échappées en grand nombre. Je suis allemand & j'écris en françois.



TABLE

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

	Introduction.	<i>pag.</i> 1
Chap. I.	De la belle assiete de l'homme à Cheval.	4
II.	Du trot & du pas.	5
III.	De l'épaule en dedans & de la croupe au mur.	19
IV.	De la galopade, des voltes, des demi-voltes & des passades.	29
V.	Des pirouettes & du terre à terre.	40
VI.	Du piaffer, du passage & de l'utilité des pilliers.	44
VII.	De la pesade & du mez-air.	50
VIII.	Des courbettes communes & veritables courbettes.	53
IX.	De la croupade, de la balotade, de la ca- prioie, du pas & le faut.	55
	<i>Nouvelle Methode pour l'embouchure des Chevaux.</i>	61
Chap. I.	De la bouche des Chevaux, & des diversités, qui s'y rencontrent.	64
II.	Des branches & de leurs fonctions.	73
III.	Des gourmettes & de leurs fonctions.	83

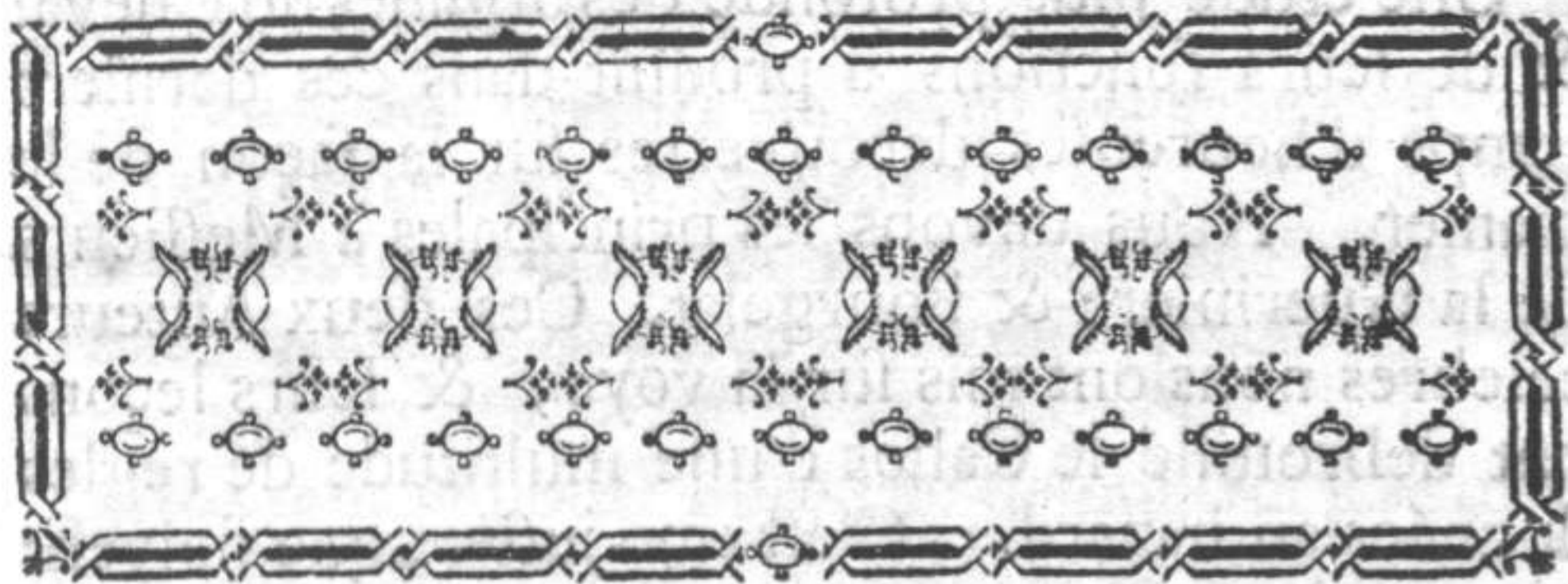
SECONDE PARTIE.

	<i>Connoissance abregée des principales Maladies des Chevaux & du traitement qui leur est propre.</i>	87
Chap. I.	De la saignée & de son utilité.	89
II.	De la fièvre & de son effet.	95
III.	Des fièvres malignes & pestilentielles.	101
IV.	Des fièvres bilieuses, appellées par les Mare- chaux, maux de tête, mal de feu, mal d'Espagne, & de la jaunisse.	105
V.	Du vertigo.	110
VI.	De la fourbure, de la courbature & du gras fondu.	112
VII.	Du mal de cerf.	120
VIII.	De l'effort du muscle pectoral vulgairement appellé avant cœur & de l'effort des mus- cles de l'aine.	122

IX.	Des avives & de l'étranguillon.	125
X.	Des Tranchées.	129
XI.	Du pissement de sang, & du flux d'urine ou pissement froid.	137
XII.	Des Chevaux frappés de la fumée.	141
XIII.	De la palpitation du cœur & du vertigo de vapeurs.	142
XIV.	Pour avoir avalé une plume, de la fiente de poule, ou quelque autre ordure.	145
XV.	Des maladies chroniques de la fièvre lente.	146
XVI.	De la gourme.	148
XVII.	De la fausse gourme.	153
XVIII.	De la morve.	156
XIX.	De la morfondure, & de la courbature simple.	163
XX.	De la pousse.	164
XXI.	De la toux.	167
XXII.	De la fatigue & fortrature.	168
XXIII.	Du devoyement & du flux dissenterique.	169
XXIV.	Des maladies de la peau. Des dartres.	175
XXV.	Du farcin.	177
XXVI.	Des fluxions & enflures,	180
XXVII.	Des maladies aux parties extérieures du Chev.	184

Fautes à corriger.

Pag. 2. l. 23. poulins *lis.* poulains. P. 7. l. 2. d'aucune *lis.* d'aucun.
P. 9. l. 12. les jeux *l.* les ieux. P. 20. l. 24. embrassant *l.* embrassent.
P. 31. l. 29. qu'une Cheval *l.* qu'un Cheval. P. 32. l. 26. la course *l.* la courbe.
P. 35. l. 2. pouponet *l.* poupon, &. P. 38. l. 12. moyns *l.* moyens.
P. 48. l. 7. passager *l.* passageur. P. 52. l. 2. fera *l.* sera. P. 75. l. 5. d'autre *l.* d'autres.
P. 78. l. 3. dirige *l.* dirigé. Ibid. l. 7. faits *l.* faites. P. 81. l. 27. fatiguoient *l.* fatiguoit.
P. 96. l. 8. comprimés *l.* comprimés. P. 98. l. 16. on put *l.* on peut.
Ibid. l. 27. boullir *l.* bouillir. P. 107. l. 3. une morts. *l.* une mort. P. 110. l. 26. Chaval *l.* Chev.
P. 111. l. 11. ou sang *l.* du sang. P. 112. l. 4. le matins *l.* les matins. Ibid. l. 6. exacte *l.* exact.
P. 116. l. 24. la comencement *l.* le comencement. P. 119. l. 15. les saignes *l.* les saignées.
P. 124. l. 13. l'endroit on *l.* l'endroit ou. P. 125. l. 10. de langue *l.* de la langue.
P. 132. l. 16. jauns *l.* jaune d'œuf. P. 133. l. 26. des fibres *l.* de fibres.
P. 134. l. 13. à ordinaire *l.* à l'ordinaire. P. 138. l. 5. boir *l.* boire.
P. 140. l. 14. resultet *l.* resulter. P. 141. l. 19. souffres *l.* souffres. P. 142. l. 23. celles y
l. celles ci. P. 143. l. 14. laquelle *l.* auquel. P. 161. l. 9. un santé *l.* une santé.
P. 175. l. 26. repend *l.* répand. P. 183. l. 3. d'un limphe *l.* d'une limphe.



INTRODUCTION.

L'Art du manège pris dans ses vrais Principes.

On a publié un grand nombre d'ouvrages sur l'art de monter à Cheval. Chaque Auteur a donné son opinion comme la plus certaine; & les uns & les autres ont établi des Principes si différents, qu'il n'en est résulté que des embarras pour la theorie & des inconvénients dans la pratique.

Les anciens prévenus la plus-part contre les forces & la vivacité d'un Cheval sensible, ne nous ont prescrit que des regles violentes pour le dompter. Le peu de connoissance qu'ils avoient des talens de l'animal, & des moiens de le rendre souple & docile, a donné lieu à une infinité d'abus.

Une étude plus profonde des organes du Cheval & de leurs fonctions a produit dans ces derniers temps d'heureuses decouvertes sur la façon de le manier. Nous devons les principales à Messieurs de la Gueriniere & Bourgelat. Ces deux Auteurs celebres nous ont mis sur la voye, & leurs leçons ont debrouillé le Cahos d'une multitude de regles données au hazard. C'est une justice que doivent leur rendre tous ceux, qui ont eû le bonheur de s'élever au dessus du prejuge & de la routine.

La reconnoissance m'oblige à parler ici de Mess. le Comte de Bahr & le Baron de Reguenthal. Leurs talens pour l'Exercice equestre ont été très-connus à Vienne. Je dois à la bonté qu'ils ont eûe de me communiquer leurs lumieres, les principes, qui m'ont dirigé dans la pratique de cet art; & l'ouvrage que je donne aujourd'hui au Public, n'est proprement que le resultat de leurs leçons justifiées par une longue experience.

Dans un premier ouvrage, que j'ai publié en Allemand, j'ai donné mon opinion sur la qualité des étalons & des juments, que l'on doit employer dans les haras, pour en tirer de bons poulins & des Chevaux propres à toute sorte d'usage. J'ai détaillé les devoirs & les fonctions de tous les Officiers & Domestiques, qui servent dans l'Ecurie d'un Prince. Je me suis étendu sur la connoissance
de

de toutes les parties exterieures du Cheval, pour juger de la destination, qu'on en peut faire; & j'ai relevé divers abus introduits par une foule de jeunes gens, qui ont voulu se faire une methode d'imagination & opposée aux vrais principes.

Mon objet aujourd'hui est de demontrer les voyes les plus naturelles, le plus douces & les plus fines, pour rendre le Cheval souple & obeissant & pour l'affermir dans la main, de manière que dans tous les airs, son attention se trouve bornée au mouvement de la main seule. Je suppose qu'on a deja les notions generales de l'art de monter à Cheval. Je renvoye pour toutes les autres Connoissances aux Ecrivains, qui en ont traité. C'est la sublimité de l'art que je veux dévoiler. Elle est connue de peu de gens. C'est le fruit de plus de trente années d'observation que je presente aux Ecuyers; & je me flâte, que les plus habiles & les plus experimentés seront ceux, qui sentiront plus vivement les avantages attachés à la simplicité de ma methode.

CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER

De la belle Assiète de l'homme à Cheval.

La première application du Cavalier doit être d'acquiescer une belle assiète; & comme il est ordinaire à tous les arts, la perfection en ce genre consiste dans la position la plus simple & la plus naturelle.

L'homme qui est à Cheval doit s'asseoir juste dans le milieu de la Selle, la Ceinture en avant, les reins fermes & un peu pliés. La tête du Cavalier doit être droite & libre, en regardant entre les oreilles du Cheval. Les épaules doivent être basses, libres, un peu renversées en arrière, les bras pliés aux Coudes, joints au corps sans aucune contrainte, & tombant naturellement sur les hanches.

La vraie position des jambes est d'être placées sur la ligne du corps du Cavalier, & suivant la ligne droite du genou au talon. Le plat des cuisses doit être tourné contre le quartier de la Selle, en sorte que les jambes soient près du Cheval sans le toucher. Il faut que le talon soit un peu plus bas que la pointe du pied, & que les jarrets soient bien tendus.

Les mains doivent être placées directement l'une vis-à-vis de l'autre, deux doigts au dessus du pommeau de la Selle, & un peu détachées du ventre, avec les poings tant soit peu arrondis.

Cette position donnera l'Assiète la plus belle & la plus parfaite; & on doit la garder dans tous les airs du manege.

Je renvoye le Lecteur aux instructions renfermées dans les divers elemens de Cavallerie qui ont paru, pour apprendre la façon de monter à Cheval, de prendre les reines en main & d'en faire l'usage necessaire. Je n'ai parlé de l'Affiète que parce que les Auteurs, peu d'accord entre eux, en ont publié des descriptions tout-à-fait differentes, & que plusieurs ont donné dans le faux, en ne s'attachant pas assez au naturel. Il est d'ailleurs necessaire d'en avoir un idée exacte, pour ne pas tomber dans toute sorte d'irregularités. Celle que je viens de donner n'a rien d'arbitraire; ses principes sont puisés dans la nature de la chose, & la pratique ne peut qu'en confirmer la justesse & la perfection.

CHAPITRE SECOND

Du trot & du pas.

Je commence par un Cheval qui a l'âge convenable pour être monté, & les qualités requises pour le manége. Je lui suppose assez d'intelligence, pour qu'il n'y ait avec lui d'autre precaution à prendre, que d'éviter qu'il ne confonde les leçons qu'il doit recevoir.

Je lui donne pour premiere embouchure un bridon avec un caveçon plus ou moins mordant, selon que la sensibilité de son nez m'en fait connoître la necessité. Je me fers du Caveçon contre la fausse opinion de ceux, qui pretendent que son

usage rend la main rude & déplacée. J'ai dressé une quantité prodigieuse de jeunes chevaux avec la bride seule sans Caveçon ; cependant l'expérience m'a fait connoître que l'usage de ce dernier instrument n'est rien moins qu'à rejeter : je parlerai dans la suite des raisons qui m'ont assuré de son effet.

Je ne dirai pas la même chose de l'usage de la martingale & de la plate longe ; je les regarde l'une & l'autre comme une invention de caprice & sans utilité. Elles n'ont aucune vertu pour empêcher le Cheval de secouer de la tête. Il n'y a certainement que la main bonne qui affermit la tête du Cheval ; & toutes les defenses qu'il fait de la tête ne proviennent que d'une main mauvaise.

Après avoir ajusté mon Cheval de la façon que je viens de dire , je le monte dans le manège sur un terrain égal. A l'aide du Caveçon & du bridon que je tiens séparément & bien égaux dans mes mains, je lui fais décrire un quarré partagé régulièrement par sa piste. Pour empêcher que le Cheval ne s'arrête, je fais aller à côté de lui un Palefrenier avec la Chambrière, qui en cas de besoin le fait avancer. Ce Palefrenier le tient aussi à la longe, quand la nécessité le demande, pour ne pas laisser échapper le Cheval hors du terrain, dans lequel je me suis proposé de me renfermer.

Mon soin principal est alors de placer insensiblement la tête du Cheval, en n'y employant que beaucoup de douceur & de patience, & de lui faire con-

noître

noître sa piste; qu'il doit suivre avec précision sans en sortir d'aucune côté. Je lui laisse l'entière liberté de sa marche & de ses mouvements, pourvu qu'il ne coure point & qu'il reste sur les lignes de son quarré. Je ne le contrains pas à d'autres souplesses & obeissances, si ce n'est à celle de porter la tête & le col dans une bonne position. Je continue pendant quelque tems cet exercice d'une main à l'autre, sans changer de methode. J'use de recompense pour toutes les marques d'obeissance que le Cheval me donne. Je le caresse, je l'arrete de temps à autre, je descends & je le renvoye à l'Ecurie.

Les Chevaux quelques mechants qu'ils soient, aiment les caresses; ils sont naturellement attentifs à ce qu'on leur demande, & des qu'ils comprennent la volonté du Cavalier, ils se portent sans peine à lui obeir. Les Ecuyers qui par impatience ou par vivacité chatient rudement un Cheval, à la moindre opposition qu'ils rencontrent dans ses mouvements, commettent une imprudence qui tient de l'injustice. Il est rare que le Cheval refuse l'obeissance par un entetement de malice ou de mechanceté. Pour l'ordinaire ce n'est de sa part que foiblesse, ignorance ou défaut d'habitude. Un Ecuyer experimenté fait aisement cette difference, & reserve la punition pour les cas, ou la desobeissance vient certainement de malice ou d'opiniatreté. Alors il chatie rigoureusement le Cheval, & le chatiment employé à propos opére la correction.

Lorsque

Lorsque mon Cheval commence de porter la tête bien placée, & de la donner du côté, où je la tire par les renes du Cavecon & du bridon; lorsqu'il suit avec justesse les traces de sa piste sur le quarré ou sur le cercle, que je lui fais decrire à droite & à gauche; je continue de le monter dans le manège & de le mener dans les coins autant qu'il m'est possible. Je l'anime par le sifflement de la gaule, pour le mettre au petit trot, sans le toucher de l'éperon, ni du gras de la jambe; à mesure qu'il incline à avancer, en l'animant de la langue & par le sifflement de la gaule, & en l'obligeant à tenir la tête & le col bien-placés, il se trouve dans la nécessité de lever & de plier les bras, de suivre régulièrement de l'arrière main, de plier tant soit peu les hanches, de se delier de devant & de derriere, & de prendre la bonne position de son corps.

Il me faut peu de temps avec cette methode pour affouplir mon Cheval au trot, pour lui donner le mouvement delié, déterminé & etendu, & pour l'habituer à distribuer ses pas avec égalité sur le terrain, & à marquer les temps dans la mesure la plus exacte. C'est certainement beaucoup obtenir pour le peu de temps que j'y employe. Cependant je ne m'y suis jamais trompé, & mon objet a toujours été rempli, lorsque je me suis attaché à former d'abord les jeunes Chevaux à la bonne position avec douceur & patience, & à les y exercer selon que je leur voyois de vigueur & d'haleine.

J'observe scrupuleusement de ne pas mener le Cheval par une autre rene que par celle du coté où il doit aller; & cela dans tous les mouvements & dans tous les airs du manége sans exception. Je suis d'une opinion tout-à-fait contraire à ceux qui pretendent que la rene de dehors porte l'épaule en dedans & determine le Cheval à aller de ce côté. J'avois été de ce sentiment lorsque je ne connoissois point encore l'espece d'intelligence dont le Cheval est susceptible, & l'ordre mechanicque de ses mouvemens; mais depuis que la pratique m'a ouvert les jeux, je ne puis regarder que comme une grande erreur, l'idée qu'on a que la rene de dehors mene en dedans. Elle mene en dedans à la verité; mais ce n'est que par une fausse routine que l'on fait prendre au Cheval, lorsqu'on tire la rene de dehors au dessus du col, pour tourner en dedans; ce qui ne produit qu'un mouvement forcé & desagreable.

Pour mettre mon Cheval à la perfection de son trot, je lui donne des reprises mediocres & reitérées. Je lui continue la justesse & la fermeté de la tête, en le chassant vigoureusement, & en même temps en le retenant sur la mesure & la cadence. Je lui fais faire des changemens d'une main à l'autre, je l'arrete & je le tire deux ou trois pas en arriere.

Touts ceux qui pretendent assouplir & denouer les Chevaux par le trot sans leur preparer toutes les parties du corps à cette souplesse, en commen-

B gant

çant par l'exacte position de la tête, ne font que les affoiblir & les enerver. Des Chevaux ainsi dressés ne scauront jamais bien delier les epaules, ni se servir de leurs hanches; parce qu'il est certain, & j'en donnerai toutes les preuves qu'on voudra, que toutes les parties du corps du Cheval s'accommodent à la position du col & de la tête. C'est parceque la plus part des chevaux n'accommodent pas le col & la tête à la position de leur corps, que le trot continué trop longtemps leur devient pernicieux, & les jette dans la lassitude & l'accablement. Au contraire tout Cheval dont la position du col & de la tête sera bien affermie, prendra des forces, quoiqu'il soit trotté des années entieres.

Quand j'ai achevé ma leçon au trot, & apres avoir fait reculer le Cheval un ou deux pas, je le mene au mur sur la ligne droite, pour lui donner de l'haleine. Je le fais aller doucement en avant, en lui pliant la tête & le col, & en appuyant le genou en dedans, derriere son epaule. Cet exercice le prepare petit à petit à la leçon de l'epaule en dedans & la croupe au mur.

La rene de dehors ne doit servir que pour soutenir la Croupe, pour empêcher que le Cheval ne diminue le cercle, pour l'arreter & pour le faire reculer; & on doit user de cette methode à une main comme à l'autre. Deplus il est important de faire en forte que le Cheval garde une parfaite union dans toutes les actions, dans tous les mouvements & dans tous les airs.

Plusieurs Auteurs ont deployé vainement toute leur imagination, pour définir ce que l'on doit entendre par le mot d'union; & il est certain que beaucoup de gens qui se croient Maîtres dans l'art equestre ignorent la vraie signification de ce mot. Pour moi, voici l'idée que je m'en suis faite. L'Union n'est autre chose que l'art de donner aux mouvemens du Cheval un ensemble, où toutes les parties de son corps paroissent dans le plus haut degré de beauté, que la nature leur a donné.

Le Cavalier doit donc s'appliquer sans relache à maintenir son Cheval dans une bonne union. Il le doit animer lorsqu'il remarque qu'il se rallentit; & si les aides de la langue & de la gaule n'y font pas assez d'effét, il est nécessaire d'appliquer une pointe de l'eperon pour reveiller le Cheval, & pour lui faire sentir sa faute par le chatiment. Je n'aime point à user de l'eperon, mais je n'ai garde de l'epargner, lorsque le Cheval le merite. Mon Assiète immobile & ma main discrète le radoucit en suite, il devient attentif, sensible & obeissant.

Il y a des Chevaux qui se defendent & que le chatiment paroît aigrir. Si cette resistance vient d'un naturel courageux, fier & delicat, je n'en suis pas embarrassé. Mais si j'observe que le Cheval est timide ou colére, insensible ou indolent, je crois que le seul parti, qu'il y ait à prendre, c'est de le renvoier à ceux, qui ont fait des volumes pour enseigner les moyens de corriger ces sortes de Rosses.

La perfection de mon trot se manifestant par les qualités, qui caractérisent l'accomplissement du trot: Alors je commence d'emboucher mon Cheval avec un mors, que je fais ajuster à la structure de sa bouche; suivant les regles qu'on trouvera détaillées à la fin de la premiere partie de cet ouvrage- Je choisis un mors, qui ne surcharge point un partie plus que l'autre, qui ne gêne point le Cheval dans le commencement, qu'on lui fait essayer la bride, qui puisse devenir agreable dans sa bouche, & la lui conserver fraiche & ecumante. Cela depend beaucoup de l'effét des branches réglées sur l'observation des parties du corps du Cheval, dont l'avant-main est l'objét principal à considerer, pour conserver la force & la liberté de la croupe.

Des que le Cheval est ainsi bridé, je lui adapte la gourmette, de maniere qu'elle se couche precisement dans le pli de la barbe. Je la veux souple, legere & plate, pour qu'elle n'offense ou ne surcharge pas la barbe, comme font certaines gourmettes de la grosseur d'une chaine à puits. Je continue l'usage du caveçon, à l'aide duquel je donne à mon Cheval la connoissance de l'effét de son mors, dont je lui donne le juste appui, & de cette sorte je le rends obeissant au mouvement de la main.

Je monte mon Cheval au pas raccourci le long de la muraille ou de la barriere. Je lui fais sentir la rene droite de la bride, en lui appuyant le genou de dedans pour lui plier l'epaule. J'entre dans les
coins

coins, & par les mêmes moyens je les lui fais ouvrir regulierement. Je l'oblige à embrasser justement le terrain, pour en sortir avec la même précision. Quand mon Cheval n'obéit pas promptement au mouvement de la bride, ce qui arrive assez souvent dans les commencements, je l'aide avec la rene du caveçon, de peur d'offenser les barbes & de leur faire perdre le sentiment. Je tourne mon Cheval d'une main à l'autre, en observant soigneusement la belle & parfaite union; je lui reitere son trot, je l'arrête; je le recule quelques pas; je le fais avancer; & je le caresse.

Le Cheval apprend à connoître le mouvement des renes & à obeir à celle qui le mene. J'ai deja dit qu'on ne doit jamais user de la rene de dehors pour conduire en dedans, je n'ignore pas que la Regle contraire est presque generale dans les manéges; mais il en résulte deux defauts essentiels. Le premier est le faux pli du Cheval, lorsqu'il doit aller la tête au mur, & qu'il y est mené par la rene de dehors, ce qui détruit entierement l'union. Le second est que le Cavalier ne peut pas de cette façon faire aller le Cheval de côté sans lui appuyer la jambe, ce qui derange la belle Assiétte. En un mot le Cavalier & le Cheval perdent par cette methode l'agrement de l'attitude & la noblesse du mouvement.

On pretend que la leçon executée conformement à la regle generale, prend à juste titre le nom de

fuir le talon , mais je n'en suis pas d'accord ; car je soutiens , que le Cheval doit être mené de côté , au pas , au trot , au galop & sur tous les airs , sans qu'on remarque le moindre mouvement de la part du Cavalier. Il faut que le Cheval opère sous lui dans sa parfaite union & en pleine liberté , comme s'il faisoit son manège de lui même.

C'est la sans contredit le chef d'œuvre de l'art. Je l'ai vû executer de cette sorte par le Comte de Bahr & le Baron de Regenthal. Ils n'avoient pas d'autres principes pour dresser leurs Chevaux à ce degré de perfection , que d'employer les renes du côté , où le Cheval devoit aller. Cette maniere fait , que les Chevaux se determinent aisément de tout côté , & la rene de dehors n'a d'autre fonction que de soutenir la croupe. Au lieu que les Chevaux dressés en dedans par la rene de dehors , & de côté par l'appui du talon , ou du moins par l'extension de la jambe sur l'etrier , quelques sensibles qu'ils soient , changent toujours leur position sur le mouvement de la rene de dehors ; & le Cavalier ne peut que deranger plus ou moins son Assiétte.

Je reviens à la continuation du pas raccourci que je fais exercer à mon Cheval. Je l'affermis dans ce , qu'on appelle entrer dans les coins , prendre le bon appui sur son mors , & obeir aux renes de la bride. Je lui donne ensuite des changemens au travers du manège d'un mur à l'autre , en le menant par la rene de dedans , qui lui plie le col & la tête ; & en

appuy-

appuyant le genou du dedans, ce qui le fait avancer & lui plie l'épaule. Je retiens la rene de dehors pour lui contraindre la croupe & pour le faire aller de côté: & voilà mon Cheval qui exécute pour la première fois la leçon, qu'on appelle, fuir le talon, sans que je l'aye touché d'aucun mouvement de la jambe.

Telle est ma methode. L'exposé sincère, que je viens d'en faire, suffit pour persuader sa bonté à tout homme, qui a quelque connoissance de l'art. Je la garantis infallible à l'égard de toute espèce de Chevaux, qui s'y assouplissent sans resistance. J'avoue que dans les commencemens ils ne sont pas tous également prompts à exécuter cette leçon avec facilité. Il y en a qui balancent à se résoudre d'obeir; mais alors je ne leur laisse pas le temps de la reflexion. Je leur appuye subitement une petite pointe d'éperon du côté opposé, où ils doivent aller; & pour peu que cette correction soit repetée ils sont bientôt au fait de ce qui leur est demandé par les renes, & ils obeissent sans hesiter.

J'avertis que toutes les operations de cette nature requierent une Assiétte ferme & immobile, pour ne pas donner un faux mouvement au Cheval. Le derangement de l'Assiétte semble indiquer au Cheval quelque commandement du Cavalier. Il ne peut donc que le derouter, ou du moins le jeter dans l'incertitude.

Ma methode pour instruire les Chevaux les rend obeiffants & attentifs à un tel point, qu'ils n'ont point d'autre objet dans l'idée, que de remarquer les aides & les mouvements, qu'on leur donne; & dès qu'ils les aperçoivent, ils executent ce qu'on leur prescrit avec la derniere exactitude. On voit des Chevaux, apres avoir achevé quelques reprises à la satisfaction du Cavalier, qui les recompense de leur obeissance par quelques careffes, recommencer d'eux mêmes la leçon, qu'ils viennent de finir. Ils paroissent prendre tant de goût au plaisir d'avoir reussi, qu'on est obligé de changer de leçon & de les ramener sur les instructions precedentes, pour empecher, qu'ils ne travaillent de routine, & pour les contenir dans l'obeissance ponctuelle, qui exige qu'ils se bornent à la seule action, qui leur est demandée par le mouvement des renes & des jarets.

Lorsque le Cheval est suffisamment affermi dans l'attention, dans l'obeissance & dans la souplesse; lorsqu'il a pris un appuy sur le mors, & qu'il connoit les renes & les jarets; je le mets au galop le long du mur d'une main à l'autre sans changement. Mais je l'arrete à chaque côté pour le reculer quelques pas, & je le mene au pas, au travers du manège de l'autre côté, pour y prendre le galop à gauche.

En galopant ainsi le Cheval avant que de le metre à l'attitude de l'épaule en dedans, mon intention n'est pas de lui donner l'action du veritable galop.

Je

Je ne mets cette action en pratique, que lorsque mon Cheval est assoupli & delié des epaules & des hanches. Mais l'experience de quelques Chevaux qu'on avoit arretés long temps dans l'assouplissement des epaules & des hanches, sans les avoir galopés dans les intervalles, m'a appris, que ces sortes de Chevaux se pretent au galop très difficilement, à moins qu'ils n'y soient rudement chassés. La raison en est bien simple; car le grand mouvement des epaules & des bras qu'ils aquierent, par l'epaule en dedans & par le fuir le talon, leur ôte toute disposition au galop, qui de sa nature est une action libre & legere; & il n'est pas extraordinaire que le Cheval temoigne de l'averfion pour un mouvement opposé à celui dont il a contracté l'habitude. Ainsi l'opinion de ceux qui pretendent, que le Cheval denote l'accomplissement des qualités de son trot, par l'aisance avec laquelle il se prête au galop, est fausse & contraire à l'experience. Nous voyons tous les jours que les Chevaux d'un mouvement legér aiment mieux galoper que trotter, & que ceux qui ont l'action naturellement relevée n'aiment point du tout le galop.

Je me suis toujours bien trouvé d'entremeler le galop avec le trot & le pas, sans cependant contraindre le Cheval à des actions superieures a ce qu'exige la gradation de son Ecole. L'Animal en est devenu plus legér; & j'ai trouvé dans cet Exercice les occasions les plus favorables de lui donner

le bon appui, par les demi-arrets, qui venoient de temps en temps fort à propos.

Je finirai ce Chapitre par une observation au sujet des Chevaux de Chasse & de Campagne. Ces Chevaux pour être bien à la main, & pour devenir souples aux usages, qu'on en demande, soit au galop, soit à d'autres allures commodes, doivent être exercés précisément en conformité des regles, que je viens de tracer. Je veux dire qu'ils doivent être montés dans le manège au trot, au pas & au galop. Il faut dans les commencemens les dresser à l'aide du caveçon & du bridon, afin de leur placer le col & la tête; & dès qu'ils sont ajustés au trot, on doit les pourvoir d'un mors convenable à la structure de leur bouche, dont les branches seront réglées sur la proportion des autres parties du Corps. Ensuite on continuera de les monter avec la bride sans le Caveçon, pour leur donner le bon appui. On leur pliera les epaules, pour ouvrir regulierement les coins & pour s'y asseoir sur les hanches, autant que la necessité le demande. On les menera au travers du manège sur une ligne oblique d'un mur à l'autre; & toujours par la rene du côté où le Cheval doit aller. On les mettra au galop en leur donnant de temps en temps des demi-arrets, selon la qualité de leur appuy. On suivra en un mot tout ce que je viens de prescrire, comme s'il étoit question de Chevaux destinés au manège.

Quand

Quand un Cheval de Chasse sera bien affermi dans toutes les leçons précédentes, vous le monterés alors en pleine Campagne, & vous lui donnerés le pas allongé, en le menant par des chemins raboteux & inégaux, afin de mieux assurer sa marche.

Vous trouverés une grande difference entre un Cheval, qui aura reçu les bons principes au manége, & celui qui n'aura pas eu cette instruction. Touts les deux seront Chevaux de Chasse & de Campagne. Mais le premier conservera ses jambes & usera de sa souplesse dans les occasions pour la sûreté du Cavalier, tandis que le second manquera d'obeissance, d'adresse & de force dans les occurrences; non pas simplement parce qu'il n'a pas été dressé dans le manége, car le lieu n'a aucune influence sur l'adresse & la bonté de l'animal; mais parce que faute de leçon, il n'aura pas aquis les qualités, qui font le merite du Cheval.

Quand à l'Exercice du feu, du Tambour, & de toute espece de bruit, il ne faut que de la patience, & scavoir faire connoître au Cheval ce que l'on desire, sans le brusquer & sans le presser; avec cette douceur, on en obtient tout ce qu'on veut.

CHAPITRE TROISIEME

De l'Epaule en dedans & de la Croupe au mur.

Monfieur de la Gueriniere a pensé très-juste, lorsqu'il a dit que l'action de la tête en dedans & de la

croupe en dehors est une exercice des plus pernicious aux Chevaux. Cependant tout le monde en use, parce que tout le monde ignore le mauvais effet de cette leçon. On se persuade qu'elle affouplit les epaules & qu'elle les rend libres; & on ne prend pas garde, que les epaules sont extrêmement contraintes par la croupe, qui embrasse le dehors du cercle, & qui par cette position charge les epaules de tout le poids du corps.

C'est vraiment au grand prejudice des Chevaux, qu'on a établi l'opinion, que cette façon de les faire tourner à l'entour du pillier la tête en dedans & la croupe en dehors, les contraint à l'obeissance, & les empêche de resister à la volonté du Cavalier. Il est certain qu'un Cheval, quelque mechant qu'il soit, n'a dans cette attitude ni le tems ni le pouvoir de se defendre; & voilà pour quoi les ignorans tiennent fortement à cette leçon & la regardent comme le point principal de leur habileté.

Si l'on connoissoit la vraie mechanique des mouvements du Cheval, on verroit que lorsqu'il tourne sur un cercle la tête vers le centre, les epaules décrivent une très petite circonference, & les hanches en embrassent une tres grande. Ces dernieres ont une liberté qui contraint les epaules de tout ce que le corps de l'animal a de poids & de force; & de là il arrive, que le Cheval est usé des epaules, avant que le Cavalier ait le plaisir de le voir dressé.

La souplesse des epaules, dit Mons. de la Guerniere, consiste dans le libre passage des jambes de devant l'une par dessus l'autre. Pour aquérir cette liberté, il s'agit de mettre un Cheval dans une posture, où il soit obligé de faire à chaque mouvement ce passage des jambes, & c'est ce qu'il exécute parfaitement dans la leçon, qu'on appelle l'epaule en dedans.

L'epaule en dedans est ma leçon favorite, & je n'en connois point de meilleure, pour assouplir le devant & le derriere du Cheval. Je le prends sur la ligne droite le long de la muraille, & je lui porte la tête & le col vers le centre du manège, par la rene de dedans. Je lui plie les epaules du même côté par l'appuy de mon genou de dedans. Je lui fais sentir la rene de dehors, afin qu'il ne s'appuye pas de la croupe à la muraille. Des que j'entre dans le coin, où le Cheval se trouve la tête vis-à-vis de la croupe, je l'appelle de la langue, & il s'assieoit tellement sur ses hanches, que la queue traîne par terre. Je change ensuite d'un mur à l'autre sur une ligne oblique au travers du manège, toujours par la rene de dedans, & l'epaule avec le col & la tête pliés du même côté. Je lui retiens un peu la rene de dehors pour accompagner son devant avec la croupe. Je l'appelle de la langue, & alors mon Cheval fait l'action la plus charmante, qu'on appelle fuir le talon d'un mur à l'autre; il la fait dans la plus belle union & assis sur ses hanches la queue par terre.

On

On croira peut-être que dans cette manœuvre de guider par une rene & de retenir par l'autre, je separe les renes & que j'en prends une dans chaque main. Point du tout. Je tiens les renes ensemble dans la main gauche, comme c'est la coûtume générale. Je porte les doigts en bas vers le ventre pour racourcir la rene droite & pour retenir la réne gauche, je ne fais que tourner tant soit peu le pouce en haut. Le Cheval distingue à merveille ce mouvement. Si je veux aller a gauche, je porte ma main les doigts vis-à-vis du ventre, & le petit doigt en montant, c'est ce qui raccourcit la réne gauche : & pour retenir la réne droite, je fais descendre le petit doigt un peu vers le pommeau de la selle. Ainsi le Cheval fait tout ce que je lui demande, sans que les spectateurs puissent jamais s'apercevoir de mes commandements.

L'essentiel à observer dans cette leçon, c'est que le Cavalier doit mener son Cheval exactement le long de la muraille, les jambes de devant vers le centre du manège, à la distance d'un pied & demi du mur, & les hanches sur la ligne de la muraille. Il doit faire attention a bien ferrer les genoux & a bien plier les epaules du Cheval, afin qu'il croise bien les jambes l'une par dessus l'autre, qu'il avance toujours & qu'il soit sur ses hanches. La main au reste depend du jugement du Cavalier. Quoiqu'on aye fait beaucoup de dissertations sur la bonne & la mauvaise main, nous n'en avons aucune definition exacte

exacte. La sensibilité des bouches est aussi différente que l'humeur & la forme des Chevaux est inégale; & je pense qu'on ne peut rencontrer la précision de la main, que dans le bon jugement du Cavalier.

Dès que je sens mon Cheval assez ferme de l'épaule en dedans sur la ligne droite le long de la muraille, à droite & à gauche; je le mène sur un cercle proportionné à sa force & à sa souplesse; je lui fais décrire ce cercle par deux pistes l'épaule en dedans, en lui donnant des changemens reiterés d'une main à l'autre au travers du cercle. Je lui mets en suite la tête au mur, & je le fais marcher aussi en croisant les jambes de devant & de derrière l'une sur l'autre, sur les quatre lignes droites qui forment la quarré du manège.

Lorsque mon Cheval a atteint la justesse de ce mouvement, & qu'il l'exécute dans une belle union, c'est à dire dans une position parfaite des parties de son corps, je le remène sur le cercle la tête en dehors. Je lui en fais parcourir la circonférence à demi-croupe, avec des changemens au travers du cercle. Je continue ce mouvement à gauche. Je change de main, j'arrête, & je recule mon Cheval; & alors il est en état d'aller en arrière comme il va en avant.

Les Personnes qui ont la connoissance du manège comprendront aisément que le mouvement par lequel le Cheval faisant deux pistes sur le cercle, le traverse la tête en dehors & la croupe vers le centre en mettant les pieds de derrière, à niveau de ceux du
 devant

devant, que ce mouvement dis-je est différent de celui par le quel le Cheval chemine les pieds de devant sur le cercle, & la croupe obliquement, deux pieds & demi en dedans du cercle; ce que j'appelle a demi croupe. Je fais executer ce dernier mouvement aux Chevaux qui ne sont pas encore assez souples pour leur porter successivement les pieds de derriere vis-à-vis de ceux de devant.

On a vu dans le Chapitre précédent que je commençois à galoper mon Cheval, avant que de lui mettre l'épaule en dedans, & cela dans la vue de lui donner de la légereté, & de l'accoûtumer peu à peu à ce mouvement, afin qu'il s'y prête sans difficulté, lors qu'on le lui demande. Je suis ici le même principe; & lorsque je sens que mon Cheval est assez bien à la main, dans sa position sur le cercle la tête en dehors & à demi-croupe, je lui en fais executer un ou deux tours; je passe au travers du cercle au pas; je reitere la même execution à gauche; Ensuite je le mène sur les quatre lignes du quarré; j'exerce l'épaule en dedans & les pieds de derriere sur la ligne droite, en galopant à l'entour du manége; je change de main large à droite jusqu'au mur; j'y entame le galop à gauche; & au bout du tour je rechange de main large à gauche en ferrant le Cheval au mur; j'y reprends le galop à droite, j'arrete, je recule & je descends.

Je

Je ne puis au sujet de mes aides rien ajouter a ce que j'en ai dit dans le Chapitre précédent. Ma méthode n'en admet pas d'autres que les renes employées du côté où je veux aller, les genoux pour plier les epaules & les jarrets pour animer le Cheval. Dans les commencemens, lorsque le Cheval ne connoit pas encore ces aides, je l'instruis des mouvements des renes de la bride, par le Caveçon; je lui fais connoître les aides du genou, par le gras de la jambe, & ceux des jarrets par un mouvement de la jambe qui annonce l'eperon. Il faut même de temps en temps que la pointe de l'eperon suive pour animer le Cheval, & afin qu'il en acquiere le sentiment. Mais lorsque le Cheval est réduit à l'obéissance, je n'use de l'eperon que dans le cas de nécessité, qui se presente rarement.

Le Galop que le Cheval doit executer sur la ligne du Cercle ou sur celle du quarré, uni des epaules & des hanches, est une action agreable & brillante, lorsque le Cheval se tient dans sa vraie position, sans écarter les pieds de derriere l'un de l'autre, étant bien assis sur ses hanches, & suivant avec diligence des pieds de derriere dans une attitude ferme & bien cadencée. On appelle ce mouvement le galop racourci, & c'est le plus beau de tous les galops.

Il y a des Chevaux, qui dans cette allure portent l'un des pieds de derriere trop écarté de l'autre; mais ce défaut ne vient pas de ce qu'on les a galopés, avant que de les dresser à l'epaule en dedans. Ce

D
font

font les renes de dehors employées pour faire aller l'épaule en dedans, qui occasionent cette irregularité. Les rénes de dehors contraignent la croupe & empêchent qu'elle ne suive exactement la ligne droite. Le Cavalier s'efforce en vain d'y remédier par l'aide de sa jambe en dedans, pour soutenir la croupe sur la ligne; il a beau faire, le Cheval étant forcé de garder la ligne, se trouve dans la nécessité d'écartier les jambes de derriere, afin de prendre un terrain suffisant qui lui donne la facilité de chasser son devant.

J'ai pratiqué l'une & l'autre de ces methodes; mais l'experience m'a prouvé que celle, que j'ai adoptée est incontestablement la meilleure, parce que le succes en est infailible. Elle paroît difficile à ceux, qui n'en ont pas l'habitude; cependant il est très aisé de s'y faire; & elle est la seule qui donne la beauté & la perfection à l'attitude du Cavalier & du Cheval.

Le Duc de Newcastle avoit certainement de grandes connoissances sur l'art de monter à Cheval. Mais il ignoroit le mauvais effet de la réne en dehors, qui selon ses principes doit determiner le Cheval à se porter en dedans. Il fait mention du galop sur la ligne droite uni d'épaules & de hanches; & il dit que le secret de faire aller le Cheval les jambes de derriere bien jointes, de maniere que celle de dedans ne s'écarte pas de celle de dehors, n'est pas de peu de consequence, & qu'on doit le compter au nombre des plus grandes difficultés de l'art.

Je respecte infiniment les talents de Monsieur de Neucastel; c'est lui qui a tiré les élémens de l'art de monter à Cheval de leur Cahos, & ce service mérite toute nôtre reconnoissance; mais je me permettrai de dire, que puisque d'après ses principes généralement adoptés par les Auteurs, la réne de dehors doit tantôt mener le Cheval en dedans, & tantôt le tourner en dehors, je ne saurois me persuader que le Cheval puisse discerner le différent commandement d'une réne dans un même mouvement. Je soutiens que dans ce cas le Cheval ne sauroit avoir un appuy assuré sur son mors, parce que c'est la réne fortement appuyée sur le col, qui le fait tourner; au lieu que la réne de dedans délicatement raccourcie devoit faire cette fonction. Cet abus est suivi d'un autre, c'est qu'on assujettit la bouche du Cheval à la structure du mors, au lieu d'ajuster le mors à la configuration de la bouche; mais je discuterai la chose plus particulièrement dans le traité de l'embouchure. L'occasion que j'ai eüe de parler de l'aide des rénes m'a entraîné dans cette digression.

Avant que de commencer le galop à deux pistes, je remene mon Cheval sur le cercle, la tête en dehors & la croupe vis-à-vis du devant. Je le proméne ainsi à droite & à gauche, avec les changements sur la ligne transversale qui coupe le cercle. Je renverse mon Cheval la tête en dedans & la croupe sur le cercle, de maniere que la croupe de-

crive la circonference, & que les epaules près du centre tournent autour par un cercle très étroit. Dans cette position les epaules sont contraintes, les hanches au contraire doivent tourner avec beaucoup plus de liberté. C'est ce qui m'oblige de retenir mon Cheval & de le pousser en même temps, afin de lui faire plier les hanches & de donner aux epaules quelque liberté. Je change de main comme dans toutes les autres leçons, & dès que le Cheval obéit à tout ce que je lui demande dans cette attitude, je le conduis sur la ligne droite des quatre coins. Je l'opère la tête au mur & ensuite la croupe au mur, alternativement d'une main à l'autre, selon que le Cheval se trouve d'humeur à executer la leçon; je change de main large des deux côtés, & je finis par là l'exercice de l'épaule en dedans & de la croupe au mur.

Resumons les Caracteres de ce mouvement & les bons effets qui en resultent. Il est certain que le Cheval doit être plié de la tête, du col & de l'épaule dans la volte. Il doit porter la Croupe vis-à-vis de la tête, ce qui l'oblige à plier aussi les reins & l'épine du dos. Il doit porter la tête selon une ligne perpendiculaire depuis le haut du front jusques au bout du nez. Il doit bien lever & plier les bras. Il doit trousser les jambes de devant, & chasser les hanches sous le ventre pour être bien assis; la queue doit s'éloigner tant soit peu de la croupe, elle doit être immobile, flottante & trainante jusqu'à terre.

L'effet

L'effét de cette Position du Cheval sera d'affouplir ses epaules & ses hanches, & qu'il croisera les jambes de devant & de derriere l'une pas dessus l'autre avec aisance & liberté.

C'est au jugement de l'Ecuyer de determiner le plus ou le moins que le Cheval doit être plié & contraint, proportionnellement à la structure & à la force de l'Animal, & relativement à l'air, qu'il se propose d'exécuter. Il observera de tenir son Cheval dans une position, qui lui laisse de la liberté pour embrasser ses voltes. J'en traiterai plus au long dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE QUATRIEME

*De la Galopade, des Voltes, des demi-Voltes
& des Passades.*

On doit convenir que généralement dans toutes les actions où la croupe doit accompagner les epaules, celles-ci doivent toujours devancer la croupe, parce que si la croupe alloit de niveau avec les epaules, le Cheval n'auroit pas la liberté de passer les jambes de devant ainsi que celles de derriere l'une par dessus l'autre. Il se croiseroit; un pied marcheroit sur l'autre, en un mot il seroit desuni & hors d'état de produire une belle action.

Mon Cheval vient d'être instruit de l'epaule en dedans & de la croupe au mur. Il m'a satisfait dans le mouvement que je lui ai fait exécuter sur le cercle

la tête en dehors, & sur la ligne droite la tête au mur. L'un & l'autre au pas & au galop à demi-croupe. Il a obeï aux changements larges d'une main à l'autre, en les formant avec précision & justesse. Il a operé exactement sur la volte renversée par les quatre coins. Il a gardé sa belle union dans tous ces mouvements, à l'aide d'un appui agréable & attentif. Presentement il me propose de lui même de le metre au galop de deux pistes sur la volte.

Je le mene sur une volte au passage dans le milieu du manège. J'examine sa souplesse, & l'aisance qu'il a pour prendre de lui même ce galop raccourci. Je l'effaye, s'il l'entame avec diligence & les hanches coulées, je lui fais arrondir avec les epaules les coins du grand quarré, en faisant marcher ses epaules avant la croupe. J'observe si par le mouvement des pieds de derriere il marque autant de temps que par celui des pieds de devant. Parceque c'est ce qui donne la perfection à l'attitude pour embrasser justement les coins du petit quarré par les pieds de derriere.

La justesse de toutes ces operations sur les voltes & les demi-voltes depend de la main & des jarrets de l'homme. Le Cheval le plus souple, le plus adroit & le plus obeissant, quand il travaille sur les voltes d'une main à l'autre, a besoin d'être maintenu dans la docilité de n'obeïr qu'à la main & aux jarrets, pour ne pas agir de sa propre volonté &

par

par routine. Si on leur fait prendre la bonne habitude, les Chevaux deviennent attentifs au mouvement de ces deux parties principales, plus qu'on ne sauroit croire. Ils ne sont pas toujours de même humeur, & ne se pretent pas toujours à la volonté du Cavalier avec le même agrément. Ils s'y opposent quelques fois; ils tachent de le prévenir, de retrecir ou d'élargir les voltes, de fausser les demi-voltes, de s'abandonner, de trainer les hanches & de commettre toute sorte d'irregularités, dont le nombre est infini. Le Cavalier doit y remédier par les aides ou par les chatimens établis à cet effet; & c'est à lui de corriger l'animal à proportion de sa faute.

Mes Chevaux ne sont pas exempts de ces vices; ils aimeroient bien à s'y livrer de temps en temps, & surtout lorsqu'ils sont montés par quelque Etranger, à qui ma methode n'est pas familiere. Quant à moi, il est bien rare que ceux, qui n'ont eu d'autre leçon que de ma main, me temoignent quelque résistance. Ils reçoivent mes Commandemens avec tant de bonne volonté, qu'ils obeissent aux genoux & aux jarrets de la maniere la plus ponctuelle.

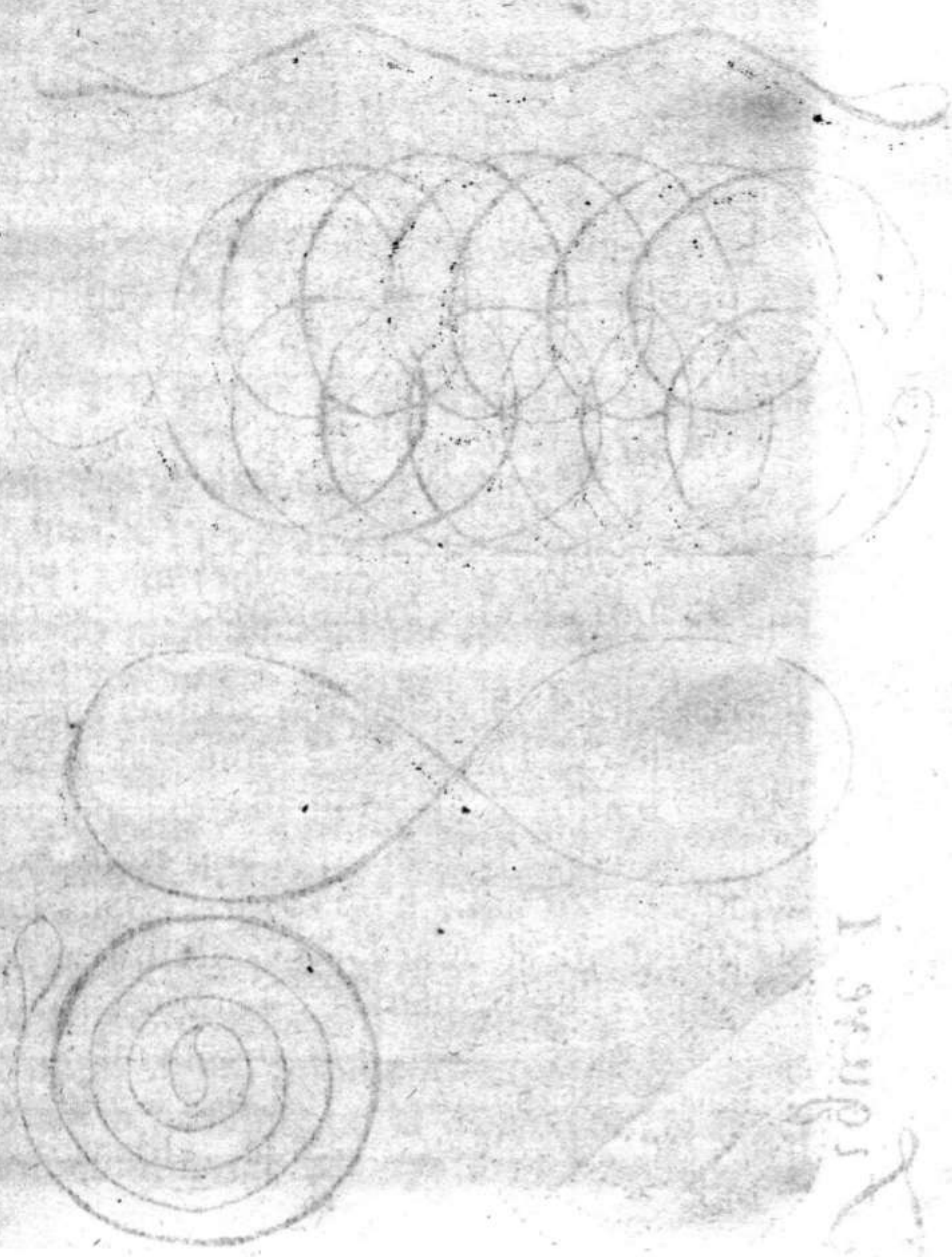
J'ai été surpris moi-même bien des fois de les voir se soumettre à mes instructions & à mes corrections avec la plus grande tranquillité, tandis qu'avant qu'ils eussent reçu mes leçons, je les avois connus pour aussi mechants, qu'une Cheval puisse l'être.

Il est inutile que j'entre dans une description détaillée des voltes & des demi-voltes, du procédé dont on doit user, des divers changemens de main, & de la maniere de doubler les voltes. Monsieur de la Gueriniere nous en a dit assez sur ce sujet; & ceux qui ne sont pas au fait de la chose peuvent le consulter. Le Lecteur ne doit attendre ici de moi, que des éclaircissements sur ce que ma methode a de particulier.

Je commence par une volte mediocre, que je fais decrire par une galopade à deux pistes, en changeant de main large & en fermant justement la volte. Je m'y prends de même à gauche en faisant un ou deux tours, & en rechangeant de main large jusqu'à la ligne extérieure de la volte. Je continue de galoper sur la volte, en faisant dans chaque coin une petite volte d'un seul tour. Lorsque j'ai achevé ce tour, je change de main par une demi-volte en dedans; j'agis de même de l'autre main. Je reviens à droite, & je redouble la petite volte au coin, par un changement d'une demi-volte en dehors, d'une main comme à l'autre, & pour finir la reprise, je rechange à main droite & j'arrete.

Lorsque mon Cheval a pris la bonne habitude de ces mouvements, je lui fais decrire toute sorte de figures : je diminue successivement la course du cercle comme par une ligne spirale jusqu'au centre. De là je me porte à la circonference du cercle par un changement à gauche entre le centre & cette

circon-



1944
L

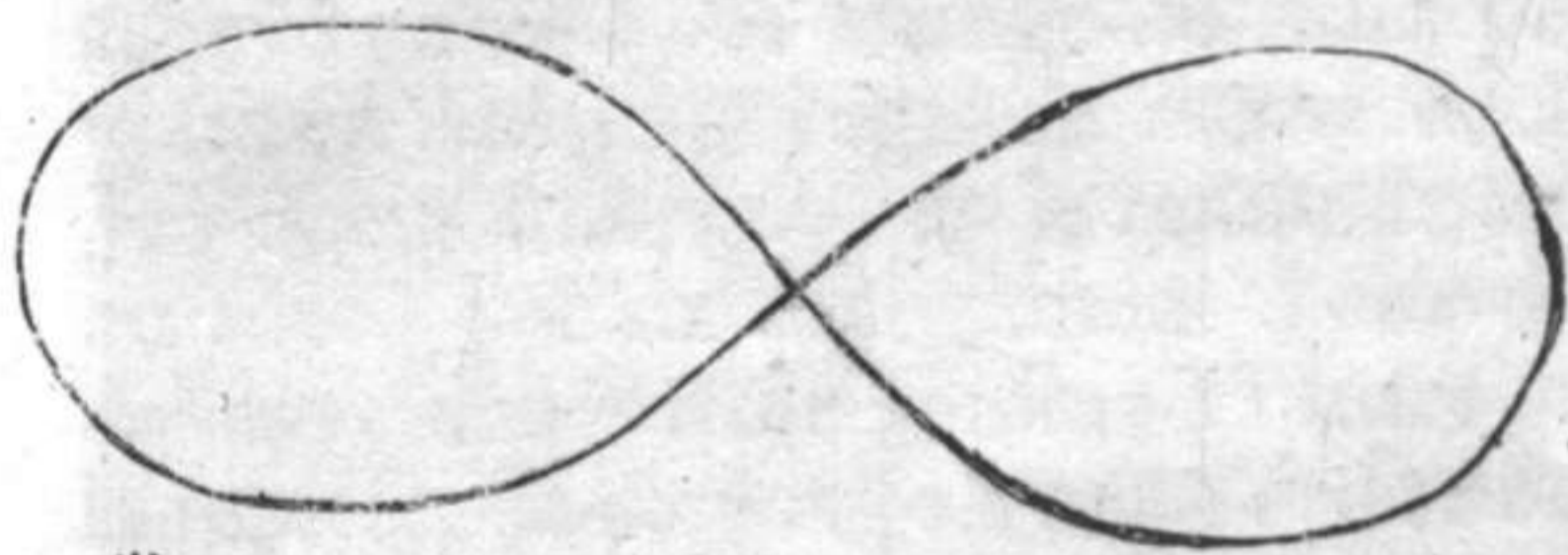
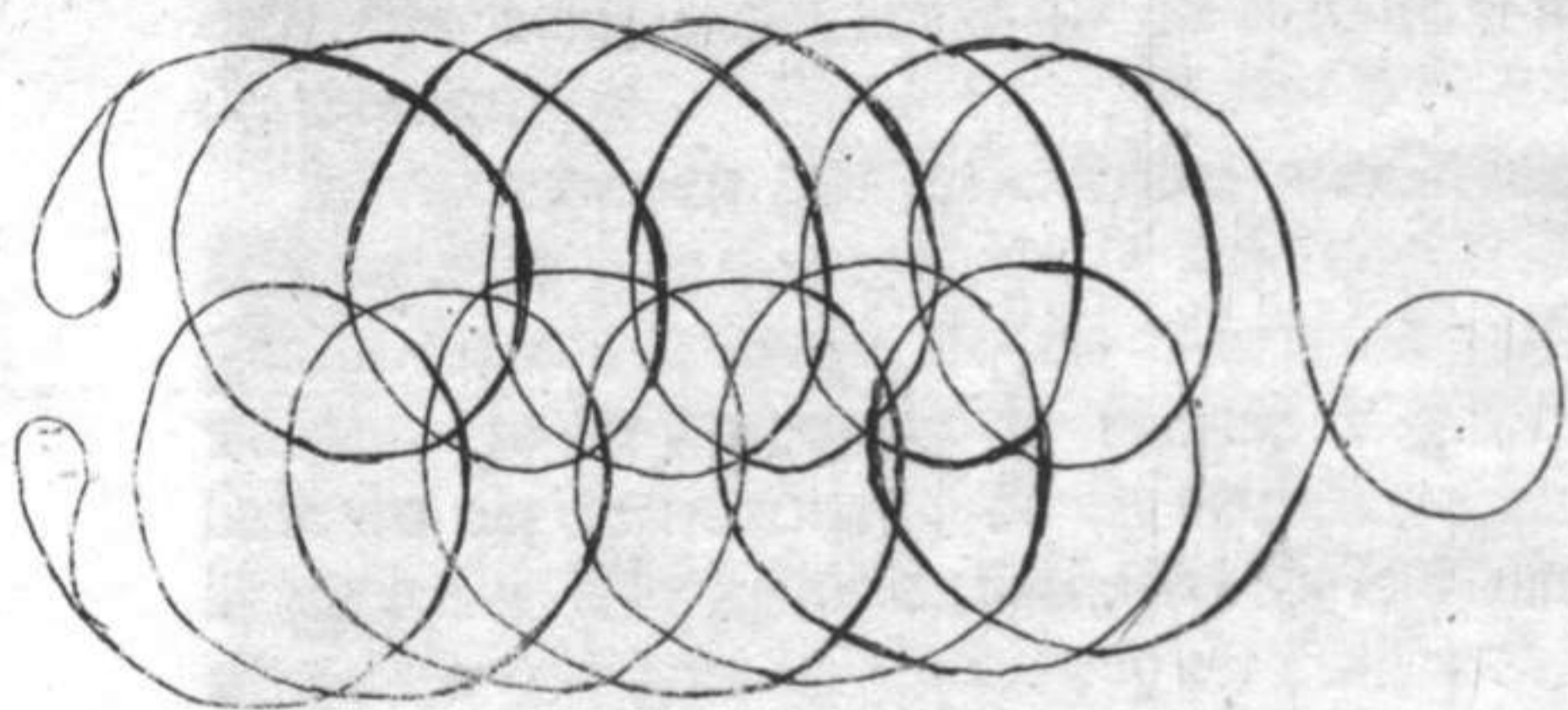
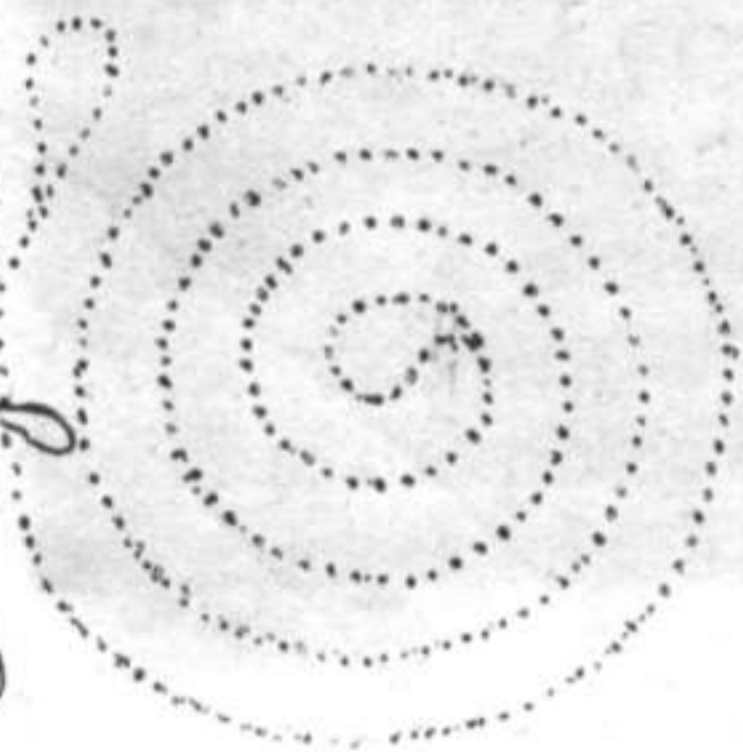


Figure I



circonférence. Je reviens vers le centre sur les mêmes traces que la première fois, & par un changement à droite je retourne à la circonférence. J'appelle ce mouvement la volte en escargot. J'imite un 8 de chiffre, en changeant sur la ligne par une demi-volte en dehors ou en dedans. Ou bien je fais un doublement de voltes, qui se suivent l'une dans l'autre, pour former la figure ci-jointe. En maniant mon Cheval de cette façon, mon objet est de le rendre attentif à la main & obéissant aux jarrets. Je continue de temps en temps cet Exercice tantôt à deux pistes & tantôt l'épaule & la hanche en égalité, de sorte que le Cheval galope avec les quatre pieds sur la même ligne; ce qui ne laisse pas de l'arrondir pour avoir la tête, le col & l'épine du dos pliés dans la volte. Je viens à bout de le rendre par là si assuré, si adroit & si souple, que désormais pour les actions de cette nature, il fera tout ce que je lui demanderai.

v. Fig. I.

Je lui donne en suite une galopade bien raccourcie, diligente des jambes de devant & coulée des hanches sur une ligne droite dans le milieu du Manège. C'est alors que je pousse l'épreuve aussi loin qu'elle peut aller. Après qu'il a fait six ou sept pas avec ordre & justesse, je change la main pour le faire galoper à gauche sur la même ligne, sans s'en écarter de la distance d'un pouce. Je le remets à droite & ensuite à gauche, & moyennant ces changements alternatifs, après tous les six pas qu'il

E

aura

aura faits sur un pied, je fournis la longueur de la ligne jusqu'au bout. Là je lui donne le changement d'une demi-volte à deux pistes pour le remettre sur la ligne droite; je repete le même Exercice jusqu'à l'autre bout, où je finis par le changement de la demi-volte à droite jusqu'à la ligne.

Si je reconnois que mon Cheval s'est acquité de cette reprise avec une action libre, unie, bien cadencée & selon mes desirs, je le caresse & je le renvoye.

Le plus beau de cette leçon est de voir opérer le Cheval, sans qu'on remarque aucune aide & aucun mouvement de la part du Cavalier, qui conservant toujours sa belle assiette, laisse flotter les renes de temps en temps; de maniere qu'on diroit que le Cheval manœuvre de lui même, & qu'il observe la justesse des changemens & des demi voltes, sans y être dirigé par le Cavalier.

Je ne doute pas que la plus part des hommes de Cheval en lisant cet article ne soupçonnent qu'il y a de la Charlatanerie dans mon fait, & que l'exécution ne fauroit repondre à une Theorie si seduisante. Ils ont pu voir en effet & je m'en suis convaincu moi-même par plusieurs experiences, que beaucoup d'Auteurs, qui ont écrit savamment sur l'art de monter à Cheval, en ont donné des leçons brillantes que la pratique n'a jamais justifiées.

Je n'ai garde de prononcer sur la capacité des autres; mais je suis en état de donner des preuves

oculaires de ma méthode. Mes Chevaux, & entre autres un soupe de lait nommée le pouponet, un autre isabelle doré à crins noirs nommé le diligent rendront temoignage de ce que je viens d'avancer. Quantité d'Etrangers, qui avoient oui parler de ma façon de manier les Chevaux & qui ne pouvoient la croire, m'ont fait l'honneur de venir à mon Manège, & ont été persuadés par la justesse & la delicateffe des operations de mes Chevaux.

Presentement que j'ai dans la souplesse de mon Cheval la certitude de l'execution, je le conduis sur une ligne droite, au bout de laquelle je lui fais prendre le tour de passade au pas, en revenant sur la ligne pour former le même tour à l'autre extremité. Apres avoir continué cette promenade par plusieurs reprises, je mets le Cheval au galop raccourci, pour le faire passer en quart de volte à chaque extremité de la ligne; & je lui temoigne ma satisfaction selon qu'il a marqué d'obeissance & qu'il a executé les mouvements avec precision.

Les passades se font de differente pratique; on les fait en demi-volte à deux, à trois, à quatre temps & en quart de volte; je les fais souvent de ferme à ferme en un seul temps. Mais je n'y contrains point le Cheval, à moins qu'il ne soit parfaitement affermi dans la pirouëtte.

Le principal dans les passades, lorsque le Cheval en est instruit, est de lui donner le partir, de maniere qu'il ne se desunisse pas dans la course, de

amis,

l'avertir à temps avant que de lui donner les demi-arrets & ensuite de le faire passer. Il faut que le Cheval soit bien à la main, pour qu'on exige de lui les passades parfaites & surtout celles qu'on appelle furieuses. Cette leçon avoit autrefois pour objet l'avantage, qu'on en tiroit dans les combats particuliers pour gagner la croupe de son Ennemi. On s'en servoit dans les Carouzels, dans les courses de bague & de quintain, exercices qui se pratiquent encore dans différentes cours. Il faut que le Cavalier donne toute son attention à la justesse de cette operation; parceque dans un Carouzel ou dans toute autre course, si son Cheval vient faux au commencement, au milieu ou à la fin du partir dans les demi-arrets, ou dans les passades mêmes, il perdra infailliblement le prix.

L'exercice des passades affermit parfaitement le Cheval dans le bon appui, il le rend léger à la main & il l'affouplit des hanches. J'entends, si la main est dirigée par un homme de bon jugement & d'un caractère discret. Car si le Cavalier ne songe qu'à exécuter simplement ce qu'on appelle passade, sans aider le Cheval à prendre le temps, pour se mettre en état de se servir de ses hanches & de bien fournir les passades, il n'y aura pas de leçon plus pernicieuse pour le Cheval; elle le ruinera de la bouche, des epaules & des hanches; elle l'eteindra & l'avilira tout à fait.

J'aime

J'aime beaucoup de travailler mon Cheval aux passades; je lui en fais faire sur la ligne droite, & aussi sur les voltes sans le faire partir sur le cercle. Je le chasse de temps en temps au galop plus étendu sur la volte, je lui marque des demi-arrets & je le fais passer. Je lui donne ensuite un partir sur la ligne droite, à l'extrémité de laquelle je le fais passer. Je le reprends au galop raccourci sur une volte à deux pistes. Je change par une demi-volte, & je reviens sur la ligne droite, où je répète le mouvement précédent. Ainsi par cet Exercice alternatif je m'assure de l'obéissance de mon Cheval.

L'arret & le reculer sont sans contredit les deux points, qui caractisent la perfection du Cheval & l'intelligence du Cavalier. On en fait mention dans beaucoup de livres. Il n'y a cependant que très peu de Chevaux, qui en soient parfaitement instruits. Ni le penchant du terrain, ni l'arrêt précipité ne forment la bonne & belle parade. Si votre Cheval n'a pas appris successivement les premiers principes, s'il n'a pas été dressé selon les regles de l'épaule en dedans & à l'appui du mors sur l'une & l'autre partie des barres, connoissance qu'il doit aquerir par l'effét des rénes, vous vous donnerés beaucoup de peine pour l'assujétir au bon arrêt, & vous n'y parviendrés que très-difficilement.

Il est vrai que la proportion du Cheval & la structure des parties de son corps contribuent beaucoup à la bonne & à la mauvaise parade. Prennés un

Cheval mal-bati, dont le garot soit moins élevé que la croupe qui ait le col court & les epaules fortes: ce Cheval aura vraiment de la peine à se ramener par les défauts naturels, qui lui ôtent le contre-poids de la croupe, de sorte qu'il ne peut s'en servir pour faire un bon arrêt. Cependant il ne sera pas impossible, que ce Cheval defectueux apprenne à bien prendre l'arrêt, & il le prendra beaucoup plus agréable, s'il y est préparé conformément à la méthode, que je pratique, que si on veut l'y contraindre par des moyns durs & précipités. L'animal s'habitue aux bons principes & se range aisement à la volonté de l'homme, lorsqu'il comprend ce qu'on lui demande. En profitant de cette docilité naturelle au Cheval, on peut assouplir jusqu'à un certain point ses parties les plus defectueuses, selon l'étendue du mouvement, que la nature leur permet.

Au reste il est faux que des barres trop delicates ou trop dures, la langue epaisse, le canal étroit, la ganache ferrée aient quelque part au mauvais arrêt, puisqu'en ajustant l'embouchure à la configuration de la bouche on remédie à tous ces défauts.

Le Cheval qui dès les commencemens a aquis la bonne position de la tête & du col, a été dans le cas d'assouplir les autres parties de son corps, & d'en proportioner le mouvement à ceux du col & de la tête, par la correspondance que la nature a mise entre les fonctions de ces parties. A mesure que la bouche est parvenue à connoître le mouve-

mouvement du mors & qu'elle en a appris l'appui, le Cheval a flechi l'action de ses hanches & de ses epaules pour les rendre obéissantes à la main. Par conséquent il a opéré dans une harmonie parfaite dont la bouche a conservé la direction. Comme il a été travaillé par degrés sur les airs les plus actifs, la bouche, les epaules & les hanches se dirigeant toujours les unes sur les autres, il est evident que toutes les parties de son corps dans une union egale se preteront sans difficulté à toute sorte d'attitude. Alors si vous demandés à votre Cheval de reculer, il obéira sans resistance en portant les epaules & les hanches en arriere dans la même union qu'il a observée pour aller en avant; & si vous lui donnés un arrêt simple, il le prendra juste sur les hanches, & avec liberté des epaules, sans peser à la main & sans avoir d'autre defense.

Je parlerai en son lieu de la difference des parades. Je ne dirai ici qu'un mot sur la parade simple. J'appelle parade simple, lorsque le Cheval s'arrête sur les quatre pieds egaux l'un vis-à-vis de l'autre, assis sur ses hanches, la tête droite perpendiculairement en bas depuis le front jusqu'au nez & le col bien élevé.

Pour bien reculer, le Cheval doit aller en arriere la tête & le col bien placés, les bras de devant bien levés, les hanches pliées, & il doit prendre son pas en arriere aussi cadancé, que s'il vouloit marcher en avant. Voilà ce qui s'appelle bien reculer & marquer le bon arrêt.

CHAPITRE CINQUIEME

Des Pirouettes & du terre à terre.

La Galopade sur la volte à deux pistes décrit quatre cercles concentriques. Le premier qui embrasse la plus grande circonference est tracé par le pied droit de devant. Le pied gauche de devant parcourt le second cercle qui est plus étroit. Le troisiéme encore plus étroit est tracé par le pied droit de derriere; & le pied gauche de derriere décrit le plus petite cercle. On pourroit nommer ce mouvement, la galopade sur la volte à quatre pistes. La chose arrive en effet ainsi, lorsque vous faites avancer les epaules a moitié de la croupe. Par cet avancement des epaules, vous donnés à vôtre Cheval meilleure grace, & beaucoup de legereté pour embrasser la volte & pour marquer les temps à mesure egale.

Les Pirouettes sont une volte à trois pistes formée par trois jambes & la quatriéme servant de pivot occupe le centre.

Touts les Chevaux n'ont pas la disposition de manier à pirouette; principalement ceux qui sont d'un naturel impatient & d'un temperament bilieux; par ce que ces sortes de Chevaux n'aiment point à se laisser contraindre. Ceux au contraire qui ont le temperament froid & flegmatique tourneront dix fois sur une place, au lieu qu'ils devroient fournir une action brillante & ecoutée sur un cercle étendu. Le

Le mouvement de la pirouette est une attitude leste & agreable, à la quelle les Chevaux eux mêmes prennent gout, lors qu'ils en sont bien instruits. J'ai eu un Cheval qui tournoit si diligemment, qu'il ne se donnoit pas la peine de poser à terre la jambe de devant en dedans. Il la tenoit en l'air & achevoit ses tours à trois jambes; de sorte qu'il changeoit de jambe en l'air en changeant d'une main à l'autre.

Ce que la pirouette a de plus essentiel, c'est qu'il faut que le Cheval la fournisse dans sa belle union, les hanches pliées, & suivies, & qu'il ne se couche pas dans la volte. Ma pratique à l'égard de mes Chevaux est de les conduire de la réne de dedans sur la volte; je soutiens leurs hanches par la rene de dehors, & par l'aide de mon genou en dedans que j'appuye bien fort, en etendant le pied dans l'etrier. Je pousse mon Cheval toujours en avant, pour qu'il ne s'accule pas. Je change de ferme à ferme; j'avertis le Cheval de ce changement par la main que je lui rends avant que de changer, & je finis à droite ou j'avois commencé.

La belle parade de la pirouette sera toujours celle d'une pesade bien soutenue. Les Chevaux y doivent être dressés entre les piliers pour la sureté du fait. J'en parlerai dans le Chapitre des piliers, & je ferai connoître les utilités qui en resultent, quand la chose est exercée par des personnes prudentes & intelligentes.

F

On

On fait les pirouëttes à quatre & à deux temps, selon les forces & la vitesse du Cheval. J'en ai un qui les fait en un seul temps trois à quatre fois de suite à chaque main. Il est vrai que pour parvenir à une vitesse & à une adresse aussi rare, on doit laisser un peu plus de liberté à la croupe. Parce que si elle étoit trop contrainte, le Cheval n'auroit pas les forces suffisantes, pour tourner le devant avec tant de précision. Cependant la croupe ne doit pas échaper, & le Cheval doit être assis sur les hanches. Celui dont je viens de parler finit ordinairement la pirouëtte par une pesade si soutenue, qu'il reste pendant une seconde en l'air, avant que de poser les pieds à terre.

Le terre à terre est précisément un galop à deux pistes. Le Cheval leve les deux pieds de devant & les remet à terre, levant & reposant les pieds de derriere avec la même cadence & dans la même mesure. Il ne marque que deux pistes, l'une par les epaules & l'autre par les hanches. C'est sans contredit un des plus beaux mouvements qu'un Cheval puisse executer.

Je manie mon Cheval terre à terre sur toute sorte de figures. Il ne peut pas être plié dans la volte comme dans les autres airs, parceque la position des epaules pliées l'empêcheroit de poser les pieds au niveau les uns des autres, & que les hanches dirigées dans la volte feroient le même effet à l'égard des pieds de derriere; ce qui derangeroit entièrement l'attitude qui caractérise le terre à terre.

Il suffit donc que le Cheval porte la tête & le col un peu plies dans la volte, & qu'il soit d'autant plus deffous lui & sur ses hanches. Il en résulte une action très racourcie, basse, tride & cadancée, dont le Cheval marque tous les temps par un fredon des hanches.

Je commence par une volte mediocre terre à terre, en changeant en demi-volte pour aller à gauche, & de là par une autre demi-volte pour revenir à droite. Je change en suite par des demi-voltes en dehors, & puis de ferme à ferme. J'exerce le Cheval de toute façon, afin de le rendre attentif au mouvement des renes & des jambes.

En continuant de le mener terre à terre, je lui fais decrire la figure d'un 8; je le manie de temps en temps en volte renversée, avant que de changer à l'autre main. Je repéte à gauche ce que je viens de faire à droite, pour achever la reprise regulièremment, & pour revenir dans la même attitude à l'endroit où j'avois commencé.

Ce qui donne au Cheval la facilité d'exécuter cette action avec justesse, c'est sur-tout la fermeté immobile du Cavalier; & la partie la plus difficile de l'homme de Cheval est de tenir ferme en selle sans remuer. Il y a des Ecuyers qui font les braves, & qui prétendent posséder la fermeté à Cheval, au point de monter les fauteurs les plus rudes sans perdre un etrier; mais je suis persuadé qu'ils se trouveroient bien embarrassés au terre à terre sur un

Cheval sensible, qui leur marqueroit tout de suite l'effet de leur assiette mobile & inquiète. Autre chose est d'être ferme à Cheval pour ne pas être ébranlé par un saut violent, & avoir cette espèce de fermeté, qui consiste à tenir en selle sans remuer.

CHAPITRE SIXIEME

Du Piaffer, du Passage & de l'utilité des Pilliers.

Les Regles qu'on a établies pour dresser le Cheval au piaffer & au passage sont très bonnes & très-utiles; mais si vous ne rencontrés pas dans l'animal la disposition naturelle, l'humeur gaye & patiente, avec un mouvement noble & relevé; vous aurés beau vous donner toutes les peines imaginables pour le dresser au passage: le Cheval vous contentera par son obeissance; mais il n'exécute qu'un action affectée & desagréable. L'art se borne à tirer de la nature le parti le plus avantageux. Il ne sauroit suppléer les qualités, que la nature ne donne pas.

Les Pilliers sont d'une grande ressource, & leur usage est plus essentiel que toute autre methode relative à l'instruction des Chevaux, dans les grands airs du Manége. Le Duc de Newcastle n'en faisoit pas de cas. Je suppose qu'un grand homme comme lui avoit ses raisons pour penser de la sorte. Je n'examinerai point si elles étoient bonnes ou mauvaises, Mais je pense que pour l'ordinaire si on
neglige

neglige l'usage des pilliers, c'est qu'on ne connoit ni leur effet ni la maniere de s'en servir.

Les instrumens qui resistent directement aux forces & à la liberté du Cheval exigent beaucoup de discretion & de patience de la part de l'Ecuyer, qui les employe. Un imprudent qui use avec excés du secours de ces instrumens pour contraindre l'animal, & le forcer à ce qu'il à dessein de lui faire exécuter, a bientôt abimé son Cheval & perdu sa reputation.

Si vous voulés apprendre l'air du Passage à un Cheval doué des qualités requises pour ce mouvement, mettés le entre les Pilliers; animés le de la langue ou du sifflement de la gaule. Vous pouvés aussi le toucher à mesure qu'il se dispose à obeir & à marquer un temps du pas du passage. Contentés vous pour peu qu'il vous temoigne de bonne volonté. Donnés vous patience; recompensés le Cheval de quelques Careffes, & demandés lui encore quelques pas. Il vous comprendra aisement, & vous ne l'aurez pas mis trois fois entre les pilliers, qu'il se portera de bon-gré à vous satisfaire.

Le Passage est une action relevée, grave & raccourcie. Le Cheval reussira dans cette attitude d'autant mieux qu'il levera & trouffera les bras d'avantage, & qu'il soutiendra ses jambes en l'air plus long temps. Un pied de devant & le pied de derriere du côté opposé doivent se lever en même temps. Il faut que le pied de derriere qui doit ac-

compagner celui de devant ne leve pas si haut. Il ne doit arriver avec la pince du pied qu'au milieu du Canon, tandis que le pied de devant trouffe au dessus du genou.

Pour dresser le Cheval à ce mouvement, il est nécessaire de le mettre entre les pilliers. Lorsqu'il leve les jambes, il faut lui toucher les pieds au dessous du Sabot avec une gaule. Cette aide de la gaule lui fera bien lever le pied, & il le soutiendra aussi long temps que la gaule y sera appuyée.

Dés que vôtre Cheval aura compris le mouvement que vous lui demandés, & qu'il se présentera aisément au seul appel de la langue, vous pourrez alors le chasser plus vigoureusement dans les cordes, afin de l'assembler & de le mettre dessous lui. Si de temps en temps au lieu de passer, il se leve avec bonne grace en pesade; il ne fera qu'embellir son action par ce melange. Observés seulement que ce second mouvement doit se faire beaucoup sur les hanches, & qu'il ne doit pas être réitéré trop souvent.

Faites monter vôtre Cheval entre les piliers par un homme qui ait l'affiette assurée. Faites lui tenir les renes de la bride égales dans la main; & qu'il n'use d'autres aides que d'étendre les jambes sur les étriers, & d'appuyer les genoux des deux cotés. Appelles le Cheval de la langue & faites le passer bien dessous lui, en l'aidant à bien lever les jambes, & à les soutenir en l'air.

Comme

Comme l'action du passage est principalement destinée à la fonction d'un grand Prince qui fait son entrée publique, ou du moins de celui qui dans une occasion d'éclat représente la personne du Souverain, elle doit être mesurée & cadencée relativement à cette destination.

Il y a quelques fois dans les operas des situations qui exigent la représentation d'un Roy à Cheval. Il est beau alors de voir un Cheval passer en cadence, & suivre la mesure avec les voix & les instruments. Mr. de Regental à Vienne s'étoit attiré l'admiration universelle par ses Chevaux dressés au passage. L'Empereur Charles six étoit dans l'usage de les monter deux ou trois fois par semaine au manège. Il s'en servoit avec succès dans toutes les fonctions publiques, que la bienveillance lui permettoit de faire à Cheval. Outre ceux que l'Empereur montoit seul, je me souviens d'en avoir vu comparoître douze sur le theatre, qui formerent un ballet, suivant exactement les pas tracés par le maître des ballets, & marquant la cadence avec la dernière précision.

Les Napolitains & les Espagnols font grand cas de l'air du passage. Ils dressent leurs Chevaux à jambe élevée & soutenue, sans la plier du pied, comme nous le pratiquons pour donner meilleure grace à l'action. Les Napolitains nomment cet air de manège *la Ciambella* & les Espagnols *Passadores*.

Quand au mouvement qu'on appelle piaffer il est différent de celui du passage. Il exige un action plus

plus diligente, avec une attitude moins élevée & moins soutenue; de sorte que le piaffer le plus excellent n'a aucun rapport avec le mouvement du Cheval qui passage régulièrement selon la mesure de la musique.

J'estime autant un bon piaffeur qu'un parfait passager, chacun dans son espèce. On doit instruire l'un & l'autre à se ranger de côté, à avancer, à reculer dans la même attitude & avec bonne grace. Et lors qu'ils auront acquis cette perfection; ils feront propres à tous les usages que je viens de dire.

Commencés par faire comprendre à votre Cheval entre les piliers ce que c'est que le mouvement du passage & du piaffer. Il acquerra cette connoissance par le secours des aides que j'ai indiquées. Vous le metrés en suite hors des piliers; vous le monterés, & vous lui ferés executer l'air du passage sur la ligne droite, pour l'affermir dans cette attitude. Après quoi vous le rangerés d'un côté à l'autre, l'épaule un peu avant la croupe, en le soutenant dans sa cadence. Enfin vous lui retiendrés les rennes égales pour le faire aller en arrière dans la même attitude & dans la même mesure; vous l'avancerés encore quelques pas & vous finirés.

Je manie les Chevaux de passage sur le cercle à deux pistes l'épaule avant la hanche. Je les tourne en demi-volte pour aller à gauche. Ils ont le galop bien souple, raccourci & écouté, lors qu'on le leur demande

demande & ils manient noblement en courbette & à mez- aire.

Les Chevaux uniquement destinés aux fonctions publiques ne doivent être exercés qu'au passage & aux courbettes, pour ne pas confondre les differents airs ensemble. Je donnai un Cheval gris pommelé à monter à l'Electeur de Cologne mon maître, pour le jour du couronnement de son Frere l'Empereur Charles sept à Francfort. La magnificence du cortege de la Cour de Cologne attirà une foule prodigieuse de spectateurs. Mais l'attitude du Cheval que l'Electeur montoit l'emportà sur tout le reste. Il continua son passage de puis le *Rômer* jusqu'à l'Eglise, & au retour depuis l'Eglise jusqu'au *Rômer*, sans manquer à la cadence. Agité d'une fierté noble & courageuse, il embellissoit son action par deux ou trois courbettes après quelques pas du passage, & en entremelant à propos ces deux mouvements, il fit l'admiration de tout Francfort.

Avant que de finir ce Chapitre, il convient que je dise quelque chose de l'utilité des pilliers.

Les pilliers sont le vrai moïen de tranquiliser les Chevaux impatients, de corriger les rétifs, d'adoucir les fougueux, d'affouplir les roides & d'allegir les pesants. L'usage des pilliers pratiqué avec jugement & prudence remediera à tous ces defauts. Les pilliers vous donneront la facilité de mettre le Cheval sur les hanches, si vous observés de ne pas le chatier avant qu'il connoisse ce que vous lui de-

mandés. Avec un peu de patience vous lui apprendrés les passades sans risquer de le mettre en colére.

Pour convaincre de leur erreur ceux qui regardent les pilliers comme la destruction des Chevaux; je puis assurer que j'ai travaillé à courbette des Chevaux rétifs à un tel point, que toutes les fois qu'on les montoit, ils se cabroient & se renversoient. Mais depuis que je les eus mis sur les hanches, & que je les eus levés de devant à l'aide des pilliers, il ne leur arrivoit plus de se cabrer.

Si vous avés quelqu'un de ces Chevaux qui résistent entierement au reculer, mettés le entre les pilliers; laissés lui faire tout ce que la colére lui inspirera, sans le chatier. Appellés de temps en temps par le sifflement de la gaule. Observés dés que le Cheval commencera de s'asseoir sur ses hanches. Alors il se pretera avec facilité à reculer.

Il y a au reste une grande différence entre ce qu'on nomme être sur les hanches & plier les jarrets. Le premier assouplit & contribue aux forces. Le second détruit & cause des douleurs. Je conseille à ceux qui ne connoissent pas cette différence, de ne jamais faire usage des pilliers.

CHAPITRE SEPTIEME

De la Pesade & du Mez. Air.

Voici la maniere dont on doit instruire le Cheval aux pesades. Après qu'il aura passé par tous les degrés

dégrés contenus dans les leçons précédentes, & qu'il y fera parfaitement affermi, mettés le entre les pilliers attaché avec les deux cordes du Caveçon. Racourcisés les renes de la bride autant qu'il est nécessaire pour tenir le Cheval dans la bonne disposition de la tête, & attachés les au pomeau de la selle. Placés vous ensuite directement derriere le Cheval & vis-à-vis de la croupe. Appellés de la langue & du sifflement de la gaule. Empêchés avec la gaule que le Cheval ne se traverse d'aucun côté, & disposés le successivement à aller dans les cordes. Contentés vous dans les commencemens du moindre mouvement, qui prouvera son obeissance & recompensés le de caresses.

Quand le Cheval se presente à lever le devant, mettés un Palefrenier intelligent à côté de sa tête, & ordonnés lui lorsque le Cheval se leve, de le toucher delicatement de la gaule sur le poitrail & precisement à *l'os sternum*. Vous éprouverés deux effets de cette aide de la gaule. L'un que le cheval leverá & pliera les bras, l'autre qu'il chassera les hanches sous lui, & qu'il les baissera en levant le devant.

Ne laissés jamais lever le cheval du devant, avant qu'il ait les hanches sous le ventre. C'est le moien d'empêcher qu'il ne se roidisse sur les jarrets & qu'il ne se borne à les plier. De plus, lorsque vôtre Cheval donne bien dans les cordes & qu'il fait les passades telles que vous les souhaites, ne le con-

traignés à aucun mouvement de la croupe. Vous serés peut-être tenté de le faire, dans l'esperance de le rendre plutôt disposé au mouvement de courbette; mais vous y serés trompé. Le Cheval apprendra à sauter de la croupe, sans savoir l'usage de ce mouvement; & lorsque vous le mettrés en liberté pour exercer les passades, il confondra l'un avec l'autre, & au lieu de lever du devant à pesade, il ne fera que des pointes & des elancements.

Mettés vôtre Cheval en liberté & demandés lui quelques passades sur la ligne droite, en lui touchant l'épaule de la gauche, en retenant les rênes égales de la bride & en serrant les genoux. Il connoitra l'objét des aides, qu'on lui applique, & il obeira.

Les pesades d'une mediocre hauteur sont les plus belles, & les plus propres pour aller à mez-air.

Je mets mon Cheval à mez-air après les pesades. Comme il a été suffisamment instruit au terre à terre, je n'ai pas de difficulté de le mener sur un cercle & de le faire operer à mez-air. Parceque la difference du mez-air au terre à terre n'est autre, qu'un mouvement plus élevé du devant & plus rabbatu des hanches : le terre à terre ne faisant suivre les hanches que par un fredon de la croupe, qui étant contrainte sous le Cheval, ne peut operer que par un mouvement fort tride & fort bas.

On pratique le mez-air sur différentes lignes courbes, avec des changements variés en dehors, en dedans & de ferme à ferme. La prudence vous dictera

dictera de ne pas trop plier le Cheval, afin de lui laisser la liberté de tenir ses pieds de devant, egaux dans le galop & de les accompagner avec justesse des hanches.

CHAPITRE HUITIEME

Des Courbettes communes & des veritables Courbettes.

Avant que d'apprendre les Courbettes au Cheval, il faut qu'il soit parfaitement dressé aux pesades, & qu'il en ait assez de connoissance pour faire la distinction des unes & des autres. Les aides pour aller à pesade sont de toucher de la gaule aux epaules, d'appeller de la langue & d'appuyer les genoux. Celles pour aller à Courbette seront de toucher de la gaule aux epaules, de ferrer les genoux, & d'etendre à propos les jambes sur l'etrier. Les unes & les autres doivent se donner en retenant les rénes, & en rendant la main lorsque le Cheval doit avancer.

Pour obliger le Cheval a rebattre des hanches, lorsqu'il est prêt de poser à terre les pieds de devant; vous le toucherez dans ce moment de la gaule au milieu de la croupe; & dez qu'il aura fait ce petit fait vous le recompenserez de caresses. Continué de lui faire repeter ce mouvement jusqu'à ce qu'il vous obéisse avec facilité. Quittez les piliers & demandés lui quelques pesades, en retenant les

G 3 rénes

rénes & en appellant seulement de la langue pour lui faire connoître la difference des deux mouvements, & vous trouverez vôte Cheval assujetti à vôte volonté.

Je pratique une espece de Courbette que je n'ai jamais vu pratiquer que par Messieurs de Bahr & de Regental, je l'appelle Courbette veritable, parce qu'elle est toute differente des autres que je nomme Courbettes communes.

Le Cheval se met en action de pesade, & dans le temps qu'il soutient en l'air, il rebat des hanches sans retomber de devant à terre. En suite il retombe en rebattant en Courbette commune. Il se relève en pesade & rebât comme la premiere fois le devant en l'air. Il fait ainsi alternativement une Courbette veritable & une Courbette commune. Il fournit une reprise de Courbettes si bien cadencées & si exactement unies, qu'on ne peut rien imaginer de plus parfait.

La Courbette veritable est plus lente, plus soutenue & plus écoutée. La Courbette commune est plus diligente & plus prompte. Et la Succession alternative de ces deux Courbettes produit la cadence suivante.

Ta-paf - tapaf. Ta-paf - tapaf - ta-paf - tapaf &c.

L'air de Courbette veritable est très difficile; & le nombre des Chevaux qui se laissent contraindre à ce degré de souplesse est bien petit. Elle demande de la part du Cavalier une assiette tranquille, & une main delicate & attentive.

Je mène mon Cheval sur un cercle & je le fais opérer à Courbette véritable. Je change au travers du cercle sur une ligne transversale à deux pistes. Je reviens au tour du cercle à une piste. Je rechange comme auparavant, je passe dans le milieu du cercle sur une ligne droite, & je finis par une couple de pesades bien soutenues.

Lorsque vous aurés bien exercé vôtre Cheval aux courbettes en avant & de côté, vous ne trouverés pas de difficulté à lui faire executer les courbettes en arriere. Tout depend de la main dont vous lui marquerés les temps, dans le moment qu'il est préz de poser les pieds à terre. Prenés garde que pour aller en arriere, il ne faut pas trop contraindre le Cheval sur les hanches, afin qu'il ait assés de liberté pour vous obéir. Autrement il ne ferà, que battre la poussière & trainer les hanches. Les Courbettes véritables ne sont pas aisées à pratiquer en arriere. Cependant la bonne methode & la discretion de la main les feront executer de tout côté.

CHAPITRE NEUVIEME

*De la Croupade, de la Balotade, de la Capriole,
du pas & le saut.*

Les airs, dont je dois traiter dans ce Chapitre, quoiqu'ils soient les plus releves du manége, ne sont pas cependant d'une grande consequence, & qui.

quiconque ſçaurà donner aux Chevaux les bons principes pour exécuter avec précision la peſade & la courbette, parviendra ſans beaucoup de peine à leur apprendre la croupade, la balotade, la capriole, & le pas & le ſaut.

Pour avoir de bons fauteurs, il faut choiſir des Chevaux qui ſoient legers & nerveux, vifs & d'un humeur gaie. Si la neceſſité vous contraint de faire un ſauteur d'un Cheval qui n'aura pas ces qualités, ce ſera beaucoup ſi vous venés à bout de le faire ſauter, en y mettant bien de l'art & de la peine. Une fois qu'il en aura pris l'habitude, il ſautera tant que vous voudrés; mais ſon action dans le ſaut ſera toujours forcée & imparfaite.

Le Duc de Neucastel à bien raiſon de dire, que la perfection des airs relevés du manége depend principalement des diſpoſitions que les Chevaux ont reçues de la nature, & dont ils uſent avec bonne volonté pour ſatisfaire l'homme.

J'avois un Cheval barbe de taille mediocre qui exécutoit tous ces airs relevés dans la derniere perfection, ne reſtant pas plus long temps à terre qu'en l'air; de forte que parmi cent fauteurs on n'en auroit pas trouvé un qui lui fut égal. Mais cette ſingulière ſoupleſſe lui venoit de ſes diſpoſitions naturelles, étant également fort, adroit & de bonne volonté.

Le pas & le ſaut eſt le plus beau des airs du manége, & le plus propre à former l'ecoliér qui apprend

prend à monter à Cheval. Il lui est plus facile de conserver la belle affiette dans ce mouvement, que dans les sauts irreguliers qu'il est d'usage de pratiquer entre les piliers, pour donner au Cavalier de la fermeté & de la tenüe. J'appelle irreguliers les sauts qui s'executent entre les piliers; parceque dans ces fortes de mouvements le Cheval ne sauroit user de l'accord & de l'harmonie de ses membres, pour faire un saut bien égal, étant contraint par les piliers qui lui rompent les temps, & qui l'empêchent de prendre une resolution determinée pour bien achever son saut.

Je ne fais jamais sauter le Cheval qu'en liberté. Il semble que le Cheval montre plus ou moins de courage, selon qu'il voit plus ou moins d'etendue & de liberté dans le lieu, où on le soumet à cet exercice. Je fais sauter mon Cheval sur la ligne droite, sur la volte en changeant de main, en courbette d'une main à l'autre, & pour finir la reprise, je passe au milieu par une ligne droite, en lui demandant deux ou trois temps du pas & le saut, de ferme à ferme.

Les airs du saut sont un ornement du Manège. Il en faut user avec prudence, pour ne pas exposer l'Ecolier à des accidens facheux. A l'égard des Chevaux, il faut y proceder avec intelligence & discretion, pour les dresser de maniere qu'ils attirent l'admiration des Spectateurs & qu'ils fassent honneur à l'Ecuyer.

Tout Cheval, qui est employé au saut, se présente de lui même tantôt à croupade, tantôt à balotade. Observés celui de ces deux mouvements pour lequel il a naturellement plus de facilité & de penchant, & tenés y le Cheval. Vous serés sur alors d'une exécution degagée & agréable.

Je finirai ma description de l'art du Manège, en disant un mot des dispositions naturelles des Chevaux, & en faisant quelques observations sur les regles, que différents Auteurs nous ont données au sujet des haras. Ce qu'ils disent sur le choix du terrain & de la situation ne souffre aucune difficulté. Il est également certain, que les bonnes qualités de l'étalon & de la jument contribuent à la perfection de la race; que les défauts passent du Pere & de la Mere aux Enfants; que le climat communique sa propriété aux animaux, & que les aliments secs & substantiels nourrissent les parties nerveuses, & préservent le Cheval d'une surabondance d'humours, qui produit quantité d'accidents.

On se plaint de la petitesse des Chevaux, qui naissent dans les Provinces de France & dans les haras de ce Royaume. On ordonne de ne pas donner une jument plus grande que l'étalon; & on décide en même temps, que les etalons d'Espagne, les Barbes & les Arabes sont ceux qui engendrent la meilleure espèce.

Je conviens que les Chevaux Orientaux & Meridionaux sont certainement les meilleurs, pour en tirer

la

la race; mais pour avoir de grands poulains, il faut leur donner des juments grandes, bienfaites & sans défaut. Pourquoi dans les haras d'Autriche voit-on des Chevaux d'une grandeur prodigieuse, & d'une beauté achevée engendrés par des étalons Arabes, Barbes, ou Espagnols? pourquoi trouvet-on dans le Royaume de Naples de très grands mulets engendrés par des anes dont la grandeur n'excede pas de beaucoup la taille commune de cette espèce? c'est que dans ces endroits on choisit de grandes & belles juments.

Tout l'art des haras consiste à choisir des étalons dont l'exterieur soit sans défaut & le caractère sans vice, & de leur donner des juments grandes, bienfaites, & qui aient le coffre assez large pour y loger le poulain à son aise. L'étalon ne fait que feconder l'ovaire & animer le foetus. La jument donne la nourriture & l'accroissement; la grandeur & la force des Chevaux depend donc essentiellement de la grandeur & de la force des juments.

La grandeur des juments quelque demesurée quelle soit, pourvu qu'il n'en résulte aucun défaut dans la proportion, qui fait la belle figure, ne nuit jamais à la race. On se persuadera peut-être qu'on ne pourroit avoir par cette voye des Chevaux de taille mediocre, & qu'on n'en tireroit que des Chevaux de Carosse. Mais l'experience demontre le contraire. Dans les haras, où l'on n'employe que les plus grandes juments, on trouve toujours parmi

les poulains assez de Chevaux de selle, & des Chevaux de toute taille pour les differents usages.

Qu'on se borne donc à choisir les plus belles juments; qu'on préfere celles, qui sont grandes, fines & à coffre large; qu'on fasse venir des pays chauds les etalons les plus parfaits, sans regarder ni au prix ni à la grandeur, & employant toute son attention à la perfection de leur structure, & aux qualités de leur humeur. On aura certainement des Chevaux excellents, sans défauts & sans vices.

C'est une erreur de croire que les bonnes qualités de la jument peuvent corriger les défauts de l'etalon. On s'imagine par exemple que si un etalon est trop fin, & qu'il soit donné à une jument forte, il naitra de ce melange un poulain, qui tenant des deux aura la juste proportion de force & de finesse. Cette experience pourra reussir dans certains cas, qui ne sont pas communs. Mais il est incontestable, que la jument par l'influence de ses bonnes qualités ne sauroit remedier aux autres défauts de l'etalon; tels que la mauvaise proportion des parties du corps, les parties defectueuses, l'humeur & le caractère vicieux. Tout cela se communique au poulain, quelque parfaite que soit la jument.

La nature opère dans un secret impénétrable & ne nous permet pas d'aprofondir le mistère de ses operations. L'experience nous decouvre quelques effets, mais trop peu pour établir des regles infail-
libile.

libles. Cependant il est plus simple & plus vraisemblable de penser que la bonne semence engendre le bon fruit, & que l'étendue du vase contribue à la grandeur du Volume.

NOUVELLE METHODE

Pour l'Embouchure des Chevaux.

L'art de monter à Cheval, quelque sublime qu'il puisse être dans ses principes, sera toujours bien imparfait dans l'exécution, s'il n'est pas accompagné de la vraie methode d'emboucher les Chevaux.

Il ne faut pas croire que le fer forgé en mors suffit pour brider le Cheval, pour le tenir & l'arrêter dans sa course, & pour le mener de tout côté selon la volonté du Cavalier. Il s'agit d'emboucher le Cheval de manière que le mors ne le gene point, qu'il ne contraigne pas une partie de la bouche plus que l'autre. Sans quoi le mors lui causera des douleurs, lui offensera la bouche. Cette incommodité détruira la bonne volonté du Cheval, elle l'impatientera, & elle est capable de le mettre au desespoir.

Il arrive souvent que des personnes imaginent une bride de leur invention, elles lui donnent une forme qui paroît assez commode, à cause que les branches en sont légères, courtes & agréablement dessinées. Le hazard veut que ce mors appliqué à un Cheval peu sensible produit un effet convenable:

ble: ce succès fortuit eblouit les esprits foibles, & leur persuade la bonté de l'invention. Ils la communiquent à toutes les personnes de leur connoissance; ils en font des éloges emphatiques comme du meilleur mors qu'on ait jamais vû. Et voila une bride à la mode dont une armée entiere se servira aveuglément. Les Chevaux auront beau s'y opposer, on les y assujettira à force de chatimens; comme si toutes les bouches des Chevaux étoient égales, ou si l'on pouvoit deranger leur configuration selon le caprice des modes.

Certains Ecuyers présomptueux font provision d'une quantité de mors differents dont ils remplissent un magasin. S'il s'agit d'emboucher un Cheval de prix, ils les essayent l'un après l'autre jusqu'à ce qu'ils aient trouvé celui qui paroît le plus convenable à leur idée. Ils pourront reussir par cette voye; mais ce ne sera jamais qu'un effet du hazard. Et ils ne seront point en état de rendre raison ni du bon effet du mors qu'ils choisissent, ni du mauvais effet de ceux qu'ils rejettent.

Les anciens se sont appliqués à inventer toute sorte de mors. Nous en trouvons la description dans beaucoup de livres; ce sont des machines monstrueuses, dont l'effet devoit être terrible. Il nous paroît très difficile qu'on puisse trouver assés d'espace dans la bouche des Chevaux, pour embrasser la quantité d'instrumens violents dont les mors d'autrefois étoient composés. On diroit que ces anciens n'avoient

n'avoient d'autre vüe que de se rendre maîtres de l'animal à quelque prix que ce fut, sans s'attacher aux moïens doux qui ne nous manquent pas de vaincre & de dompter les naturels les plus ferores.

Il y a des modernes qui condamnent cette pratique des anciens, par la seule raison que tant de fer entassé dans la bouche du Cheval devoit lui ôter la respiration. Mais cette critique ne prouve que leur ignorance. Le Cheval respira par les naseaux & point du tout par la bouche. Pour s'en convaincre, il suffit de faire attention aux Chevaux de course & de chasse, qui n'ouvrent jamais la bouche dans les mouvements les plus violents.

Je ne perdrai point le temps à refuter l'opinion d'une infinité de gens prevenus en faveurs des mors qu'ils ont inventés. Je dirai seulement qu'il faut des regles établies sur la connoissance physique des Chevaux pour les bien emboucher; qu'il faut faire en sorte de ne pas leur rendre le mors odieux, & que les branches qui dirigent le mors ne leur ôtent pas le bon mouvement des jambes.

Touts les Auteurs qui ont écrit sur cette matiere, & qui nous ont donne des mors de leur invention, ont parlé de leur effet; mais sans dire aucune raison qui le persuade. De sorte que l'embouchure est devenuë une affaire d'opinion; & chacun y procedant sans principe, les erreurs se sont multipliées à l'infini.

Je vais prendre une route toute contraire. Je donnerai d'abord une connoissance exacte de la bouche des Chevaux & des variations qui s'y rencontrent. De là je tirerai les regles de l'embouchure; & ces regles étant établies sur des principes incontestables, on sera sûr en les suivant de ne pas s'égarer.

CHAPITRE PREMIER

De la Bouche des Chevaux, & des diversités, qui s'y rencontrent.

Deux choses sont à considérer dans la bouche des Chevaux, ses parties intérieures & ses parties extérieures : les parties intérieures sont la langue, le canal dans lequel la langue doit se coucher, les crochets, les barres & le dedans des lèvres : les extérieures sont les ganaches, le canal entre les ganaches, la fente de la bouche, le dehors des lèvres & la barbe.

La vue qu'on doit se proposer dans l'embouchure du Cheval doit être de trouver un mors, qui soit tellement ajusté aux parties intérieures de la bouche, qu'il ne contraigne pas l'une plus que l'autre; & si les circonstances demandent qu'il agisse plus sensiblement sur quelque-une de ces parties, il faut avoir une connoissance exacte de cet organe, pour faire la charge plus ou moins forte selon le besoin, & pour ne jamais l'exaggerer sans nécessité.

Lorsque les parties intérieures de la bouche sont égale-

également sensibles, le mors le plus convenable sera celui qui touchera également toutes les parties sans les comprimer. Il aura plus de douceur & plus de propriété que si appuyant davantage sur quelqu'une de ces parties, il étoit dans le cas de l'offenser. Il faut donc commencer par l'inspection de la bouche, pour distinguer les parties, qui sont plus sensibles, de celles qui le sont moins.

Les parties sensibles sont les barres & la barbe. Celles qui ont le moins de sentiment sont la langue & les levres.

Il y a des degrés dans la sensibilité des parties, & elle differe du plus au moins. Les barres élevées tranchantes & decharnées, la barbe maigre & aigue denotent un sensibilité extrême. La sensibilité diminue à proportion que les barres sont basses, rondes & chargées de chair; & que la barbe est épaisse & charnue. La langue & les levres sont indolentes relativement aux autres parties.

Si vous observés que vôtre Cheval a les barres élevées, maigres & tranchantes, la langue mince & le canal assez creux pour l'y coucher commodement; donnés lui un mors brisé qui soit égal & qui ne laisse à la langue aucune liberté. On appelle cette espece de mors canon simple. Il appuye également sur la langue & sur les barres. Il faut que le fer ait plus de grosseur à ses deux extrémités, qu'on appelle fonceaux, afin qu'il charge les levres & qu'il soulage d'autant les autres parties de la bouche.

che. Avec cette attention vous le rendrés doux & agréable. Le Cheval le recevra avec facilité, & il fera connoître en le mâchant, qu'il n'a aucune peine de s'y assujettir. La raison est, que les parties intérieures de la bouche sont également chargées, qu'aucune n'est gênée & offensée; les lèvres par leur peu de sensibilité ayant la force de soutenir le mors, pour qu'il ne fasse pas trop d'effét sur les barres, & pour empêcher qu'il n'y appuye, au point de causer des douleurs.

Je parlerai des branches dans le Chapitre suivant & de l'effét qu'elles font sur le mors. L'Article des gourmettes sera également traité à part avec toutes les parties qui composent la bride. Continuons en attendant d'expliquer tout ce qui concerne l'ajustement du mors.

Vous comprennés aisément que le Cheval cherche à être gêné & contraint dans la bouche le moins qu'il est possible. Si vous pouvés l'assujettir par des moïens doux, qui ne l'impatientent pas; pourquoi recourir à des moïens violents qui lui alterent l'humeur & qui l'exposent à s'irriter contre son homme.

Les Chevaux ne naissent point durs de bouche. Ceux qui sont devenus les plus durs, sont précisément ceux, qui avoient reçu de la nature une bouche plus delicate & plus sensible, & qui par l'ignorance des Ecuyers & par l'embouchure defectueuse ont été réduits à la mauvaise bouche.

Vôtre

Vôtre Cheval a-t-il les barres sensibles, la langue epaisse & le canal point assez creux pour l'y coucher commodement; donnés un peu de vuide au milieu du mors, afin de laisser à la langue un peu de liberté, de maniere que le mors appuye sur la langue & sur les barres, sans qu'il en résulte aucune gêne. Le canon droit, ajusté à un Cheval qui a la bouche ainsi configurée, oteroit à la langue sa liberté. Le mors porteroit uniquement sur la langue, qui est la partie la plus insensible. La bouche seroit genée & le mors n'exciteroit aucun sentiment. Le Cheval peseroit à la main, & resisteroit à l'obeissance.

Les barres plattes arrondies & charnuës exigent un canon montant; parceque ces fortes de barres étant peu sensibles ne peuvent aquerir de sentiment que par l'appuy du mors qui les comprime. Le mors à canon montant ne porte pas directement sur le plat des barres, il n'y feroit pas l'effét nécessaire à cause de la chair dont l'os est couvert. Il touche leur parois exterieures qui sont un peu tranchantes, & il donne de la liberté à la langue. Cependant pour ne pas trop charger les barres par l'ajustement de ce mors; vous laisserés de l'epaisseur du fer aux extremités des fonceaux, afin de charger en même temps les lévres, qui aident à soulager les autres parties de la bouche.

Quiconque s'applique serieusement à la science de l'embouchure, en observant la structure des parties de la bouche, qui doivent donner le modelle du

mors, rencontrera parmi les Chevaux de grandes diversités.

Les bouches trop fendues ou qui le sont trop peu, sont difficiles à bien brider. Vous laisserés au mors le fer plus gras lorsque la bouche sera beaucoup fendue, & lorsqu'elle le sera peu, vous ferés le mors plus maigre.

La bouche beaucoup fendue demande beaucoup de fer, afin d'empêcher que le Cheval ne boive la bride; c'est à dire qu'il ne retire le mors avec la langue, & qu'il ne l'ôte de l'endroit, où il doit faire son effet. On peut à la verité prévenir cet inconvenient par la gourmette bien ajustée pour tenir le mors en respect.

Le fer maigre du mors, qu'on ajuste à la bouche peu fendue, fait un excellent effet, quoiqu'en puissent dire la plus-part des Auteurs de l'embouchure, qui prétendent que la finesse du mors offence la bouche, & que son epaisseur convient mieux au Cheval. Il est phisiquement certain que le fer du mors opere plus de sensibilité, à proportion qu'il a plus de finesse. Or quel effet puis-je esperer d'un mors gras que j'ajusterai à une bouche delicate, dont la fente ne s'etend qu'un peu au dessus des crochettes? le mors se placera tout prés de ces parties, ne pouvant l'attacher plus haut sans froncer les lèvres superieures; ce qui feroit l'effet le plus absurde & le plus detestable.

La bouche petite & peu fendue demande un mors proportionné & delicat, pour ne pas deranger sa beauté. Mais comme le peu de fer pourroit lui être désagréable, parceque les Chevaux qui ont la bouche ainsi faite, ont ordinairement les barres fines & sensibles, j'employe un canon simple & droit qui appuye beaucoup sur la langue, & je dirige les branches sur les voyes les plus douces & les moins hardies.

Il y a des Chevaux qui au dedans des lèvres ont une espee de peau detachée, que les lèvres dirigent à leur gré. Le Cheval se sert de cette peau pour s'armer contre le mors, en la plaçant entre le fer & les barres, pour empêcher l'effét du mors sur les gencives. Dans ce cas vous ordonnerés un mors un peu plus large que la bouche, afin que par son mouvement il écarte les lèvres, & leur ôte le moien de se servir de la peau interieure pour s'armer contre le mors.

Les Chevaux se defendent du mors lorsqu'il leur cause des douleurs. Les Chevaux les plus sensibles sont ordinairement les plus fougueux. Dés que le mors les tourmente, ils poussent en avant dans l'idée d'éviter les douleurs, qu'ils prennent pour un châtiment, ne connoissant point encore le mouvement & l'appuy du mors. Plus ils avancent, plus ils sont retenus par une main indiscrete; ce qui rend la compression des barres plus forte & augmente le mal au lieu d'y remédier. A la fin ils se mettent en ardeur

& en fougue; ils l'emportent sur les forces du Cavalier; les barres comprimées s'endorment & le Cheval devient mauvais de bouche.

Tout Cheval qui secoue de la tête, annonce l'incommodité, qu'il souffre de l'embouchure. Il faut visiter sa bouche, & reparer dans l'ajustement du mors, ce qui peche contre la regularité. Il y a des Chevaux qui persistent dans l'habitude de secouer de la tête, quoiqu'on ait corrigé l'embouchure & qu'on la leur ait rendue commode. Alors la main seule peut corriger ce vice, & non la martingale, qu'on suppose faussement être le remede à ce mal.

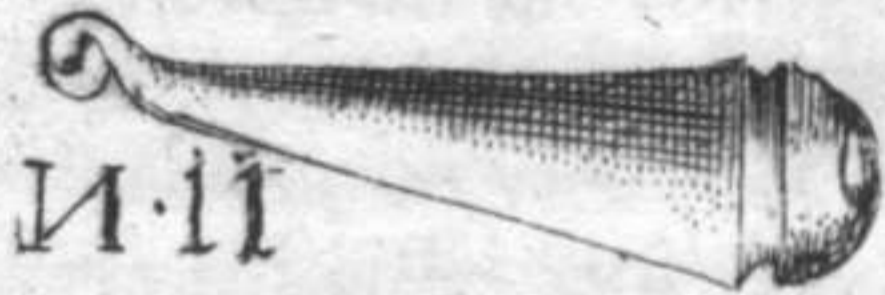
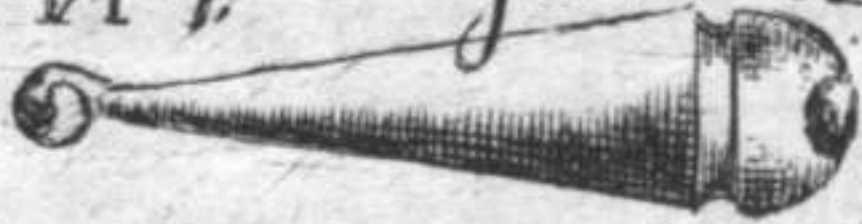
Je joins ici cinq mors differents, qui suffisent pour emboucher toute sorte de Chevaux, & qui par le secours de leurs branches convenablement dirigées feront l'effét que vous desirés. Je dois vous avertir qu'il ne faut point vous servir de mors entier, à moins que ce ne soit pour un Cheval qui a le vice de prendre les branches du mors avec les dents ou avec les levres pour s'en defendre; ou bien pour des Chevaux qui s'opposent à l'appuy & qui pesent à la main. Le mors entier n'aïant pas de jeu dans la bouche, ne sera pas si aisé à badiner, Il sera plus ferme sur les parties de la bouche & les tiendra en respect.

Vous pourrés augmenter ou diminuer l'élevation au milieu du mors, selon que vous observerés plus d'épaisseur dans la langue & moins de creux dans le canal

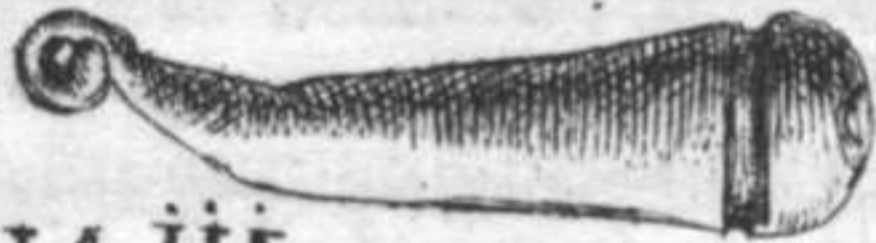
II. 1848



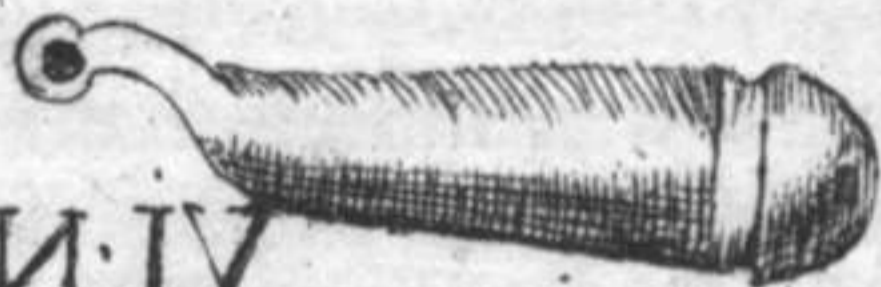
И. i. Figure II



И. ii



И. iii



И. iv



canal où elle doit se loger. C'est une erreur de croire que cette elevation puisse offencer ou chatouiller le palais. Cette elevation est dirigée par les branches vers la racine de la langue & point du tout vers le palais. Elle ne le touchera jamais, a moins que les branches ne trebuchent, ce qui seroit un defaut considerable. Il ne peut provenir que de la gourmette trop longue, ou de l'oëil du banquet trop bas.

N. I. Le canon simple qui se place également dans la bouche du Cheval est le plus doux & le plus propre pour les jeunes Chevaux. Il porte beaucoup sur la langue quelque mince qu'elle soit, & quelque facilité qu'elle ait pour se loger commodement dans son canal. De là vient qu'il menage les barres infiniment sensibles, dans les Chevaux qui n'ont pas encore la connoissance de l'appuy. Le Cheval ne souffre aucune incommodité du simple canon. Il s'habitue insensiblement à cette embouchure; il en vient par degrés à connoître son mouvement & a y prendre l'appuy. v. Fig. II.

N. II. Dès que vous observés que le Cheval appuye trop sur le simple canon, & qu'il pése à la main, quoiqu'il obéisse & qu'il aille du côté où on le mène; donnés lui le canon à demi liberté de langue, le quel touchera les barres & empêchera qu'il ne pése à la main.

N. III. Le canon montant est un mors asser hardi, qu'on ne doit ajuster qu'aux Chevaux qui ont la langue epaisse & les barres basses & charnues. Il
porte

porte sur les parois exterieures des barres qui sont plus tranchantes & par consequent plus sensibles. C'est pour cela qu'il ne faut pas en user pour les jeunes Chevaux & pour tous ceux qui ont les barres elevées tranchantes & maigres. Il leur causeroit des douleurs qui diminueroient leur obéissance. Quoique la grosseur du fer à l'extremité des fonceaux en portant sur les lévres, remédie à la rigueur de ce mors en partie, elle ne suffiroit pas pour soulager l'extreme delicateffe des barres.

N. IV. Le mors à demi col de cigne convient pareillement aux Chevaux, qui ont la langue epaisse & les barres peu sensibles. Mais il n'est pas aussi efficace que le précédent. Parceque son canon ne va pas en montant, & qu'il se place tout droit sur les barres, & non sur leurs parois exterieures.

N. V. Le mors à gorge de pigeon est fait pour les Chevaux qui ont la bouche dure & gatée. Il donne liberté entiere à la langue. Il porte directement sur les barres. Il empêche que le Cheval n'agisse avec la langue ou avec les lévres pour s'armer contre le fer. Ce mors, si les branches en sont bien dirigées, est suffisant pour assujettir tout Cheval, quelque rebelle qu'il soit, & pourvû qu'on sache s'en servir, il aura la proprieté de rafraichir, de raccomoder même la bouche dure & les barres endormies.

Comme les mors doivent être gouvernés par les branches dont ils recoivent la force necessaire pour
agir

agir sur la bouche du Cheval, il faut être au fait des parties qui les composent, connoître la fonction de chaque piece en particulier, pour les adapter avec la precision convenable à l'effet, qu'on se propose.

Je vais entrer dans le detail des branches, & j'en donnerai une explication assez ample pour l'instruction de ceux qui veulent savoir emboucher methodiquement leur Chevaux & leur menager la bouche.

CHAPITRE SECOND

Des Branches & de leurs Fonctions.

Chaque Nation se flatte de posséder la meilleure methode pour brider les Chevaux. Cependant les différentes methodes ne sont la plus part qu'une routine usitée depuis bien des siècles, qu'on a recue par tradition des premiers hommes de Cheval. Ils l'avoient peut-être employée pour des raisons de commodité particuliere, que nous ignorons, & on y tient encore par préjugé & par habitude.

Les Italiens n'ont pu renoncer jusqu'à present à leurs branches de Connetable & à la Pignatelli. Ils ont diminué à la verité de leur prodigieuse grandeur & de la charge insupportable des mors; mais ils veulent toujours en conserver la forme, avec celle de tous les ajancements, qui composent la bride.

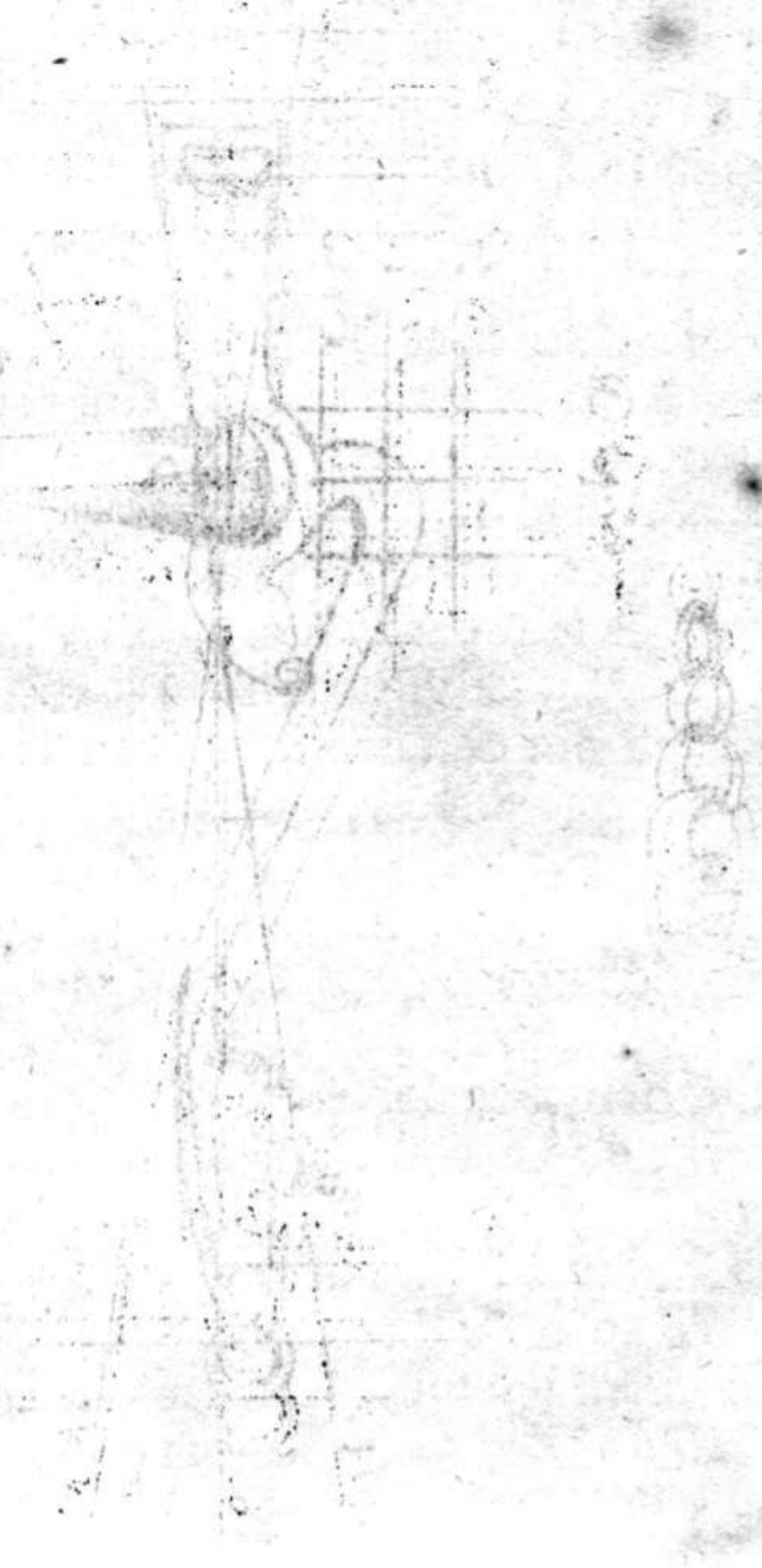
Les François ne s'attachent qu'aux inventions nouvelles. Tout ce qui est d'un nouveau gout à leur préférence & leur approbation. Ils rencontreroient sans doute la justesse de l'embouchure, s'ils avoient le secret de former la bouche aux Chevaux naissans de maniere à l'approprier aux mors, que leur caprice met à la mode.

Les Anglois conservent l'usage de ne pas charger la bouche de leurs Chevaux, afin de leur donner plus d'aifance dans la course; parce qu'ils sont dans l'erreur de croire, que le Cheval respire par la bouche.

Les Allemands sont les singes de toutes les Nations. Ils contrefont tout ce qui vient des Pais étrangers. Je leur pardonnerois cette imitation, si elle étoit exacte, & s'ils alloient à la recherche des principes qui ont déterminé ceux qu'ils veulent imiter; mais dés que je vois, qu'ils n'ont d'autre motif que de suivre aveuglement la mode de tel ou tel Pais; je ne saurois m'empêcher de citer contre ceux ce passage d'Horace

Imitatores servum pecus.

Les branches doivent être différentes, selon que le corps du Cheval est bien ou mal proportionné; sur quoi il y a bien des observations à faire. Il y a des Chevaux, qui ont la tête belle & bien proportionnée au reste du corps, la bouche petite & médiocrement fenduë, le dedans de la bouche delicat & sensible, les ganaches maigres, plattes & bien
entre-



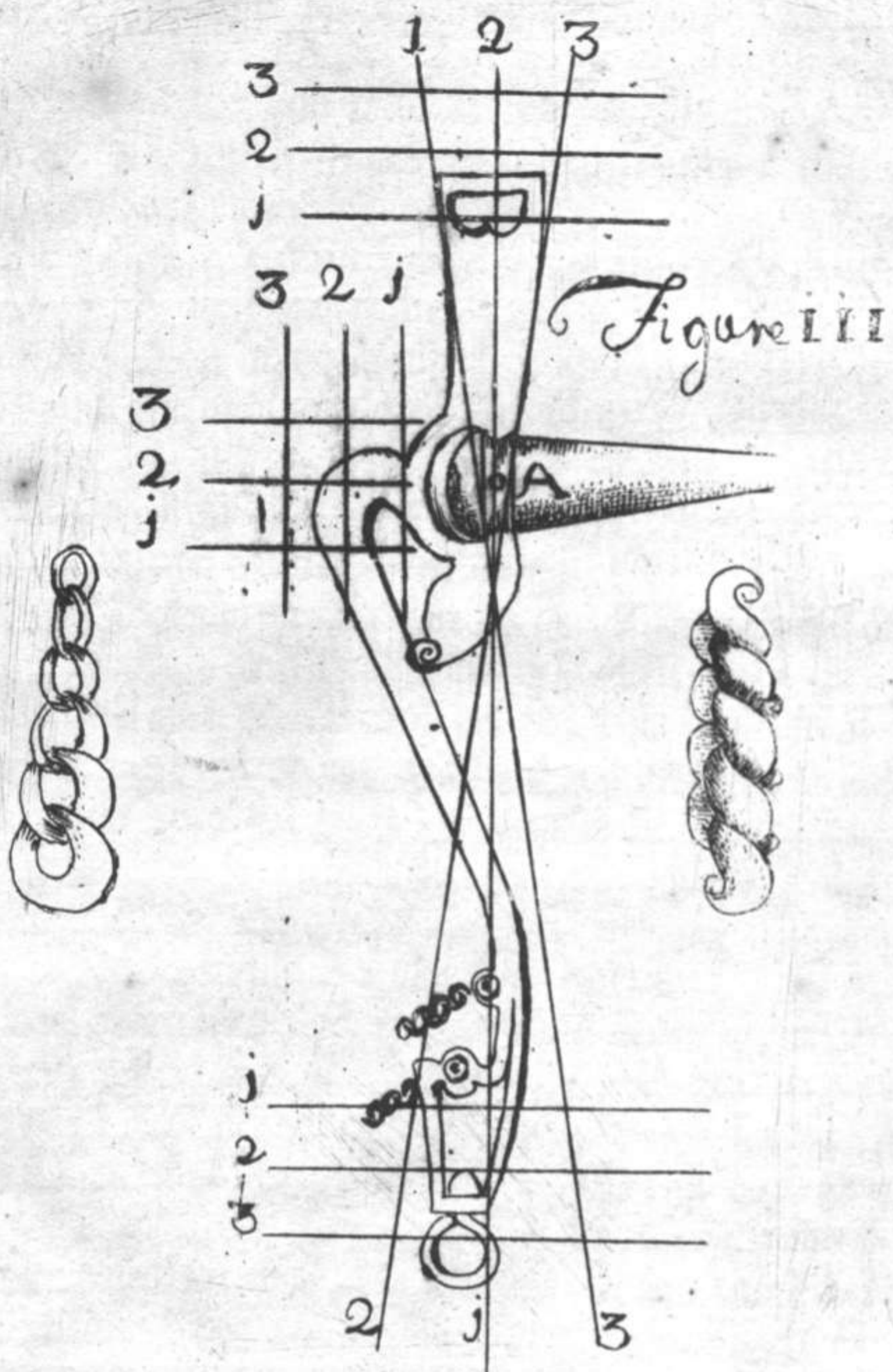


Figure III

entrevuidées, le col de cigne, & qui sont plantés de même hauteur sur les jambes de devant que sur celles de derriere. Ce sont les Chevaux les plus parfaits, & il est aisé de les bien emboucher.

D'autres Chevaux ont l'encolure de Cerf & demandent une embouchure différente. Les uns ont l'encolure de coup de hache, qu'on nomme l'encolure fausse; les autres sont plus bas du devant que du derriere; ceux-ci ont la croupe moins élevée que le garrot; ceux là ont le corps long, d'autres ont le corps ramassé & bien pris. Toutes ces diversités exigent des différences dans la maniere de brider. Il y auroit beaucoup d'autres observations à faire sur la composition mécanique du Cheval; mais elles nous meneroient trop loin.

L'explication que je vais donner de mes branches prouvera l'attention, que j'ai eüe de les rendre propres à operer leur effet dans tous les cas, qui peuvent se présenter.

Observés d'abord que les branches agissent avec plus ou moins de force selon que leurs parties sont plus ou moins éloignées de l'ame du mors marquée *A.* v. Fig. III.

L'œil du banquet, le coude & le tournet dirigé sur la ligne 3 feront l'effet du mors le plus rude: si ces parties sont dirigées sur les lignes 1 & 2. l'effet sera beaucoup plus doux.

Les parties des branches qui sont au dessous du banquet & du mors, eleveront la tête du Cheval d'autant plus, qu'elles seront plus rapprochées de la

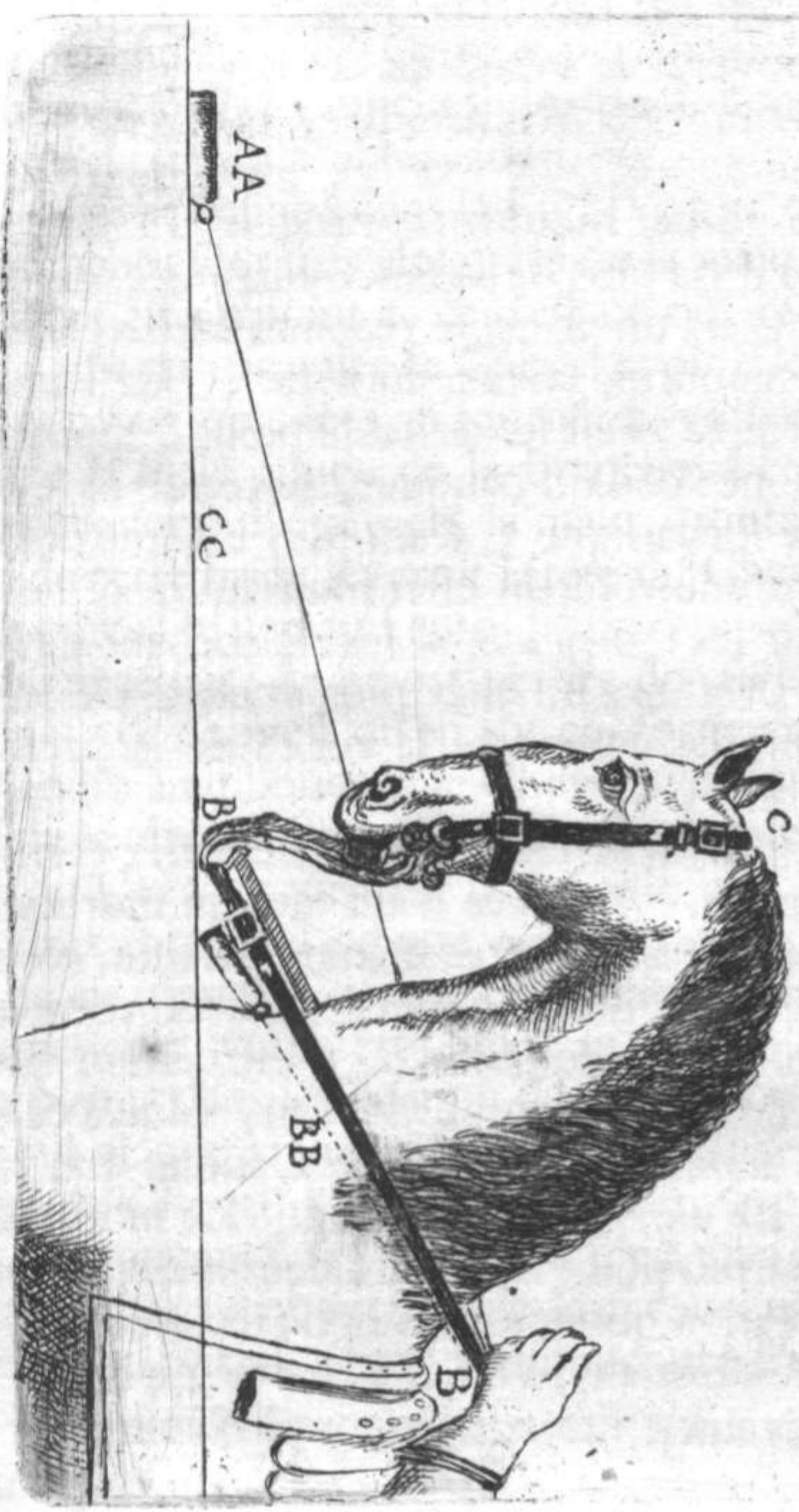
main du Cavalier; & plus elles s'en éloigneront, plus elles ramèneront la bouche du Cheval.

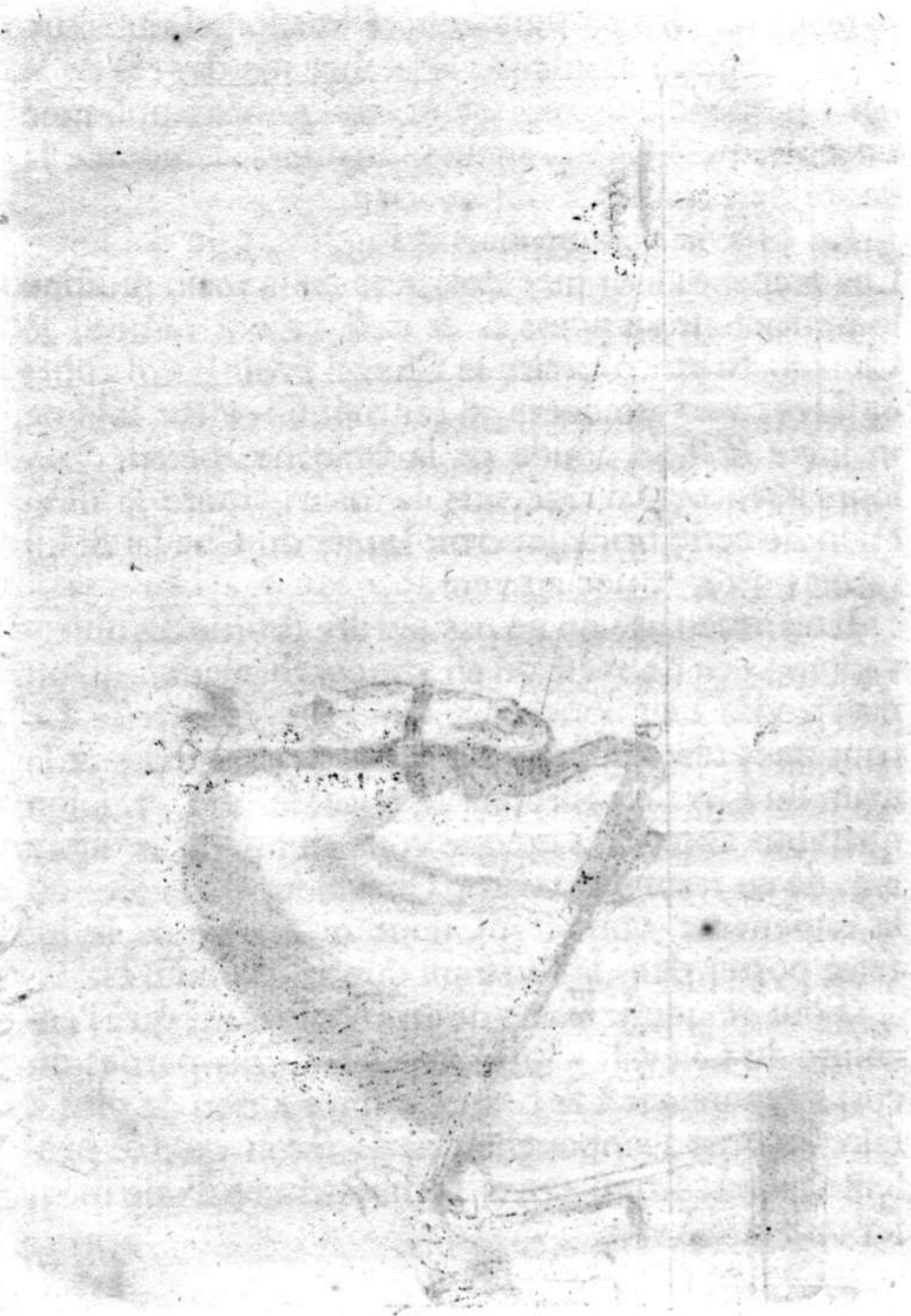
Je prouverai la vérité de ces deux observations par des raisons de Méchanique, qu'on ne peut révoquer en doute.

Toute force mouvante produit d'autant plus d'effet, qu'il y a plus de distance entre elle & le point d'appuy. C'est un principe reconnu en Méchanique & qu'on voudroit envain contester. Or l'ame du mors marquée *A* est le véritable point d'appuy de la bride. Donc l'œil du banquet, le coude & le tournét dirigé sur la ligne 3. étant plus éloigné de l'ame du mors produiront un effet plus rude, & leur direction sur les lignes 1 & 2. les rapprochant de l'ame du mors produira un effet plus doux. Ce raisonnement simple démontre la vérité de la première observation.

Fig. IV. Établifions avec la même évidence la certitude de la seconde. Attachés à un filet un morceau de fer *AA*. ou de toute autre matière pesante, vous le placerez sur un plan horizontal *CC*. & vous le tirerez à vous vers le point *B*. Il est certain que ce morceau de fer rampera sur la plan, jusqu'à ce qu'il soit près du point *B*, éloigné de *C* autant que votre main en est éloignée elle même. Le morceau de fer parvenu au point *B*, cessera de ramper, & prendra la direction oblique de la ligne inclinée *BB*, qui fait la base du triangle *BCB*.; parceque le filet qui le tire devenant successivement plus court, & ab-
regeant

Figure IV D U D B





regeant de plus en plus le côté horizontal du triangle, le contraindra de se rapprocher par degrés de la ligne perpendiculaire. Cette expérience appliquée à l'ajustement des branches du mors demontre la verité de la seconde observation.

Le Cheval designé dans la Fig. IV. a le col long. Les branches sont très éloignées de la main puisque le tournét est au point 2. & c'est ce qui ramene le Cheval. Si au contraire le Cheval avoit le col court & si les rénes attachées au tournét suivoient la ligne inclinée *BB*. le coude de la branche *A* étant d'ailleurs beaucoup dirigé vers la main; toute la direction de cette bride leveroit la tête du Cheval & lui feroit porter le nez au vent.

Il est nécessaire de ne pas perdre de vuë ces observations; & ce n'est qu'en s'y conformant, qu'on parviendra à emboucher le Cheval avec justesse. Le haut de la tête du Cheval, le bas des branches & la main du Cavalier forment le triangle 1 2 3. selon que vous abregerés ou que vous alongerés la ligne 2 3. de ce triangle, votre Cheval leverá la tête ou la ramenerá: vous ferés donc le Maître de la lui faire porter dans la situation que vous voudrés.

Tout ce que je viens de dire n'est relatif qu'à l'encolure du Cheval. Si toutes les autres parties du corps repondent à sa beauté, il n'y a rien de plus à faire que de l'emboucher de la façon qu'il se presente, & d'accompagner l'embouchure d'une main savante & discrete.

Le Cheval qui a l'encolure de cerf ou renversée, demande les branches bien courtes & le coude beaucoup dirigé en arrière; afin d'obliger l'animal à lever la tête: n'oubliez pas que les coudes des branches ont la vertu de lever la tête, & leurs jarrets celle de la baisser & de la ramener.

Faites la repartition de l'encolure du Cheval sur les lignes du triangle 1 2 3. Elles régleront infailliblement la direction des branches & de leurs parties. Si le Cheval s'arme, les coudes des branches doivent être hardiment dirigés en arrière, pour lui élever la tête. S'il porte le nez au vent; il faut que les jarrets des branches avancent sur la ligne 3, pour lui ramener la bouche. De cette façon l'encolure du Cheval & la direction de sa bride feront toujours l'effet du triangle 1 2 3. marqué dans la Fig. IV.

Il en est de même du Cheval qui a l'encolure de hache, & de celui qui a l'encolure fausse. Quoique l'un & l'autre ne méritent pas, qu'on mette beaucoup de soin à les brider, cependant on les embouchera régulièrement en s'y prenant selon la méthode, que je viens d'établir.

Le Cheval qui est plus bas des pieds de devant que de ceux de derrière, demande une attention particulière, & qui ne se borne pas uniquement au soin de lui placer la tête. Ces fortes de Chevaux sont rarement assis sur leurs hanches. Ils sentent la sur-charge du poids, que la croupe rejette sur les épaules. Ils se défient de leur jambes de devant & cher-

cherchent le soutien du mors. De là vient qu'ils pesent à la main & qu'ils ont ordinairement la bouche mauvaise.

Aux Chevaux de cette espece vous dirigerez les branches sur les lignes les plus ardentes, pour que l'effét soit capable de les mettre sur les hanches & d'allegir le devant : les branches sur la ligne 1. ont l'effét le plus doux, celles sur la ligne 2. sont un peu plus hardies, & celles sur la ligne 3. sont les plus vigoureuses.

Il y a des Chevaux qui sont plus bas de derriere que de devant; ordinairement leur encolure est tres belle, & les proportions de leur corps denotent trop peu de force de l'arriere main. Il sera aisé de les emboucher pour bien placer le devant. Mais vous aurés de la peine à les assurer de la croupe; parce que le moindre mouvement qui provient d'un effét hardi de la bride est capable de leur ferrer la croupe & de les mettre en desordre.

Ces fortes de Chevaux sont légers du devant, & très prompts à le lever en l'air. Si dans le moment que le Cheval se leve du devant, il se sent contraint par la bride, la croupe manquant de force pour se-courir le devant, infailliblement le Cheval se ren-versera & tombera sur le dos.

Pour prévenir cet inconvenient, il faut eviter les branches dont la direction est severe. Tenés vous aux branches Françoises à la mode R. Elles paroissent avoir été inventées tout exprés pour cette espece de Chevaux.

Les Chevaux qui ont le corps long repugnent à s'asseoir sur les hanches. Ils ont ordinairement le dos bas, ce qu'on appelle être ensellé; & le préjugé commun en augure peu de force.

L'expérience ne m'a jamais fait connoître aucun de ces Chevaux, qui fut léger & agréable à la main. Je les bride en dirigeant les branches selon le degré d'ardeur qui leur convient.

A l'égard du banquet & de son oeil, il faut observer que la proportion différente de cette partie influe sur l'action du mors plus ou moins violente. La partie supérieure augmente ou diminue l'effet des parties inférieures des branches.

Si l'oeil du banquet est haut, il résiste au mouvement des branches & les tient droites; de sorte qu'en tirant le bas des branches, le mors qui est entre deux, fait une impression plus forte sur la bouche, que si l'une des deux parties cédait au mouvement qu'on lui imprime. Si au contraire le banquet & son oeil sont bas, ils cedent au mouvement des branches, & le mors n'a aucun effet. Le mors trebuche, l'oeil du banquet s'avance, le tournét des branches s'approche du col du Cheval, le mors tourne dans la bouche, & le Cheval s'arme contre le mors.

L'oeil du banquet haut, sur la ligne 3 & la branche courte font l'effet le plus rude. L'oeil du banquet bas, sur la ligne 1. & la branche longue sur la ligne 3. font trebucher le mors. L'oeil sur la ligne 2. &

le tournét sur la ligne 2 font l'effét le plus juste & le plus doux.

Les branches longues ramènent la bouche, parce qu'elles font éloignées de la main; & les branches courtes disposent à lever la tête; parce qu'elles se rapprochent de la main.

Le mors à l'Angloise S. est un instrument, qui n'a aucune utilité. Les Anglois en font usage pour courir à la chasse, & pour les courses, où il y a un prix à gagner. Ils se persuadent, que la légereté de ce petit mors contribue à la vitesse & à la durée des Chevaux, s'imaginant faussement que le Cheval respire par la bouche, & que ce petit mors leur facilite la respiration. Cette Nation, d'ailleurs si éclairée, ne sauroit nous rendre une raison solide de l'habitude où elle est, de couper la quëue aux Chevaux, d'user de selles rases, & d'avoir des buades au lieu de brides.

Plusieurs Anglois sont convenus avec moi, qu'un mors ajusté regulierement à la bouche étoit d'un grand soulagement pour les Chevaux, & mettoit le Cavalier à l'abri de tout accident. Ils m'ont avoué que le mors à leur manière les fatiguoient à un tel excés, qu'en revenant de la chasse ils ne sentoient ni bras ni jambes, & qu'il leur otoi toute facilité de tourner, de mener & d'arreter leurs Chevaux; mais que l'usage de ces mors étant établi dans le Roïaume, c'étoit pour eux un nécessité de s'en servir, pour ne pas s'exposer à la critique générale.

L Les

Les buades Angloises genent le Cheval de tout côté. Elles lui causent des douleurs sur les barres. Elles lui froncent les lèvres & lui contraignent la langue; elles trebuchent à cause de la petitesse du banquet & de la disposition de son oeil. Le Cheval ouvre la bouche & met la langue par dessus le mors. En un mot ce mors a tous les défauts, que l'embouchure peut avoir; & n'a aucun avantage pour assouplir le Cheval, & le rendre obeissant.

J'ai cherché à deviner les raisons, que les Anglois pouvoient avoir, de couper la queue à leurs Chevaux; & voici ce qui m'a paru le plus vraisemblable.

Cette Nation ambitionne de surpasser les autres dans l'exercice de la course & de la chasse. Elle a observé que les crins de la queue se coupoient dans le bois, au travers des buissons & des broffailles. S'arreter pour trouffer la queue toutes les fois, qu'elle venoit à se defaire, autoit emporté trop de temps. Pour n'en point perdre, ils se sont avisés d'un expedient plus court, c'est celui de couper la queue. Ils prétendent que la queue coupée porte les humeurs aux yeux & donne de la force aux reins. Je ne suis rien moins que persuadé de cet effet. Il me semble que l'oeuvre de la nature feroit imparfait, si elle donnoit aux Chevaux un superflu, qui pût leur être nuisible. Mais en suposant que la chose fut ainsi; ne pourroit-on pas couper les deux vertebres superflues de la queue, sans deformer le Cheval, en lui ôtant les crins, qui sont un de ses plus beaux ornements?

J'ai cherché également quelles pouvoient être les raisons de l'usage des selles rafes & des buades. J'ai compris, qu'une Nation amie des courses violentes vouloit les selles les moins embarrassantes & les moins garnies d'arçons, & de trouffequins. Il importe au Cavalier dans une course précipitée d'être libre en selle & de pouvoir s'en débarrasser dans le cas d'une chute, où de quelque autre accident. Mais de là qu'arrivet-il? c'est que le Cavalier est fort détaché en selle, & qu'il n'y a aucune tenue. On est donc obligé de brider les Chevaux avec des branches extrêmement courtes, qui n'operent pas sensiblement sur le mors, & qui permettent au Cavalier de s'y attacher pour qu'il puisse tenir en selle. Voilà si je ne me trompe les meilleures raisons qu'il soit possible d'apporter pour justifier les usages Anglois. Je doute que les Lecteurs intelligents en soient éblouis & qu'elles les déterminent à préférer ces usages à ma methode.

CHAPITRE TROISIEME

Des Gourmettes & de leurs Fonctions.

La gourmette est une chaine composée de plusieurs mailles, dont les extremes sont beaucoup plus petites que celles du milieu. Cette chaine attachée au mors le tient en une espece d'équilibre, & lui donne la facilité d'agir sur la bouche du Cheval.

On fait des gourmettes de différentes sortes. Celles que je préfère aux autres sont la gourmette commune marquée O P. & la gourmette à mailles doubles entrelassées. Cette dernière est plus fixe, & fait plus d'effét sur un Cheval, qui a la barbe relevée & tranchante.

Il faut faire beaucoup d'attention à la barbe des Chevaux, quand on veut les bien emboucher. Il y en a, qui ont la barbe si maigre, si relevée & si sensible, que pour peu que le fer la touche, il leur cause de vives douleurs. J'ai été souvent obligé de me servir d'un morceau de cuir en guise de gourmette, parceque l'extreme sensibilité du Cheval ne permettoit pas, qu'on lui mit une gourmette vraie, quoiqu'on l'eut choisie des plus douces & des plus plates. J'ai accoutumé insensiblement ces Chevaux sensibles à s'appuyer sur le mors en lui appliquant une gourmette très douce enveloppée dans une peau bien souple. Ce menagement a produit l'effét, que je desirois. Peu après j'ai decouvert le fer en otant la peau; & le Cheval s'est fait à la gourmette.

Si la barbe est seche & tranchante, & si la tête du Cheval n'est pas chargée de ganaches, servés vous de la gourmette à doubles mailles entrelassées marquée X. Cette espece de gourmette ne monte pas hors de sa place. Elle est douce & le Cheval y prend aisément son appuy.

Il y a une autre sorte de gourmette fort commune, dont on ne se sert point à cause de son ancienneté,
qui

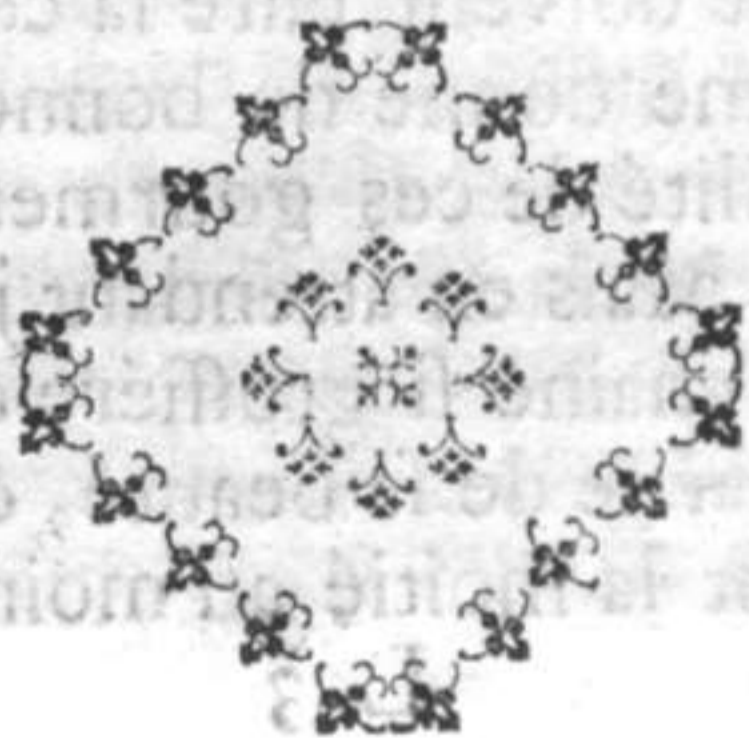
qui fait pourtant un très bon effet lorsqu'on l'emploie à propos, & à l'égard d'un Cheval, dont la barbe exige une gourmette, qui ne monte pas au dessus de sa place. Celle marquée V dont les mailles sont en forme de noisettes convient à une barbe ronde & charnuë, & celle marquée W sera fort utile pour une barbe maigre & tranchante. Les gourmettes de cette façon maintiennent la barbe & la bouche en bon état. Elles paroissent rudes & mal-faisantes, leur effet est pourtant très modéré. Je ne sai pas pourquoi on a renoncé à leur usage. L'ancienneté des inventions n'est pas un motif de les rejeter dès qu'elles sont utiles. Ne se fert-on pas encore tous les jours de vieilles pièces, comme de boulets à melon, de poires & de plusieurs instruments anciens pour inventer de nouveaux mors & emboucher à la mode les Chevaux?

La gourmette marquée T est d'un usage général chez les François, quoique son effet ne puisse pas être le même à l'égard des Chevaux, dont la bouche est configurée différemment. Elle a même un défaut très essentiel, c'est que ses mailles étant serrées inégalement doivent faire la compression plus aigue. Si l'on me donne de bonnes raisons pour me prouver l'utilité de ces gourmettes à la mode, je m'y rendrai. Mais en attendant j'observerai que le volume d'une chaîne si grossière ôte à la bouche du Cheval une partie de sa beauté, & charge la tête d'un poids, dont la moitié au moins est superflue.

En un mot il est absurde d'inventer des mors & des brides de caprice, sans avoir égard à la structure de la bouche & à l'arrangement de ses parties. C'est comme si un Cordonnier faisoit une forme de soulier proprement taillée, & qu'il voulut l'approprier à toute sorte de pieds. Je ne puis approuver la forme que sur la connoissance du pied, qui doit être chaussé.

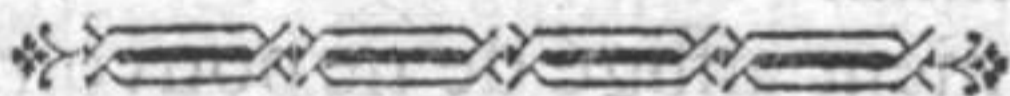
Non content de causer au Cheval, par un mors sans proportion, des douleurs qui l'inquietent & qui le desesperent, on a recours au caveçon pour ferrer la bouche de ce pauvre animal avec violence au dessus du mors. On le force à obeir en lui prodiguant les chatimens, sans faire aucune attention aux suites de l'état douloureux, où on le met. On parvient enfin où à le rendre colére, où à lui perdre la bouche.

Ces abus sont certainement de consequence. Je crois en avoir suffisamment manifesté le desordre, & j'espere, que les Ecuyers intelligents & sensés me sauront gré de les leur avoir fait connoître.



SECONDE PARTIE
CONNOISSANCE ABREGÉE

Des principales Maladies des Chevaux & du traitement qui leur est propre.



INTRODUCTION.

J'ai cherché avec toute l'ardeur imaginable à pénétrer les Causes des Maladies aux quelles les Chevaux se trouvent sujets, & à decouvrir les remedes qui peuvent procurer leur guerison. J'ai été autre fois la dupe comme bien d'autres de la charlatanerie des Marechaux. Je leur croyois beaucoup de science, parceque je les voyois decider avec hardiesse, & prononcer leurs arrêts d'un ton assuré. Mais à mesure que l'âge & l'experience m'ont rendu plus attentif à ne ceder qu'au seul empire de la raison; j'ai reconnu que leur pratique n'étoit qu'une routine aveugle qu'ils se transmettent de père en fils; qu'elle n'étoit fondée que sur des préjugés enfantés par l'ignorance; & qu'elle n'étoit propre qu'à accrediter les erreurs les plus pernicieuses.

J'ai

J'ai parcouru les ouvrages d'un grand nombre d'auteurs Italiens & Allemands, qui ont traité des maladies des Chevaux, avec esperance de trouver dans ces écrits volumineux la verité que je cherchois & les lumieres dont j'avois besoin: mon étonnement a été grand, lorsque je n'y ai trouvé qu'un raisonnement faux & obscur, nulle definition exacte des maladies, leurs causes determinées au hazard sur les présomptions souvent les plus ridicules, & des recettes à l'infini.

Veritablement affligé de ne pouvoir satisfaire mes desirs par cette voye, & voulant absolument me mettre au fait de l'œconomie animale, parceque le bons sens me dictoit que le seul moyen de juger des maladies & de leur causes, est de bien connoître les fonctions des parties interieures du corps: j'ai pris le parti de m'appliquer à l'anatomie du corps humain. J'en ai fait un étude assidue & approfondie. Cette connoissance a rempli mon objet. Je me suis trouvé en état d'introduire le flambeau d'une physique exacte dans l'observation des maladies des Chevaux, d'en etablir les causes par un raisonnement juste, & d'administrer les remedes avec quelque assurance de succès.

J'en étois la, lorsque l'ouvrage de Mr. Bourgelat m'est tombé entre les mains. J'ai admiré l'intelligence & la sagacité de cet auteur celebre, dans l'explication qu'il nous donne de toutes les parties de l'animal & de leurs fonctions. Pour rendre cet
 , ouvrage

ouvrage d'une utilité plus generale, je l'ai traduit dans mes Commentaires allemands, esperant qu'il feroit d'instruction à nos Marechaux, & qu'il leur feroit sentir le faux des methodes empiriques, qu'une ancienne habitude à conservées parmi eux, comme les procedés d'une science merveilleuse.

Cet ouvrage, auquel je ne scaurois donner trop de louanges, me dispense d'entrer ici dans la description anatomique des organes du Cheval. Il me seroit impossible de rien ajouter à ce que Mr. Bourgelat a dit sur cette matiere. On trouvera dans cet auteur dequoi se satisfaire pleinement sur le denombrement & sur la denomination de toutes les parties du Cheval. Je me bornerai donc à joindre ici ce que l'experience & une étude de plusieurs années m'a fait connoître sur les maladies des Chevaux.

CHAPITRE PREMIER

De la Saignée & de son Utilité.

Pour bien juger de l'utilité de la Saignée, il faut connoître la maniere dont le sang circule dans le corps de l'animal.

Le mouvement, par le quel le sang est porté du cœur dans toutes les parties du corps & rapporté de toutes ces parties au cœur, est ce qu'on nomme la circulation du sang. Voici comment ce mouvement s'exécute.

M

Les

Les veines caves ascendante & descendante s'unissent en un seul tronc sur l'oreillete droite du cœur & y versent le sang dont elles sont remplies. Cette oreillete, se trouvant alors en dilatation, recoit ce sang, & venant en suite à se contracter elle le pousse dans le ventricule droit, qui se trouve lui-même alors en dilatation. Le moment d'après ce ventricule se contracte & pousse le sang dans l'artère pulmonaire. Il y a à l'orifice de chaque oreillete une valvule tellement disposée qu'elle se ferme lorsque le ventricule se contracte & quelle empêche le retour du sang dans les veines. Ces valvules des oreillettes sont appellées triglochines. Les artères au contraire ont à leur orifice des valvules qui s'ouvrent dans la systole ou la contraction du ventricule, & laissent au sang un passage libre. On nomme ces dernières valvules semilunaires.

Le sang, ainsi porté dans l'artère pulmonaire, se distribue dans ses différents rameaux jusqu'aux plus capillaires. De là il revient par des rameaux presque imperceptibles dans la veine pulmonaire, qui le verse dans l'oreillete gauche du cœur. Cette oreillete par sa contraction le pousse dans le ventricule gauche qui est alors en dilatation ou en diastole. Ce ventricule se contracte à son tour. Par ce mouvement il pousse le sang, qui heurte contre la valvule triglochine de la veine pulmonaire. Il écarte la valvule semilunaire de l'aorte, & y trouvant un passage libre, il se distribue dans tous les rameaux de ce canal.

Dans

Dans le corps du Cheval, l'aorte depuis l'endroit où elle s'unit au cœur est portée un peu en avant, & se plie ensuite en arrière. Elle se partage en deux troncs, dont l'un destiné à porter le sang aux parties supérieures se nomme le tronc ascendant, & l'autre destiné à porter le sang dans les parties inférieures se nomme le tronc descendant. De la structure de cet organe il arrive, que le sang, poussé avec force par la contraction du ventricule gauche du cœur, heurte contre les parois de l'aorte dans l'endroit où elle est pliée. Cet obstacle ralentit son impetuosité. Une partie de ce sang se porte dans les rameaux ascendants; & le reste en plus grande quantité coule dans les rameaux descendants. De là par des ramifications innombrables il se distribue dans toutes les extrémités du corps; d'où il revient par des ramifications pareilles dans la veine cave qui le rapporte au cœur. Tel est le mécanisme de ce mouvement admirable de circulation, source principale de vie.

Pour connoître avec quelle vitesse le sang circule dans le corps du Cheval, il faut observer que chaque ventricule du cœur peut contenir au moins deux onces de sang. Ces ventricules se trouvent pleins dans leur dilatation: on peut donc supposer que dans leur contraction, ils poussent au moins deux onces de sang dans les artères. Le cœur se contracte environ 4000 fois dans une heure. Le temperament & l'âge de l'animal mettent du plus

ou du moins dans ce calcul. Il passera donc dans le cœur 8000 onces ou 500 livres de sang par heure. On suppose communément que toute la masse du sang n'excede pas 50 livres. Il faut donc que tout le sang passe dix fois au travers du cœur dans une heure.

Le sang passe immédiatement des artères dans les veines, par l'anastomose ou la jonction imperceptible des rameaux capillaires. Il se meut plus lentement à mesure qu'il revient au cœur. Il n'y revient pas tout entier comme il en est sorti; de sorte qu'il n'est pas possible d'assigner un temps, où toute la masse du sang ait circulé une seule fois.

Je ne sai si les Auteurs sont bien assurés de leur calcul dans la quantité de sang, qu'ils attribuent au Cheval. Je ne vois gueres de moïen d'en avoir une connoissance exacte, même en saignant l'animal jusqu'à la mort; parce qu'on ne peut tirer plus de sang que l'aorte n'en contient. On pourroit approcher de cette connoissance, si l'on savoit précisément la proportion, qu'il y a entre les cavités de tous les vaisseaux & l'épaisseur de leurs membranes. Ceci se decouvre aisément dans les artères & dans les veines, mais dans les vaisseaux plus petits il est extrêmement difficile de s'en assurer.

Quoiqu'il en soit de cette connoissance dont l'extrême exactitude seroit peut-être d'une utilité médiocre; il suffit d'observer le mécanisme de la circulation du sang, pour n'avoir plus de doute sur

l'uti-

l'utilité de la saignée. Elle sert à desemplir les vaisseaux, & à faciliter la circulation troublée par une trop grande abondance de sang. Toute repletion de ce fluide derange les fonctions de l'economie animale; & ce derangement est la source, d'où procedent les maladies.

La qualité du sang est alterée par differentes causes. Ses parties salines & sulfureuses devenues trop volatiles le mettent dans une agitation & un mouvement précipité. Les humeurs qui sont melées avec le sang peuvent se refroidir, par la suppression des esprits animaux qui entretiennent la chaleur naturelle, & alors le sang s'épaissit. Dans ces deux cas la circulation ne se faisant plus au degré de mouvement qui convient à l'économie animale, le sang se trouve retenu dans les vaisseaux capillaires; ces vaisseaux s'obstruent; & le cours libre des fluides est arrêté.

L'agitation du sang causée par ses parties trop volatiles, lui donne une qualité acre, qui tend à l'inflammation. Son mouvement rallenti par la suppression des esprits animaux, lui donne la consistance d'une humeur visqueuse & gluante.

La Circulation derangée par l'une de ces deux causes exige une prompte diminution de la masse sanguine. La saignée, qui n'est qu'une simple evacuation, n'a pas sans doute la vertu de changer la qualité du sang; mais si le sang se trouve engorgé dans les vaisseaux ou par une trop grande agitation

ou

ou par un mouvement trop ralenti; il faut avant toutes choses que la saignée enleve un quantité de sang suffisante pour desobstruer les vaisseaux.

L'impetuosité ou la lenteur avec la quelle le sang est poussé dans les artères ne provient pas toujours de la qualité, ou de l'état plus ou moins volatile de ses parties salines & sulfureuses. L'écoulement des esprits animaux ou du suc nerveux dans les muscles en est une des principales causes. A mesure que cet écoulement est plus ou moins rapide, la contraction & la dilatation des muscles se succedent plus ou moins promptement. Le cœur, muscle principal dont le mouvement dirige toute l'économie animale, est lui même dirigé par cet écoulement des esprits vitaux. Ils sortent goutte à goutte des nerfs pour entrer dans les fibres musculaires. S'ils sont fort agités, leur écoulement dans les fibres du muscle est très rapide; le mouvement du cœur s'accelere; la contraction est plus violente; & il pousse le sang avec plus d'impetuosité dans les artères. Le contraire arrive, si l'écoulement du suc nerveux se trouve trop ralenti. Tous ces cas indiquent la saignée comme un moïen de prevenir ou de faire cesser l'engorgement des vaisseaux.

XII La saignée est certainement evacuative. Est elle également revulsive? l'experience le prouve à l'égard des hommes. Dans de grands maux de tête, la saignée du pied leur est beaucoup plus salutaire que celle du bras. Le mechanisme du Cheval à beaucoup d'affinité avec celui du corps humain.

La circulation du fang est la même dans l'un & dans l'autre. On doit donc présumer qu'ils seront soulagés par les mêmes moïens.

Dans la neccessité de diminuer la masse du fang, la veine du col me paroît la plus propre à une prompte saignée. Je ne fais pas plus de cas de la pratique des Marechaux, qui dans les cas urgents ont recours à la section de certaines veines, que de l'influence de la lune & des astres, qu'ils ont la superstition de faire entrer pour quelque chose dans leurs remedes.

CHAPITRE SECOND

De la Fièvre & de son Effet.

Le fameux Rosetti vient de nous donner la définition de la fièvre. Elle n'est autre chose selon lui qu'un mouvement intrinsèque dans le fang, causé par une impulsion particuliere des esprits vitaux, que l'*Enormon* comprime, pour les degager de la masse sanguine. Il arrive de la, dit-il, que le fang fait effort pour se depurer des parties qui lui sont nuisibles. C'est ce qui occasionne une fermentation dans toute sa masse que l'on nomme fièvre. Il entend par le mot d'*Enormon* cette vertu secrete qui agite les esprits animaux & qui donne le mouvement à toute la machine.

Definition
de la
Fièvre.

Pour bien comprendre cette definition, il faut savoir qu'outre les parties sanguines, il y a dans le fang des parties aqueuses, sulfureuses, salines & terre-

terrestres; & que la liaison & la proportion de toutes ces parties composent la masse du sang. Quelque pressée que soit l'agglomération de ces parties, il reste toujours entre elles des interstices, qui sont remplis par les esprits animaux. Ces esprits ont une élasticité propre qui agit sur le sang, pour le maintenir dans sa fluidité & le faire circuler. S'ils sont comprimés par quelque cause particulière, leur action sur le sang diminue, & la marche de ce fluide devient plus lente. Il s'épaissit, il perd de sa chaleur naturelle & cause le frisson au malade. Mais aussitôt que la vertu de l'*Enormion* l'emporte sur la cause qui comprimait les esprits, ceux-ci agitent le sang avec toute l'impétuosité d'un ressort qui se débände. Ils le chassent avec violence dans les artères. Le sang acquiert dans cette circulation précipitée une ardeur extraordinaire, qui fait évaporer une partie de sa sérosité. Il engorge l'extrémité des vaisseaux. Il fait souffrir au malade des chaleurs excessives & une grande sécheresse.

Connoissance de l'accès fébrile.

La plus part des Marechaux font très peu d'attention au mouvement & au période de l'accès fébrile. D'ordinaire ils ne connoissent la fièvre que lorsque le Cheval est en danger de mort; & alors même ils ne savent point discerner les fièvres différentes, dont la qualité leur est inconnue.

Signes de la fièvre.

Toute fièvre causée par l'introduction dans la masse du sang de parties contraires à sa bonne qualité, & propres à interrompre son mouvement, donne

donne les signes d'un poulx pesant, confus & supprimé. On remarquera la tristesse du Cheval, à ses yeux flettris & à sa tête penchée. Il tremblera du frisson; & il aura la bouche sèche & gluante. Un moment aprez, le Cheval paroîtra accablé de chaleur. La celerité & l'irregularité de son poulx annoncera la grande agitation du sang. Il battra des flancs. Il aura la respiration plus courte, l'haleine de mauvaife odeur & plus chaude qu'a l'ordinaire. Il quittera absolument le boire & le manger.

Ces simptoms sont les indices d'une fièvre commune, causée par une matière vicieuse qui s'est introduite dans le sang. Une indigestion peut occasioner ce derangement. Les aliments mal digérés entraînent dans le receptacle du chile des matieres crues. Le chile les porte avec lui dans le sang, ou leur acrimonie excite la fermentation. La transpiration interceptée par un refroidissement subit, peut produire un effet semblable. La matiere de la transpiration arretée fermente & s'aigrit. Elle rentre dans le sang & en derange la circulation.

Le Cheval n'est sujet à aucune debauches. Il n'a aucune des passions qui dans nous alterent si souvent l'économie animale. C'est donc dans les causes les plus communes que nous devons chercher le principe du derangement de sa santé. On le met sans menagement à toute sorte d'usages. Le pauvre animal satisfait de tout son pouvoir à ce que l'homme lui demande. Lorsqu'il est tout en sueur, on le laisse

Causes des
maladies.

N

expo-

exposé au grand air & on l'abandonne aux injures du temps. Quelque fois dans le moment même qu'il est le plus échauffé, les palefreniers ont l'imprudence de le faire boire, sans lui donner en suite du mouvement pour entretenir la transpiration.

Les mauvaises qualités des alimens ne contribuent pas moins à alterer la santé des Chevaux. On en a la preuve dans ceux qui reviennent d'une longue & pénible Campagne, pendant la quelle la nécessité a obligé de les nourrir de toute sorte de fourages sans choix.

Les effets, produits par ces causes, doivent être recherchés dans les excremens dont on doit faire une inspection attentive; & en observant en quoi l'habitude de l'animal differe de son état ordinaire. Differences dont on peu s'informer auprez de celui qui le panse.

Traite-
ment de la
fièvre.

Voici la maniere dont il convient de le traiter dans les fièvres communes. Saignés le Cheval au col. Gardés du sang dans un vase, pour observer s'il y a quelque indice de malignité. Donnes des lavemens reiterées & usés des remedes suivants.

Dans le cas d'un fièvre commune qui n'est causée que par un simple derangement du mouvement naturel du sang, faites prendre au Cheval l'hydromel dont voici la recette.

℞. D'orge 4 onces, faites le boullir dans 4 pots d'eau fraiche. Filtres l'eau & ajoutes y 1 liv. de suc d'ozeille & autant de suc de laitue, avec 6 onces de miel,
melés

melés bien le tout ensemble, & donnés en un pot à la fois de six en six heures au Cheval par la bouche.

Le matin & le soir donnés à vôtre Cheval

R. Magnes alb. ℥iv

⊖ ♀ & ⊕ tri aa. ℥i

⊕ depurat. ℥β

δ diaph. ℥ii

M. C. mel. elect. ℥vii

f. elect. det. ad usum.

Prennés de cet electuaire avec une espatule de bois la grosseur d'un oëuf de poule. Ouvrés la bouche du Cheval, tirés lui la langue, & appliqués à la racine cette prise de l'electuaire, que le Cheval avalera en retirant la langue.

Il est absolument necessaire de faire observer au Cheval malade un regime exact. Otés lui l'avoine & le foin. Donnés lui de la farine d'orge melée avec du son un peu humecté avec de l'eau; ajoutés-y de la paille de froment, & de l'eau blanche.

Regime.

La fièvre accidentelle est ordinairement occasionnée par l'inflammation d'une partie du sang qui se trouve engorgée. Le degré de cette fièvre est plus ou moins fort, suivant que l'inflammation se trouve formée dans des vaisseaux plus ou moins considerables, & suivant que ces vaisseaux sont plus ou moins susceptibles de la chaleur inflammatoire.

Connoissance de la fièvre accidentelle.

La fièvre accidentelle n'est pas plus dangereuse que l'inflammation qui la produit. Si cette inflammation pronostique par elle même des suites perilleuses,

lieuses, la fièvre qui survient rendra la maladie encore plus critique & plus difficile à guerir; parce que le derangement du cours libre du sang augmentera l'obstruction de la partie engorgée; & l'humeur arrêtée dans cette partie deviendra corrosive & cancreneuse.

On observera que les fièvres accidentelles ne sont point intermittentes, & qu'elles augmentent ou diminuent selon le degré d'inflammation qui les produit. Toute inflammation interieure & exterieure peut occasioner la fièvre. Si le mal est dans un degré aigu & dangereux, il faut travailler promptement à calmer l'impetuosité du sang. Si au contraire la fièvre ne pronostique aucun danger, il faut s'attacher à détruire l'inflammation qui l'occasionne. On ne peut trop s'attacher à bien connoître la nature du mal & ses circonstances, pour ne pas tomber dans des meprises dont les suites sont irreparables. Souvent en voulant remedier à une partie, on employe des medicaments contraires à une autre partie beaucoup plus essentielle & il en resulte toujours de funestes accidents. Telle est la pratique de la plus part des Marechaux. Ils ne sçavent employer que de fortes doses d'antimoine, & les breuvages qu'ils appellent rafraichissans, ne contiennent que des ingredients émetiques, purgatifs ou diuretiques. Administrer de tels remedes qui ne peuvent que redoubler l'agitation du sang, c'est proprement jeter de l'huile sur le feu.

Je me fers avec succès dans les fièvres accidentelles de l'electuaire qui suit.

Traite-
ment de la
fièvre acci-
dentelle.

Rx. Conch. ppt. ℥iii

♀ Oti ℥ss.

⊕ depurat. ℥v.

Croc. ♂ aperitiv. ℥vi.

M. C. ▽. fl. papav. errat. ℥ii

mel. commun. ℥iv. det.

J'en donne trois fois par jour, le matin, à midi & le soir de la grosseur d'une noix à la racine de la langue du Cheval; en lui faisant observer le regime dont j'ai parlé plus haut.

CHAPITRE TROISIEME

Des Fièvres malignes & pestilentiellees.

Il ne faut pas confondre la fièvre maligne avec la fièvre pestilentielle. Leur nature est aussi différente que leur cause. Les plus scavants Medecins conviennent que la fièvre maligne est causée par une matiere acre & saline, qui venant à s'introduire dans le sang l'echaufe, le met en inflammation & le corrompt. Au lieu que le principe de la fièvre pestilentielle est dans un virus venimeux, le quel insinué dans le sang l'enflamme & le pourrit.

Les fièvres de l'une ou l'autre de ces espèces les plus perilleuses sont celles qui produisent des inflammations dans le cerveau, dans les poumons, dans le foye, ou dans quelqu'autre principal viscere, &

qui

qui attaquent en même temps les parties externes. Ces fièvres qui supposent des causes d'une très grande activité, & le sang dans un état d'épaississement si général qu'il s'engorge par-tout, seront appellées pestilentielles, lorsqu'elles seront épidémiques, & qu'il en resultera une mortalité générale. Toutes les autres fièvres d'une nature semblable, on les nommera simplement fièvres continues inflammatoires.

Causes des
fièvres ma-
lignes &
des fièvres
continues
inflammatoires.

Le passage subit d'une chaleur excessive à un air froid; le grand froid d'hiver changé tout à coup en un temps tiède & humide, peuvent occasionner un changement entier de la masse du sang. L'air, qui s'insinue dans le sang par la respiration & par la transpiration, y agit en conformité de sa nature; & il n'est pas possible que l'économie animale ne se ressente de ses variations. Le Cheval avoit respiré un air chaud propre à dissoudre les molécules salines & sulfureuses, à les volatiliser, & à mettre par là le sang dans un mouvement très précipité. Il survient un air froid humide, qui s'introduit par les mêmes voyes, il saisit les humeurs tout à coup. Il supprime leurs parties volatiles & les coagule. Ces humeurs ainsi arrêtées s'aigrissent. Elles épaississent le sang, l'enflamment & le mettent en pourriture. Le travail violent & outré peut occasionner le même effet. Ce travail chauffe prodigieusement le sang. Si le Cheval étant dans un état de sueur est exposé subitement à l'air froid, son sang ne résistera point à un contraste si dangereux. Les

Les opinions sur les causes des fièvres pestilenti- Causes des
tielles sont pleines d'obscurité & d'incertitude; & fièvres pe-
il est difficile de reconnoître par une raison plausible stilentielles
la quelle est la vraie.

Les uns prétendent, qu'un terrain, où l'on a en-
terré une quantité de cadavres, renferme un venin
extremement corrosif & que si l'animal le respire, Taine
il ne peut manquer d'en être infecté. Les autres at- mout de la
tribuent la malignité qui atteint les animaux aux va- maladie
peurs marecageuses. Quelques autres prétendent
avec un peu plus de vraisemblance, que le mal peut
venir de la mechante qualité de certaines eaux crou-
pies, lorsque le Cheval en boit.

Il n'y a rien de décidé sur la nature & la qualité
du virus, qui cause les fièvres pestilentiellles. Les
espèces en sont très différentes, & leurs effets ne
sont pas moins diversifiés. Quoiqu'il en soit, les
fièvres dont je parle sont des fièvres contagieuses &
générales. La rapidité de leurs progrès empêche
souvent le secours des médicaments. Le sang s'arrête
dans les viscères; il s'y engorge; il y forme une in-
flammation, & l'animal meurt en peu de jours.

Le Cheval denote la maladie par son inquietude, Signés de la
Il ne se couche point; où s'il se couche un moment, maladie.
il se releve le moment d'après. On sent dans tout
son corps une chaleur brulante. Il a les lèvres &
les oreilles pendantes. Un flegme d'une odeur
puante lui sort des naseaux. Une excessive difficulté
de respirer, le battement precipité des flancs, & la
puan-

puanteur d'une haleine brulante annoncent l'inflammation générale. Le pouls est intermittent & inégal. Dans cette situation il est inutile de s'épuiser en conjectures pour deviner la cause de la maladie; l'essentiel est de s'opposer très promptement à l'inflammation.

Traite-
ment de la
maladie.

La saignée est le premier & presque l'unique remède, attendu que la maladie ne vient que du grand desordre du sang. Il s'agit donc pendant la fièvre même, de diminuer le plus que l'on peut le volume du sang par la saignée, que l'on reiterera plus ou moins, pour couper court à l'inflammation.

L'usage des lavemens emolliens aidera beaucoup à diminuer l'ardeur de la fièvre. On ne sauroit trop en donner; principalement lorsque le ventre paresseux ne rend que des excréments desséchés, ou qu'on apperçoit un flux de ventre dysentérique, qui prouve plus clairement encore l'inflammation.

Donnés au Cheval d'heure en heure un pot de l'eau d'orge dont j'ai donne la recette dans le Chapitre précédent, pour la fièvre commune. Vous y ajouterez de trois en trois heures une verre rempli de la composition suivante.

℞. † rite ppt.

Lap. 69

Magnes alb. aa. ℥i

⊖ Pri.

⊕ depurat aa. ℥v.

M. C. ∇ Papav. errat. ℥viii

f. mixtur. det.

CHAPITRE QUATRIEME

*Des Fièvres bilieuses, appellées par les Marechaux,
maux de tête, mal de feu, mal d'Espagne,
& de la Fausse.*

Les Marechaux par les differents noms qu'ils donnent aux maladies nous instruisent aussi peu de la nature du mal, que leurs opinions sur les causes des maladies s'accordent peu avec l'experience. Il n'est pas etonnant que leurs raisonnemens soient faux, vu que ce sont gens sans étude & sans theorie. Il est bien plus surprenant de voir des hommes qui pretendent avoir penetré dans le fond de l'économie animale, se laisser entrainer dans toutes les erreurs familiares aux Marechaux.

Les maladies qu'on nomme communément maux de tête, mal d'Espagne, mal de feu, sont des fièvres inflammatoires & quelques fois convulsives, qui resultent des mêmes causes que les fièvres malignes & pestilentielles. Ces maladies s'introduisent assez souvent dans les armées; elles attaquent une grande quantité de Chevaux à la fois, & elles sont si dangereuses qu'au bout de 24 heures il n'est plus temps d'y remedier. Quelques fois aussi l'inflammation est si prompte, qu'il n'y a pas moien de sauver le Cheval.

L'unique remede que je connoisse à ce mal, ce ^{Remedes,} sont les promptes saignées reiterées coup sur coup,

O

&

& le breuvage, dont j'ai donné la composition dans le Chapitre précédent, administré de trois en trois heures.

De la
jaunisse.

La jaunisse n'est autre chose qu'un épanchement de la bile, forcée par quelque compression du foye de s'extravafer hors de sa vesicule & de son canal, & mêlée avec le sang.

Signes.

On apperçoit les signes de cet épanchement sur les parties du corps du Cheval, où la couleur des fluides qui le nourrissent se montre. Les gencives & les lèvres sont teintes d'un rouge jaunâtre; le blanc des yeux est tout jaune: effet certain du mélange de la bile avec le sang, qui communique cette couleur jaune à toutes les liqueurs émanées du sang.

La bile par son acreté corrompt le masse sanguine. Elle dissout les parties sulfureuses & salines. Elle supprime les volatiles; elle donne au sang une qualité corrosive. Elle l'épaissit & le coagule. J'ai souvent observé l'effet funeste de l'acreté bilieuse dans le sang. Elle l'altère si promptement qu'on n'a pas toujours le temps d'y remédier; & l'inflammation générale qu'elle produit, rend souvent tous les médicaments inutiles.

Expérience

Pour m'assurer par expérience de l'effet de cette acreté corrosive, j'ai fait injecter un esprit acide dans une veine d'un animal vivant. L'animal a donné très promptement les symptômes d'un sang caillé; & il est mort bientôt après. Je l'ai fait ouvrir, & j'ai trouvé toute la masse de son sang coagulée.

J'ai

J'ai fait injecter dans un autre, un esprit urineux & alkalin. Cette injection a produit des symptômes convulsifs & un morte prompte. J'ai fait ouvrir l'animal, & j'ai trouvé toute la masse du sang en dissolution & dans l'état d'un fluide corrompu. Il est donc certain que les matieres acides qui s'insinuent dans le sang sont aussi pernicieuses à l'économie animale que les alkalis lixivieux & urineux.

Si la fièvre bilieuse est causée par un acide Symptomes
 extraordinaire qui dispose le sang à la coagulation, vous trouverez un pouls lent, foible, inegal & souvent intermittant. L'animal perd tout à coup sa vigueur. Il respire avec beaucoup de difficulté. De temps en temps il lui survient une sueur froide & accablante. Son urine est presque claire comme de l'eau & n'a point d'odeur.

Les symptômes sont bien differents dans une fièvre Symptomes
 causée par l'abondance d'un esprit urineux qui met le sang en dissolution. Dans le commencement de la maladie, le pouls est très agité & inegal. Il s'affoiblit à mesure que la dissolution du sang fait des progrès. Il devient foible & obscur, gardant pourtant toujours la vitesse & inégalité. L'animal eprouve des convulsions intermittentes. Son urine change de couleur, elle est rouge, brune, verdâtre & noirâtre; ces symptômes sont les pronostics d'un mort prochaine.

Touts les Marechaux persistent dans l'habitude erronée de tater le pouls en posant la main au défaut

de l'épaule vers le coude. Si la main dans cette position ne sent pas le battement du cœur, ils soutiennent que le Cheval est sans fièvre. On voit par là qu'ils ne font point la différence du battement du cœur à la simple pulsation. Prendre le battement du cœur pour l'unique signe de l'accès febrile, c'est s'exposer à connoître la fièvre trop tard. Il est très certain que le battement du cœur n'est appercu extérieurement que lorsque la fièvre est à son plus haut degré.

Les Chevaux ont une artère sur la quelle on peut tater le pouls en tout temps. Appuyés le doigt un peu fort au larmier, un ou deux pouces au dessus du petit coin de l'oeil en biaisant vers l'oreille. Là vous sentirés très nettement la pulsation de l'artère qui vous apprendra en quel état se trouve le sang.

Remede. Si vous jugés que la fièvre est causée par un acide coagulatif, diminués la masse du sang par une prompte saignée. Faites la assez abondante, pour qu'elle puisse desobstruer les petits vaisseaux, qui se trouvent engorgés par l'épaississement du sang, & rendre plus libre la circulation de ce fluide.

Les lavements reiterés ont toujors été employés avec succès dans ces fortes de maladies. Si les remedes ordinaires ne suffisent pas pour vaincre la malignité, du mal servés vous du medicament qui suit, dont j'ai souvent experimenté le bon effet.

R.

℞. ▽. Scabios.
 Scordy aa. ℥vi.
 De Cinamom. destill. ℥i℥.
 Ⓣ volat. oleos. nostri ℥vi.
 ~ Camphorat. gt. xx
 Corn. cerv. philos. calcin.
 Ⓞ diaph. aa. ℥iii.
 M. d. Sig. F. Mixtura.

Vous en donnerés une once de trois en trois heures par la bouche du Cheval, en lui faisant garder un regime rigoureux; c'est à dire en lui retranchant l'avoine & le foin, & en lui donnant de temps en temps un peu de son humecté, & de l'eau blanche avec du miel.

Les promptes saignées & les lavements reiterés sont également utiles dans les fièvres bilieuses causées par un alkali dissolutif. Vous y joindrés le médicament qui suit :

℞. ▽. Papav. errat.
 Acetos.
 Boragin. aa. ℥iii.
 Diascord. fracastor. ℥℥.
 Cordial. Saxon. frigid. ℥ij.
 M. f. Mixtur. det.

Vous en donnerés une once au Cheval de deux en deux heures, en lui faisant garder le même regime.

Pour operer une secrétion plus prompte des liqueurs qui engorgent les orifices des petits vaisseaux & qui empêchent le cours libre du sang; vous pourrés

rés mettre au Cheval quelques settons au poitrail, entre les jambes de devant, au dessous du ventre, au col des deux côtés, & même au front : Il faudra les laisser jusqu'à la guerison de l'animal.

CHAPITRE CINQUIEME

Du Vertigo.

Quoiqu'on pretende que la maladie connue sous le nom de Vertigo soit un accident particulier aux Chevaux, je suis persuadé, qu'elle n'est autre chose que l'effét convulsif d'une fièvre maligne, causé par l'acreté bilieuse du sang. C'est la fièvre qui produit le vertigo, & non le vertigo qui occasionne la fièvre.

J'ai parlé dans le Chapitre précédent des simptome convulsifs, qui surviennent dans les fièvres malignes, qui annoncent la maladie dans son dernier periode; & qui ordinairement sont les avant coureurs de la mort. Cas simptomes sont l'effét de la dissolution du sang, lorsque les esprits animaux étant dans un grand trouble, coulent confusement & en desordre dans les fibres musculaires, & leur donnent des contractions inusitées. On donne communement à ces mouvements convulsifs le nom de vertigo. On devroit au contraire les regarder comme l'effét d'une autre maladie, & comme les signes de l'état dangereux du Chaval malade.

Le vertigo entendu dans sa vraie signification est une intermission de la circulation reguliere du suc
ner-

nerveux dans les organes des sens. Les petits vaisseaux obstrués par quelque matière visqueuse provenant d'un sang epais, empêchent le cours libre des fluides, les quels arretés dans leur progrès privent de temps en temps l'animal de ses sens.

La trop grande rarefaction du sang, ou son epaiffissement, ou même quelque fois une simple indigestion peut occasioner ce derangement dans la circulation regulière du suc nerveux: une saignée proportionnée sera très utile; & le jugement que l'on portera de la qualité ou sang decidera des remedes suivants.

Si le sang paroît trop attenué & de peu de consistance; donnés tous les matins pendant huit jours la grosseur d'une noix de l'electuaire composé de

℞. Rad. Acitofell.

Scorzon. aa. ℥iij.

fl. aquileg. ℥i℥.

⊕ depurat. ℥℥.

M. C. ∇ anal. S. Cord. ℥i℥

Mel. elect. ℥iv. f. elect. det.

Si le sang est trop epais, & si la serosité contient beaucoup de flegme, donnés la même quantité de l'Electuaire composé de

℞. Magnes alb. ℥iij.

Oximel. squill. ℥i.

⊕ amoniac. anifat. ℥vi.

Extract. hb. nicot. ℥iij.

M. C. √camphor. ℥v.

Mel. elect. ℥vi. f. elect. det.

Si le mal est l'effet d'une indigestion causée par des aliments inusités, comme du bled nouveau, des fèves, ou d'autres grains indigests, donnés pendant huit jours tous le matins à jeun un once du médicament qui suit, & faites observer un regime exacte.

℞. ☿ rite ppt.
 hb. absinth. ℥i.
 Gumm. mastich. ℥ij.
 es. amar. ℥ij.
 ▽ Stomach. ℥ij.
 Ceras. nigr. ℥vi.
 M. fiat. Mixtur. det.

CHAPITRE SIXIEME.

De la Fourbure, de la courbature & du gras fondu.

La fourbure est une espèce de rhumatisme universel qui entreprend tout le corps du Cheval & particulièrement le train de devant.

Bien des Marechaux définissent cette maladie si ridiculement, que si l'on ajoutoit foi à leurs discours, on croiroit qu'elle ne peut se guerir que par des superstitions contraires au bon sens. Ils ne connoissent cette maladie que lorsqu'elle est à son plus haut degré; & alors ils ont recours à leurs remedes aussi stupides que violents. De vingt Chevaux attaqués de fourbure ils en detruisent dix neuf, pour être incertains de guerir le vingtième.

La

La fourbure est l'effet d'un refroidissement subit que le Cheval a souffert tout à coup, après avoir eu grand chaud. La transpiration ayant été interceptée par un froid qui a fermé subitement les pores, la limphe sortie des anastomoses des vaisseaux lymphatiques & ne pouvant plus y rentrer, se trouve arrêtée entre la peau & les muscles, elle s'aigrit, & cause des douleurs aux fibres musculaires aux quelles elle s'attache. Elle les roidit & les entreprend.

Cette limphe extravasée aboutit successivement à son centre perpendiculaire. Elle tombe dans les pieds du Cheval. Par son acreté, elle y fait fermenter les fluides qui nourrissent le petit pied, & elle rend le Cheval boiteux.

Plusieurs maux se compliquent souvent avec la fourbure, selon que le refroidissement a été plus ou moins universel, & que l'animal a été plus ou moins de temps sans être secouru par les remèdes.

La courbature & le gras fondu sont ordinairement les suites de la fourbure, lorsqu'on n'a pas été prompt à y apporter du remède. La limphe extravasée se dilate de plus en plus. Elle se répand dans tout le corps du Cheval. Son acidité augmente, elle s'insinue dans toutes les liqueurs & les fait fermenter. Enfin elle les altère de façon qu'on les voit sortir mêlées avec les excréments. C'est alors qu'on donne à la maladie le nom de gras fondu. Elle n'est jamais sans fièvre; & elle est toujours fort difficile à guerir.

Le Cheval peut gagner la fourbure dans l'écurie & toutes les fois que le passage subit d'une grande chaleur à un grand refroidissement l'expose à avoir la transpiration interceptée.

Il ne faut pas confondre cette maladie, avec celle qui provient d'une simple indigestion & que les Marechaux appellent très abusivement la fourbure du verd : cette dernière maladie n'étant autre chose qu'une oppression de vigueur, causée par une repletion d'estomach passagere.

Le principe de la vraie fourbure est dans la serosité du sang. Cette serosité poussée par la chaleur hors des orifices des petits vaisseaux, est la matiere de la transpiration. Si elle est interceptée par un froid qui ferme les pores subitement; cette humeur qui ne peut plus ni rentrer dans les petits vaisseaux ni sortir par les pores, devient un corps étranger entre la peau & les muscles & se dispose à la corruption.

Plus les fluides ont de vertu balsamique dans leurs vaisseaux & dans leur fonctions, plus ils acquierent d'acreté maligne lorsqu'ils sortent de leur circulation reguliere. Voila pourquoi la fourbure a des consequences si funestes, lorsqu'on ne vient pas promptement au secours de la nature, pour en detruire la cause.

La serosité maligne, qui est le principe de la courbature, se repand peu à peu dans toutes les parties musculieuses, elle y met les liqueurs en fermentation

&

leur communique sa qualité acre & corrosive. Elle produit la fièvre qui n'est pas sans danger. Elle ronge dans les parties basses comme dans le pied, où elle fait souvent deffouder l'os du petit pied.

La roideur des muscles comprime quelques fois la vesicule du fiel, & verse la bile dans le sang, où la matiere bilieuse excite la fermentation & cause la fièvre. Il arrive aussi que la serosité bilieuse se communique au chile & le dissout au point qu'on le voit sortir avec les excrements. Telle est cette matiere blanche que les Marechaux appellent gras fondu, & qui même après être sortie du fondement conserve encore quelque temps son bouillonnement & sa fermentation.

Commencés à donner du soulagement à l'animal par une saignée. Faites suivre des lavements reiterés. S'il est question d'une fourbure simple qui entreprend le train de devant & tout le corps de l'animal, usés du remede qui suit.

Traite-
ment de la
maladie.

- Rx. ♂ rad. squill. marin. ℥ij.
- Rhubarb. ust. ℥iv.
- hb. fanic. ℥i.
- Croc. ♂ aperitiv. ℥β
- ⊖ ♀ & ♂ Ori aa. ℥vi.
- ♀ ⊖ti ℥ij.
- ⊖ volat. C. C. ℥ij.
- M. f. p. divid. in partes æqual. vij.
- det. ad Chtm.

Vous donnerés tous les matins à jeun une dose de cette poudre dans une chopine de vin blanc. Cette Medecine est propre à dissoudre les serosités malignes & à les faire evacuer par la transpiration ou par l'excretion.

Il est necessaire de les extirper des parties inferieures, & principalement du pied qui en souffre de vives douleurs. Preparés.

℞. Farin. fav. lib. ij.
 °° laurin. ℥iij.
 V optimi. q. s.

Melés le tout ensemble & faites en une pâte bien liquide. Faites la bouillir, un moment. Prennés la toute bouillante & mettes en dans les deux pieds de devant, de maniere qu'ils en soient bien remplis. laissés un peu refroidir le reste, & lorsque le degré de chaleur sera tel que vous puissies manier cette pâte sans vous bruler, appliques en à l'entour de la couronne des deux pieds. Mettés une bande pour l'y assujettir, & afin qu'elle ne puisse se detacher ni de la couronne ni de la sole du pied. Continues cette opération tous les jours pendant huit jours, & elle aura l'effet que vous desirés.

Les lavements que j'ai recommandés pour la commencement de la maladie doivent être continués jusqu'au retablissement du Cheval. On peut les réiterer hardiment trois fois par jour, sans craindre d'exceder. Leur composition sera de

℞.

Rx. Scor. ꝑij. ꝑv.
 fl. malv.
 hb. Camomill. aa. m. j.
 ☉ polychrest. ꝑij.
 Coccin. in cerevia. Mensur. j. per horam
 quadrant. filtr. & addet.
 °° laurin. ꝑvj. det. & applicet. pro
 duabus vicibus.

Si le mouvement du pouls annonce la fièvre. N'attendés pas les signes du battement du cœur. La maladie alors seroit trop avancée, & le remede viendrait trop tard. Saignés promptement des deux côtés du col. Employés les lavements réitérés, & prepares en suite.

Rx. ⚔ rad. squill. marin.
 Chin. el. aa. ꝑij.
 Rhabarb. ust. ꝑiv.
 ⚔ diaph. ⚗lif. ꝑij.
 Conch. ppt. ꝑß.
 ☉ absinth.
 ♀ ⚔ti. aa. ꝑij.
 ♀ fol. ♀
 Croc ⚗ aperit. aa. ꝑiv.
 M. C. es. vitr. ⚗tis ꝑß.
 ♀ camphorat. ꝑij.
 ▽ destill. alexiph. ꝑv.
 Syrup. de nicot. ꝑij.
 Mel. elect. ꝑvi.
 f. elect. det.

Vous

Vous donnerés tous les jours le matin , à midi & le soir la grosseur d'un oeuf de poule de cet ele-
ctuaire à la racine de la langue du Cheval. Continués
jusqu'a ce que la fièvre cesse , & faites garder un
regime exact.

Quand à la maladie de gras fondu qui survient
quelque fois au Cheval, sans avoir été précédé de
fourbure; elle est l'effet d'un travail outré, par le
quel le sang & les liqueurs emanées du sang ont été
poussées dans un mouvement précipité. La ferosité
extravasée par les orifices des petits vaisseaux s'est
melée avec les humeurs bilieuses, qui lui ont com-
muniqué leur qualité acide. Elle a été ensuite re-
pompée dans le sang. Elle y a excité la fermentation
& produit la fièvre.

Plusieurs Marechaux ont cru jusqu'a present, que
comme cette maladie n'attaque guères que les Che-
vaux gras, elle provenoit de ce que la graisse fon-
doit dans leur corps & sortoit ensuite avec les ex-
crements, prennant pour de vraie graisse cette
liqueur blanchatre qui sort du fondement. Il est bon
de les detromper de cette erreur, en leur appren-
nant la veritable cause de cet effet.

Le gras fondu, dont le nom est une consequence
de leur fausse idée, provient de ce que le sang étant
trop epais circule difficilement. Si un sang de cette na-
ture vient a être agité par une cause violente, la
forte extension des vaisseaux fait, que la bile s'em-
barrasse dans le foye & qu'elle en engorge les glandes.

Cet engorgement empeche le cours libre du sang qui vient de l'estomach, de la rate & des intestins. Le sang ainsi gené depose dans les glandes intestinales un trop grande abondance de limphe salivale. Cette limphe étant mise en fermentation par l'acide bilieux, dissout celle qui est attachée aux parois des intestins & l'entraîne avec les excremens. Cette limphe est l'humeur visqueuse qu'on apperoit au tour de la fiente & qu'on prend pour du gras fondu.

Le Cheval perd l'appetit. Il se couche souvent & se releve aussitôt. Il regarde ses flancs & perd ses forces tout à coup. S'il sort de ses naseaux une matiere melée avec du sang, le signe est mortel.

Signes.

Employés d'abord les saignés du col & les lavements. Usés du lavement que j'ai indiqué pour la fourbure, & ajoutes y une demi once d'un baume que l'apotiquaire connoitra sous le nom de

Traite-
ment.

Bals. opiat. spaghyrice correct., prepares en suite

℞. ☿ Magnes alb.

ovorum test. aa. ℥ij.

⊖ absinth. ℥ij.

Liqu. ☿ fol. ☿ri. ℥iv.

es. ⊕ ☿is. ℥i.

▽ destill. ex fl. Ranunc. ℥iv.

Analept. ℥v.

Ceras. nigr. liv. β.

M. f. Mixtur. det.

Vous

Vous en donnerés toutes les deux heures une demi once, & vous ferés garder au Cheval malade un regime exact. Si la fièvre ne diminue point, réitérés la saignée, & prodigués les lavements. Appliqués quelques fettons à la poitrine & sous le ventre. Continues ce traitement jusqu'à ce que le Cheval soit retabli.

CHAPITRE SEPTIEME

Du mal de Cerf.

L'etimologie de cette denomination n'est pas facile à decouvrir. Les opinions varient à cet egard, aussi bien que sur la nature & les causes de cette dangereuse maladie.

Signes.

Elle s'annonce par des signes clairs & sensibles. Le col & les machoires du Cheval deviennent roides & immobiles. Les yeux lui tournent par intervalles. Il a le corps & les deux trains tout entrepris. Sa peau est sèche. Il lui prend de temps en temps des battemens de flancs & de cœur très violents. Ces battemens reviennent quelque fois coup sur coup & toujours sans regle.

Je regarde le mal de Cerf comme l'effet spasmodique d'une humeur acre. Cette humeur composée de parties spiritueuses & volatiles se joint aisément au suc nerveux & est entraînée avec lui dans les nerfs. Là elle irrite les esprits nerveux & met les nerfs dans une contraction spasmodique.

On

On a connu pas experience que si la fièvre survient le quatrième ou le cinquième jour, cette fièvre aiant la force de separer, par la concussion des fibres, l'humeur acide du suc nerveux, il y a de l'esperance que le Cheval en réchapera. Il est difficile que l'animal vive au de là du neuvième jour, qui est le jour critique de cette maladie, principalement lorsque le spasme a entrepris tout le corps du Cheval. Il y a fort peu d'exemples de Chevaux guéris de ce mal. Ce que j'ai trouvé de plus salutaire, c'est une saignée très prompte, & quantité de lavements emollients.

Les Marechaux font des efforts inutiles pour ouvrir la bouche du Cheval malade, parcequ'ils croient que le mal ne vient que du ferrement des machoires, & que si elles étoient une fois desserrées, le mal se dissiperoit tout d'un coup. Mais cette pratique comme tant d'autres ne prouve que leur ignorance profonde.

Lorsque vous apercevrés les premières atteintes du mal de cerf, que vous reconnoîtrez au col roide que le Cheval étend en ouvrant les naseaux & en vous regardant de travers. Préparés.

Rx. Cremor. Cinnab. ℥i.
 ~ vitriol. antepilept. gt. xxx.
 ▽ papav. errat. ℥i.
 Ceras. nigr. ℥i.
 M. f. Mixtur. det.

Q

Faites

Faites avaler cette composition tout à la fois au Cheval malade. Repetés la même dose de six en six heures. Faites le frotter en suite avec un bouchon de paille sur toutes les parties que vous jugés être entreprisés du spasme, principalement sur l'épine du dos. Quand il aura été fortement frotté à sec & que la peau sera bien échauffée, frottés les mêmes parties avec l'onguent dont voici la composition.

Rx. °° destill. succin.
 lumbric. ʒ. aa. ʒβ.
 ~ Camphorat. gut. xv.
 pingued. Castor. ℥ij.
 M. f. unguent. det.

Donnés souvent de l'eau d'orge avec du miel, & si le Cheval ne peut boire, laissés toujours à ses cotés un sceau rempli de cette eau, afin qu'il puisse rafraichir sa bouche quand il voudra.

CHAPITRE HUITIEME.

*De l'effort du muscle peçtoral vulgairement appellé
 avant cœur & de l'effort des muscles de l'aîne.*

Le mal que les Marechaux appellent avant cœur est une tumeur qui se forme au poitrail vis-à-vis du cœur. Cette tumeur est presque toujours accompagnée d'une fièvre violente.

Signes.

Le mal s'annonce par la tumeur qui paroît au dehors. Le Cheval devient triste. Il tient la tête basse, & on lui sent un grand battement de cœur. Il tombe

par

par terre de temps en temps comme si le cœur lui manquoit & qu'il fut prêt à s'évanouir. Il perd totalement l'appetit; & la fièvre devient quelques fois si violente qu'elle lui cause une douleur aigue & qu'elle est capable de le faire mourir en fort peu de temps.

Cette maladie peut avoir deux causes. Une mor- Causes.
fondure peut avoir épanché du sang dans les graisses & dans les attaches du muscle pectoral. Ce sang épanché y forme de la matière laquelle venant à fermenter dans un endroit si sensible, allume nécessairement une fièvre violente.

L'autre cause qui n'est pas moins vraisemblable & à laquelle tous ceux qui ont écrit de ce mal n'ont pas même pensé, est un écart ou un effort du Cheval, qui aura forcé les tendons du muscle pectoral. Cet effort ne peut manquer de causer une vive douleur au Cheval, vu la sensibilité de ces parties. L'irruption du sang des vaisseaux dans le temps de l'écart a du produire une tumeur, & l'inflammation en est la suite.

Quelle que ce soit la cause de ce mal, on doit toujours le regarder comme un abcès qui s'est formé dans le muscle dont nous parlons. Tout abcès est douloureux dans le temps que la suppuration se prépare. Cette douleur jointe à l'inflammation des parties voisines ou le sang est arrêté & caillé, produit la fièvre. Il est donc nécessaire d'en prévenir les mauvaises suites par la saignée. Il faudra en même

Traite-
ment.

aider la suppuration par des onguents emollients. Si la suppuration aboutit au dehors, de maniere que par les remedes ou par l'operation on puisse faire fortir la matiere, le mal n'aura rien de dangereux.

Si au contraire l'inflammation se communique au pericarde & aux fibres du cœur, si elle produit des anxietés & des evanouiffemens, il faut secourir promptement le Cheval malade, par des saignées reiterées & par des medicaments cordiaux. Il est a craindre que la suppuration n'aboutisse au dedans, ce qui seroit certainement mortel.

Il vient aussi au Cheval une grosseur douloureuse au haut de la cuisse, à l'endroit on elle se joint au bas ventre, c'est a dire à l'aine. Ce mal est aussi dangereux que le précédent, lorsque la suppuration est interne; parceque la matiere ne pouvant pas être évacuée, corrompt les parties du dedans & cause la mort de l'animal.

L'un & l'autre de ces maux produisent la fièvre par l'inflammation du sang arreté dans la tumeur. Il faut saigner le Cheval du col, & lui donner beaucoup de lavemens. Vous graifferés la tumeur avec des suppuratifs; & si vous apercevés que la tumeur aboutisse au dehors, il faudra la percer pour faire ecouler la matiere afin de remedier à la fièvre & de calmer la grande agitation du sang. Préparez

℞.

℞. ⚄ magnes alb. ℥iij.
 Cinnab. montan. ℥iij.
 Croc. ♂ aperitiv. ℥i.
 ⊖ Fri ℥i℥.
 M. C. mel. elect. lib. ℥.
 ~ ⊕ dulc. ℥ij.
 f. elect. det.

Chaque jour le matin à midi & le soir vous donnerés la grosseur d'un oeuf de poule de cet electuaire à la racine de langue du Cheval. Le régime doit être de l'eau blanche, & du son avec un peu de farine d'orge mouillée.

CHAPITRE NEUVIEME

Des avives & de l'étranguillon.

Les Chevaux ont des glandes à la machoire au dessous des oreilles qu'on nomme avives, ce sont les mêmes que celles qu'on nomme parotides dans le corps humain. Il y a d'autres glandes à la racine de la langue qu'on nomme simplement glandes du gosier du Cheval. Ce sont les mêmes qui aux hommes portent le nom d'amigdales.

Les Marechaux pretendent que les avives sont par elles mêmes sujettes à des maux douloureux & lorsque la chose arrive, ils disent que le Cheval à les avives. Le gonflement des glandes du gosier est comme l'esquinancie aux hommes. Ce gonflement contraint la respiration du Cheval, & c'est ce qu'on nomme étranguillon.

J'ap-

J'approuve l'opinion de Mr. de Garfault qui n'admet pas la sensibilité des avives. „ On pourroit, „ dit-il, en douter assez raisonnablement, attendu „ que les operations qu'on fait aux Chevaux, qu'on „ dit avoir les avives, qui est de les presser, de les „ piquer, de les battre & dans le temps qu'on les „ croit assez douloureuses pour tourmenter un Che- „ val de la force dont il agit alors, seroient capables „ d'y exciter une inflammation beaucoup plus vio- „ lente, d'allumer son mal & de le rendre comme „ fol!

Je crois donc que les avives sont insensibles, puisqu'elles ne font pas cet effet; & je suis persuadé qu'on est bien éloigné de la source du mal, quand on se borne à la sensibilité des avives.

Je trouve dans l'expression ordinaire des Marchaux une raison pour appuyer mon sentiment. Ils disent qu'il n'y a jamais d'avives sans tranchées. Il pourroit se faire en effet, que ce qu'on nomme avives, ne fut autre chose qu'un mal de ventre: d'autant plus que les signes des avives sont les mêmes que ceux des tranchées. Le Cheval se tourmente excessivement par la douleur qu'il souffre. Il se couche, il se roule par terre, il se relève souvent & il se débat fortement.

Le gonflement des avives provient d'une réplétion de sang dans les veines jugulaires, dont quelques rameaux passent au travers des avives. Lorsque la maladie des tranchées ou quelque autre mala-

maladie aigüe cause l'emotion du sang, les veines jugulaires en sont plus remplies, & dilatent par consequent le volume des parotides qu'on appelle avives. C'est pour quoi l'on observera presque dans toutes les maladies aigües, que les avives sont gonflées. Les Marechaux eux mêmes prouvent par leur pratique l'abus de leur opinion; puisqu'ils guerissent les avives avec les remedes faits pour guerir les tranchées. Je ne dirai rien de certains Marechaux qui prétendent guerir les avives avec des paroles. Cette absurdité est digne de leur charlatanerie.

L'etranguillon est une maladie réelle. Les glandes du gosier ont un gonflement sensible & douloureux. Le Cheval tient la tête haute, a cause de la tension de cette partie. Ses temples, sa tête & ses yeux s'enflent en même temps. A peine peut il boire & manger. Il ne respire que difficilement, & à mesure que le mal augmente, la langue lui sort de la bouche. Il ne peut plus avaler & il rejette la boisson par les naseaux. Enfin le gonflement peut devenir si fort qu'il comprime la trachée artère, ôte la respiration & etouffe le Cheval.

Signes de l'etranguillon.

Cette maladie est un embarras & un epaississement de la limphe dans les glandes du gosier. Elle peut venir de ce que l'animal a passé d'un grand chaud à un grand froid, ou de ce qu'il a bu aiant trop chaud, après avoir été fatigué à outrance.

Causes.

Comme l'etranguillon est une inflammation des amigdales ou glandes du gosier, par l'arrêt du sang

&

& de la limphe dans le corps de ces glandes, & que le mal fait quelques fois beaucoup de progrès en peu de temps; il faut d'abord saigner le Cheval deux ou trois fois. On lui injectera en suite un gargarisme avec une seringue faite exprés pour cet usage. Ce gargarisme sera composé de

Rx. hb. absinth.
 melilot. aa. m. ij.
 fl. Camomil. m. j.
 Coccin. in ∇ . fontan. mensur. β
 per horam β . filtr. & addet.
 Θ φ ri $\zeta\beta$.
 Syrup. viol. ζ ij.
 Suc. mali citr. ζ i.
 f. gargarism. det. ad usum.

Préparés en suite.

Rx. Θ φ & Θ ri. aa. ζ ij.
 Croc. σ aperit. ζ ij.
 δ diaph. ζ ij.
 M. C. mel. elect. ζ viiij.
 f. elect. det.

Donnés au Cheval deux fois par jour de cet electuaire de la grosseur d'une noix; & frottés exterieurement les glandes du gosier avec l'onguent suivant.

Rx. unguent. de Althe.
 Verbasf.
 de Linar.
 \circ° melilot. aa. ζ i.
 Sapon nigr. ξ ij.
 M. f. unguent. det.

CHAPITRE DIXIEME

Des Tranchées.

Aucun animal n'est sujet aux douleurs d'entrailles comme le Cheval. Plusieurs causes peuvent lui occasionner des tranchées insupportables, qui mettront sa vie en danger. Pour en donner une connoissance plus exacte, je les diviserai en six espèces, qui sont.

Les Tranchées d'ingestion & de vents.

Le *Convulsus* ou *Miserere*.

Le Tenesme.

Les Tranchées de retention d'urine.

Les Tranchées rouges ou bilieuses.

Les Tranchées causées par les vers.

De quelque espèce que soient les tranchées, elles causent beaucoup de douleur au Cheval, & s'annoncent toutes à peu près par les mêmes signes. Le Cheval se débat, se couche & se releve souvent. Il regarde ses flancs & la sueur lui prend: voila les signes généraux. Il y en a de particuliers à chaque espèce, lesquels avec l'inspection des excrements peuvent faire decouvrir la cause.

Signes.

Les tranchées d'indigestion & de vents proviennent d'avoir trop mangé ou trop à la hate. Les Chevaux qui tiquent y sont fort sujets, parceque moienant le mouvement du tic & une espèce de rot dont le tic est accompagné, ils avalent beaucoup de vent. Ce vent remplit leurs intestins & les étend au point de leur causer les douleurs les plus aigues.

Causes.

R

Cette

Traite-
ment.

Cette maladie demande un prompt secours. Il faut toujours commencer par les lavements. Celui dont vous trouverez plus bas la recette n'a jamais manqué de faire son effet dans cette maladie. Si vous observés que la fièvre accompagne les tranchées, foyes assuré que l'inflammation se prépare dans les intestins. L'extension causée par les vents empêche le cours libre du sang dans cette partie. Le sang s'y arrête. Il engorge les petits vaisseaux. De la l'inflammation. Faites saigner le Cheval sur le champ. Préparez.

℞. Theriac. de Venise ℥i.
Mettés le dans de l'eau de cerises noires ℥ij.

melés le tout ensemble, & faites avaler.

Voici la recette du lavement spécifique.

℞. Scor. ♂ ℥iv.
hb. Camom.
de alth. aa. m. j.
Sem. fœnic. & anis. aa. ℥i.
Coccinet. in cerevisia. Mensur. j. per
horam quadrant. filtr. & addet.
☉ laurin. ℥v.
⊖ polychrest. ℥i.
Balsam. oppiat. spaghyrice correct.
gt. xx.
det. pro duabus vicibus.

Convul-

Convulvulus.

Les vents peuvent occasionner une éspec de franchée très dangeureuse qu'on nomme *Convulvulus* ou *Miserere*. Il se fait un repli de l'intestin sur lui même, qui empêche les matieres de passer. Il faut sur toutes choses tacher de prevenir l'inflammation de l'intestin. Car lorsque cette inflammation se forme, elle fait mourir le Cheval en très peu de temps.

Le seul moïen est de saigner jusqu'à défaillance, & de réiterer les lavements. L'intestin ne peut reprendre sa situation naturelle, lorsqu'il a été une fois entrepris par l'inflammation. C'est donc à detruire cette cause qu'il faut principalement s'attacher. Les medicaments par la bouche ne sont d'aucune ressource, parceque le pli de l'intestin leur intercepte le passage. Le lavement dont j'ai donne ci-dessus la recette sera le meilleur de tous pour calmer les douleurs & éteindre l'inflammation.

Tenesme.

Le Tenesme, outre les signes généraux de tranchées, se fait connoître par les efforts que le Cheval fait pour fianter. Efforts inutiles, il ne rend que des glaires qui se detachent des boyaux avec douleur. Le Cheval ne fait pas continuellement ces efforts. Il y revient par intervalles, & toujours avec des douleurs excessives. Ce mal est ordinairement précédé d'un flux de ventre, & il a beaucoup de rapport avec la diffenterie de l'homme. Il provient d'une

grande acreté dans le fang, qui depofe des humeurs mordicantes dans les inteftins par les glandes dont ils font remplis; & comme ces humeurs ne peuvent fe detacher que très lentement, elles caufent des douleurs infupportables. Cette matiere acre ronge quelques fois les parois de l'inteftin, & y produit une inflammation, qui fe manifefte par la fièvre qui furvient, & qui eft toujours dangereufe dans cette maladie.

La faignée eft peu utile au mal, a moins que ce ne foit pour s'opposer à l'inflammation & à la fièvre accidentelle. Les lavements anodins fréquemment réitérés font le remede le plus efficace. Préparés.

Rx. Son & grain de lin aa. 1 poignée
huile commune 6 onces.

Jeaus d'œufs N. 2 ou 3.

Baume opiatique 20 gouttes.

Delayés le jeaune d'œufs avec l'huile. Melés le tout avec une chopine de lait de vache. Et appliqués le tiede.

Donnés deux ou trois fois par jour le médicament qui fuit.

Rx. Rhubarb. uft. ꝑiv.

Magnes alb. ꝑij.

Suc. lign. fant. Citrin. ꝑi.

°° fem. papav. alb. ꝑi.

M. C. mel. elect. ꝑv.

f. elect. det.

Appli-

Appliqués en de la grosseur d'une noix à la racine de la langue. Faites observer un régime severe. Donnés de l'eau blanche melée avec du miel & une once de nitre depuré.

Tranchée de retention d'urine.

L'urine est une liqueur que le sang dépose dans les reins, & par la quelle il se decharge d'une surabondance de parties salines & sulfureuses, qui s'étoient introduites dans sa masse. Cette liqueur se filtre dans la vessie, comme la matiere de la transpiration passe au travers des pores de la peau.

Si l'urine se trouve chargée d'une matiere epaisse, gluante & acre; il se peut que cette matiere s'amasse dans le col de la vessie, qu'elle obstrue le canal de l'uretre, & qu'elle produise ainsi la retention d'urine. Ce mal est douloureux en lui même. Il devient très aigu & très dangereux, lorsque l'extension de la vessie & l'acreté de la matiere font craindre l'inflammation de cette partie. Il est de la derniere consequence de prevenir cette inflammation par une saignée suffisante & par les lavements emollients. L'un & l'autre est necessaire pour empêcher la complication de la fièvre, qui augmenteroit l'inflammation. La gangrene suivroit bientôt dans des parties si delicates & qui sont composées d'une si grande quantité des petites fibres & de nerfs.

Dans le cas d'une obstruction rebelle, ou d'une inflammation au col de la vessie, annoncée par de la fièvre; il n'est pas apropos d'employer beaucoup de

Traite-
ment.

de diuretiques, qui chariroient dans la vessie de nouvelles serosités, & augmenteroient les douleurs & l'inflammation. Il faudra seulement aider la nature par des remedes exterieurs & par des diuretiques froids & adouciffants.

Quand la maladie consiste dans une simple rétention d'urine causée par les glaires ou par les vents qui engorgent ou qui compriment le canal de l'uretre; il suffit quelquesfois de mener le Cheval dans une bergerie, & de lui faire sentir la fiente des moutons. Les parties salines volatiles qui sortent de cette ordure picotent le conduit de l'urine; elles le distendent, & l'urine passe à ordinaire.

A l'égard d'une rétention douloureuse, que le Cheval annonce en se debatant continuellement, & par l'anxiété qui le met en sueur; il faut employer la saignée & les lavements emollients. Préparés

℞. ♂ sem. petrosell. ℥ss.
 Cryst. ♀.
 ♀ Oti. aa. ℥i.
 Infund. in ∇ destill. ex fl. Ranunc. ℥viij.
 f. Mixtur. det.

Donnés en deux onces de deux en deux heures.

Composés le lavement suivant.

℞. Scor. ♂ij ℥vi.
 hb. melilot.
 fl. Chamomil. aa. m. j.
 Sem. feen. græc. ℥ij.
 ☉ polychrest. ℥ij.

Cocci-

Coccinet. in cerevisia. Mensur. j. per horam
 quadrant. filtr. & addet.
 ℞ laurin. ℥viiij.
 Balsam. oppiat. spagh. correct. gt. xxx.
 det. pro duabus vicibus.

Tranchée bilieuse ou tranchée rouge.

Les Marechaux qui en faisant l'inspection du Cheval mort de la maladie dont nous parlons ici, ont observé les boyaux rouges, en ont tiré la conséquence de lui donner le nom de tranchée rouge. Ils ignorent que toute inflammation dans les intestins, les rend rouges par le sang qui s'y arrete.

La tranchée bilieuse provient d'une bile arrêtée dans le foye, qui retenant le sang dans les intestins, y cause l'inflammation qui est bientôt suivie de gangrène.

Il n'est pas facile de distinguer ces tranchées des autres, elles ont les mêmes signes. Elles n'attaquent d'ordinaire que les Chevaux d'un temperament bilieux. Ainsi ce n'est que par la connoissance du temperament de l'animal que l'on peut conjecturer ce mal.

Il faut saigner précipitamment, plusieurs fois coup sur coup, faire beaucoup boire le Cheval, en lui donnant du Cristal mineral quatre onces pour un sceau d'eau. Il faut retrancher toute nourriture, & prodiguer les lavements emollients.

Traite-
ment.

Tran-

Tranchées de vers.

Il y a quatre espèces de vers qui s'engendrent dans le corps du Cheval. On trouve dans son estomach des vers gros comme des feves blanches. Ils sont rougeâtres, & un peu velus sur le dos. Ils n'ont rien de dangereux.

D'autres semblables a ceux la, mais plus petits, sortent avec la fiente & les excréments. Ils ne sont pas plus dangereux que les précédents.

Il y a d'autres vers longs d'un demi pied & pointus par les deux bouts, que l'on apperçoit quelques fois dans la fiente. Ceux la peuvent causer des tranchées.

Les plus dangereux sont de petits vers faits comme de grosses aiguilles. Ils donnent des tranchées très douloureuses & souvent font mourir le Cheval.

Ce n'est point par corruption que les vers s'engendrent dans le corps de l'animal. Des oeufs d'insectes déposés sur les aliments que les Chevaux mangent, les produisent. Il s'en forme dans l'estomach ou dans les intestins un paquet que l'on nomme la poche des vers. C'est ce qu'il faut dissoudre, pour faire mourir les vers contenus dans cette poche.

Lorsque vôtre Cheval donne des signes de tranchées par des mouvements si violents, qu'il fait des actions de desespoir, qu'il se laisse tomber par terre, qu'il y reste sans mouvement, qu'il se mord les flancs & les regarde souvent, qu'il sue, qu'il se débat, qu'il se jette par terre & se releve; il y a toute apparence
que

que l'animal a des vers. Vous en ferés encore plus certain en lui donnant les remedes, qui font mourir les vers.

Il est inutile de saigner. Donnés des extraits Recette.
amers, une once de sublimé doux dans une once de theriaque de Venise, ou une chopine d'huile d'olive. Ces remedes tuent infailliblement les vers, & vous les verrés sortir morts avec la fiente.

Les vers font d'autant plus dangereux aux Chevaux, qu'ils leur rongent, & percent souvent l'estomach ou les intestins. Il est bon de donner aux jeunes Chevaux qui reviennent des prairies quelque remede contre les vers. Pour ne pas leur donner du degout du manger, je mets quelques onces de mercure dans un demi pot d'eau, je l'y laisse infuser 24. heures. Je verse l'eau par inclination & je la donne à boire au Cheval.

CHAPITRE ONZIEME.

Du pissement de sang, & du flux d'urine ou pissement froid.

Le pissement de sang n'est point pour les Chevaux une maladie dangereuse. Il faut très peu de sang pour teindre l'urine, & pour lui donner une couleur rouge si forte, qu'on croiroit que le Cheval ne pisse que du sang. Cette incommodité n'a d'ordinaire d'autre principe qu'une trop grande abondance de sang dans les vaisseaux. Un excés de chaleur, ou

une

une course de longue durée peuvent mettre le sang dans une si grande agitation qu'il fasse une eruption dans les reins & passe dans la vessie. Une seule saignée du col, & Q dulc. ʒij . dans un sceau d'eau que vous ferés boir au Cheval remedieront promptement à cette incommodité, qui n'aura point de suites facheuses.

Il peut arriver au Cheval, qu'un de ses gros vaisseaux se rompe dans un effort, ou par un coup de pied qu'il aura reçu d'un autre Cheval, & que le sang qui en sort en abondance passe dans la vessie. Alors le mal est dangereux & souvent mortel; parceque la partie offensée devient sujette à l'inflammation; le sang se trouvant arreté, & étant par la même dans le cas de fermenter & de se corrompre. Il faut saigner, qu'il y ait fièvre ou non, faire observer un régime exact, & donner le medicament qui suit.

Rx. ∇ portulag. lib. ʒj .
 ⚗ pyrol.
 rad. pentaphyll.
 hb. plantag centum nod. aa. ʒʒ .
 M. f. Mixtur. det.

Faites en avaler six onces de six en six heures au Cheval malade. Et usés frequemment du lavement composé de

Rx. hb. Lyfimach.
 Cynogloss. c. toto aa. m. j.
 Cocc. in Cerevisia Mensur. j. per horam
 quadrant. filtr. & addet,

Butir. recent. ℥iv.

Bals. oppiat. gt. xxx.

f. Clyster. pro duabus vicibus.

Vous pourrés vous servir aussi de l'electuaire dont voici la composition.

℞. ʒ fl. Sambuc.

Cupress. aa. ℥ij.

Sem. anis.

agni casti. aa. ℥iij.

ʒ diaph. ℥ij.

M. C. ʒ hyperic. ℥iv. mel. elect. ℥x.

f. elect. det.

Vous en donnerés trois fois par jour de la grosseur d'une noix à la racine de la langue.

Il y a des Chevaux qui pissent l'eau toute pure telle qu'ils l'ont bue. Ils boivent continuellement, & plus ils boivent, plus ils pissent de cette eau toute crue. Ils maigrissent, ils deviennent foibles, ils perdent l'appetit. Quelques fois la fièvre survient, & leur donne beaucoup de chaleur. Quand le mal est à ce periode, il est à craindre, que l'animal ne perisse d'une inflammation causée par le sang arreté dans les poumons ou dans les reins.

Ce mal est l'effét d'une indigestion pour avoir mangé de l'avoine nouvelle, qui n'est pas encore bien seche & qui fait dans l'estomach une espee de pâte très-difficile à digerer. L'avoine cueillie dans des terrains marecageux peut produire le même effét. Les parties sulfureuses dont elle est remplie

donnent du relachement aux vaisseaux. Ils n'ont plus assez de force pour retenir l'humidité dans les conduits, où elle doit être rectifiée & filtrée, pour qu'une partie passe dans les réservoirs lymphatiques & le reste se mele avec les autres humeurs. Les vaisseaux ainsi relachés & ne pouvant retenir l'eau, que le Cheval a bue, elle sort toute crue & sans être teinte de la couleur, que la digestion auroit dû lui communiquer.

Les fluides du corps ne sont point rafraichis par cette eau, qui passe sans s'arrêter; la transpiration continuelle diminue necessairement de leur masse, & cette deperdition de substance n'étant point réparée, il en doit resultet une grande secheresse & une grande alteration dans le sang.

Dans cette maladie le mouvement des poumons est contraint, ce qui rend la respiration plus difficile. Les reins par un écoulement d'eau trop frequent deviennent douloureux, ils s'échauffent & leur inflammation est à craindre. Il est necessaire de prévenir la fièvre par la saignée. Préparés ensuite

Rx. Cingiber. ℥ss
 Cinamom. ℥i.
 Rhabarb. ℥iij.
 M. C. mel. despumat. ℥vij.
 f. elect. det.

Donnés deux fois par jour de cet Electuaire la grosseur d'une noix à la racine de la langue : préparés encore

Rx. Fol.

℞. Fol. querc. m. j.

Coccinet. in ▽ fontan. mensur. j. ad
medietatem. filtr. & addet.

~ ☉ dulc. ℥i.

Croc. ♂ adstring. ℥ß.

Vous metterés la moitié de cette composition dans un sceau d'eau avec de la farine d'orge & vous le donnerés à boire au Cheval.

CHAPITRE DOUXIEME

Des Chevaux frappés de la Fumée.

Il est rare, que les Chevaux soient frappés de fumée à un tel excés, qu'il faille des remedes pour les guerir.

Le feu par la negligence d'un Domestique peut prendre dans une Ecurie, sans que Personne se présente pour faire sortir les Chevaux. La fumée qui entre par leur naseaux les rend immobiles & comme hebetés. La fumée du foin & de la paille a des fouffres grossiers, qui font sur les Chevaux le même effét que la vapeur du charbon sur les hommes. Ils caillent le sang & en arrétent la circulation.

Dans un accident pareil, il faut saigner le Cheval & lui faire avaler des medicaments propres à rétablir la fluidité du sang. Une demi once de la poudre des chartreux melée avec du miel & appliquée à la racine de la langue, passe pour un remede très salu-
taire contre cette maladie. Ou preparés de l'esprit
de

de sel amoniac, de la poudre des chartreux deux onces. Filtrés premierement l'esprit des qu'il aura une assez forte teinture de safran. Meléz le tout ensemble avec quatre onces de miel bien purifié, & donnés en au Cheval deux ou trois fois par jour de la grosseur d'une noix; n'oubliez pas les lavements reiterées. Continués ce traitement, jusqu'à ce que le Cheval soit rétabli.

CHAPITRE TREIZIEME.

*De la Palpitation du Cœur & du Vertigo
de Vapeurs.*

La palpitation du cœur est un mouvement plus précipité que le mouvement ordinaire occasionné par la contraction alternative des deux ventricules de ce viscère. Cette definition est simple; mais elle n'est pas suffisante pour faire connoître la cause du mal, & pour indiquer le remede.

Levenhœck & Fallope soutiennent que le mouvement & la contraction des muscles sont absolument dirigés par le sang & par les esprits animaux dont l'écoulement dans les fibres musculaires operent leur contraction; & que si ces deux fluides cessent de se communiquer aux fibres, celles y reprennent leur état naturel & perdent leur mouvement.

Bartholin & Malpighi n'admettent que la même & seule cause qui fait mouvoir les muscles, c'est le cours du sang & l'écoulement du suc nerveux dans
les

les fibres musculaires. Si le cours du sang & des esprits est regulier & sans interruption, la contraction des muscles se fera regulierement. Mais si le cours de ces deux fluides est inégal, la contraction des parties musculaires sera dereglee.

Les muscles du cœur & les thorachiques n'ont point d'autre moteur que le fluide nerveux qui de concert avec le sang, par son écoulement dans le muscle & dans ses fibres le fait contracter. C'est donc le sang agité par l'impetuosité des esprits, qui agissant avec la même activité sur les fibres musculaires du cœur, opère cette contraction inusitée, produit la palpitation & le battement du cœur.

L'épaississement du sang auquel quelques uns attribuent la palpitation du cœur n'y a certainement aucune part. Il fait l'effet tout contraire. Il rend la contraction de ce viscere plus lente, inegale & quelque fois intermittente; parce qu'il rallentit necessairement la circulation de ce fluide des veines au cœur & du cœur aux arteres. Dans toutes les maladies causées par un sang épais & caillé, on observe que le pouls est lent, foible & intermittent; au lieu que dans les maladies causées par un sang bouillant, le pouls est fort, précipité & tumultueux.

Je ne conviens pas au reste que la palpitation produise des vapeurs qui s'elevent au cerveau & qui donnent la maladie du vertigo. Les organes des sens sont dirigés par les muscles. Le mouvement de ceux-ci depend de l'écoulement du suc nerveux
dans

dans leurs fibres; & a mesure que les esprits animaux sont dans une disposition calme ou agitée, ils produisent un effet conforme à leur action. Ainsi les inegalités qu'on observe dans les fonctions des sens ne peuvent venir que d'un derangement dans la circulation du suc nerveux. Si la fonction d'un sens est interceptée, on en doit conclure qu'il y a obstruction qui empeche le passage du fluide moteur du muscle propre à cet organe.

Dans ces fortes de maladies, il faut recourir promptement à la saignée, n'importe de quelle veine. Faites tirer beaucoup de sang. Préparez en suite

Rx. Rad. Chin. ℥iv.

hb. andiv. m. vi.

Lign. sanct. ℥iij.

Cocc. in ▽ mensur. iv. filtr. & addet.

mel. elect. lib. β

Ⓞ dulc. ℥iβ. det.

Mettés un pot de cette composition dans un sceau d'eau fraiche, melée avec de la farine d'orge, & donnez le à boire au Cheval. Continues jusqu'a son retablissement. Préparez encore

Rx. ⚄ Rhubarb. ℥iv.

hb. adiant. ver. hed. ▽ aa. ℥iij.

fl. anthos ℥ij.

▽ foliat. ♀ri ℥i.

Ⓞ depur. ℥β

Ⓞ diaph. ℥iij.

M. f. pul. divid. in part. x. ægual. detur ad Chtm.

Faites

faites avaler tous les jours le matin à jeun une dose de cette poudre dans une chopine de vin blanc. Faites faire au Cheval un exercice modéré, & qu'il garde un régime convenable.

CHAPITRE QUATORZIEME

Pour avoir avalé une plume, de la fiente de Poule, ou quelque autre ordure.

Les Chevaux peuvent avaler de l'arsenic, qui aura été mis dans un grenier. pour faire mourir les rats & les souris. Aussitôt qu'on s'en apperçoit, il faut leur faire avaler deux livres d'huile d'olive & reïterer.

○ Ils peuvent aussi en buvant dans des marres ou des ruisseaux avaler des sangsues, qui s'attachant à leur estomach y causeront une hemorragie capable de leur donner la mort. Dans le moment, qu'on s'en apperçoit, il faut leur faire avaler de l'huile ou de l'eau salée pour faire mourir les sangsues.

○ On doit éloigner avec grand soin les poules des Ecuries. Car si le Cheval avale de leur fiente, c'est une espece de poison pour lui. Il bat du flanc & jette de vilaines matieres par le fondement. Il faut alors extremement rafraichir le Cheval. Employés le miel & l'aloës pour le purger, & reïterés lui les lavements.

T CHAPITRE

CHAPITRE QUINZIEME.
DES MALADIES CHRONIQUES

De la Fièvre lente.

La fièvre lente annonce deux causes: des abscesses & ulcères internes dans le poumon, dans le foye, ou dans quelque autre viscère, ou bien quelque obstruction rebelle dans les couloirs du bas ventre & spécialement dans le foye.

Les abscesses internes produisent un mouvement de chaleur dans le corps du Cheval, & une fièvre d'abord imperceptible, qui augmente en certains temps; & qui quelques fois se termine en moiteur. Cette fièvre est entretenue par le mélange, qui se fait du pus de la partie abscedée avec le sang, qui circule autour.

La seconde cause est souvent dans l'obstruction des vaisseaux de la bile, qui retient dans les canaux du sang une partie de cette humeur, la quelle ne manque jamais d'entretenir une agitation sourde dans la masse du sang, lorsqu'elle n'est pas fort allumée ni fort acre, & qu'elle est simplement epaisse & résineuse.

Telle est l'opinion de Mons. de Garfaut sur la fièvre lente & sur ses causes. On admet assez communement la guerison de cette fièvre, lorsque le mal n'est pas trop inveteré; mais il est rare, qu'on fasse attention aux premiers indices d'un mal aussi léger dans son commencement. On ne s'en aperçoit d'ordinaire que lorsque les symptômes déclarent les

suites de la maladie parvenue à son dernier periode. C'est alors comme dit très bien Mons. de Garfault, que la fièvre lente causée par absces on ulcère interne est tout-à fait incurable. Ainsi il est inutile de la traiter.

Il y a une difference considerable entre la fièvre lente hetique & celle qu'on nomme phtifique. La premiere provient d'une matiere acre, qui s'introduit dans le sang, & ensuite successivement dans les viscères, les durcit & leur donne l'amaigrissement. La seconde est causée immediatement par un ulcère dans les poumons, & comme ce viscere lesé ne peut plus se rétablir, la maladie traine en longueur & fait mourir le Cheval.

La fièvre lente hetique peut être guerie dans son commencement, pourvû qu'alors on ait des symptômes, qui la caracterisent. Vous donnerés tous les jours jusqu'à la guerison le breuvage suivant

℞. Hordei polentarii ℥iv.

Cocc. in ▽ commun. mesur. j. filtr.
& addet.

▽ ment. hyfop. aa. ℥vi.

tinct. ♂ aperit. ludov. ℥i.

~ Ⓞ dulc. ℥ij.

M. det. ad usum.

Faites le avaler tout entier au Cheval, & qu'il garde un bon regime.

CHAPITRE SEIZIEME.

De la Gourme.

On prétend que la gourme n'est connue que dans les Pais froids & tempérés; cependant nous avons des preuves, qu'elle existe aussi dans les Pais chauds. Pelagon, Auteur Napolitain, fait mention dans son hippiatricque des gonflements des glandes, des absces sous les ganaches, d'une matiere gluante & puante, qui sort par les naseaux, & des absces dans les poumons dont les Chevaux meurent héétiques.

Filippo Scacco da taglia cozzo di mescalzia. Cesare Fiaschi nello trattato di curar Cavalli lib. 1. &c.

Ces Auteurs non seulement nous font comprendre que la gourme est connue dans le climat chaud de l'Italie; mais ils disent positivement qu'on avoit observé l'an 1388. en Barbarie une maladie des Chevaux, qui se declaroit par la matiere, qu'ils jetoient par les naseaux; & que comme une partie en mouroit faute de connoissance & de remede, les Barbes l'appellerent la peste des Chevaux.

Quoiqu'il en soit, mon dessein n'est pas de décider en quel Pais la gourme est plus ou moins connue; je me borne à expliquer sa nature & ses causes. Les jeunes Chevaux jettent la gourme, lorsqu'ils sortent des prairies & qu'ils prennent une autre qualité de nourriture; ou lorsqu'après avoir été nourris avec des alimens rafraichissans, tels que la farine d'orge, le bouque avec du lait, pratique ordinaire

en

en Hollande, en Frise & en Dannemarck; pour engraisser les Chevaux & les rendre plus chers: ils se trouvent reduits au foin & à l'avoine. Un Cheval qui eprouve ce changement, ne tarde pas à donner des signes de gourme.

Les Poulains sauvages, qu'on laisse toute l'année dans les bois jusqu'à un certain âge, ne jettent point la gourme, tant qu'ils ne changent point d'aliments; mais aussitôt, qu'on les met à l'Ecurie, où la nourriture est differente, ils commencent à jeter la gourme.

Les Poulains, qui ne sont à l'herbe que l'été & qui reviennent l'hiver à l'Ecurie, jettent ordinairement les gourmes tous les ans. Ceux au contraire, qui n'ont jamais été à l'herbe, & qu'on nourrit à l'Ecurie avec du foin haché & très peu d'avoine melée, ne jettent jamais de gourme. C'est une epreuve que j'ai faite plusieurs fois & un fait, dont je suis très assuré.

Je juge de là que la maladie de la gourme n'est autre chose qu'un effort de la nature pour depurer le sang d'une matiere contraire à sa qualité. Cette matiere est déposée par les orifices des vaisseaux dans les poumons: viscère que la nature semble avoir fait exprès pour recevoir les humeurs dont le sang se depure, par le mouvement qui lui est propre & par sa substance pongieuse, qui contient une infinité de ramifications.

Causes.

Le chile est different selon la diversité des aliments; & le sang se ressent de cette difference. La nature fait effort pour conserver les suc dont la qualité est salutaire & pour se decharger de ceux dont la qualité est nuisible. C'est ce que nous observons dans la gourme. Selon que les aliments, dont les Chevaux se nourrissent renferment plus ou moins de mauvais suc, la gourme devient plus ou moins penible, & d'une qualité plus ou moins maligne.

La plus part des auteurs reconnoissent une espece de gourme qui se communique par la matière que les Chevaux avalent en mangeant dans la même mangeoire. Dans la crainte même que la maladie ne se gagne par la transpiration, par la respiration ou par l'attouchement, on prend assez communement la précaution de separer les Chevaux sains de ceux qui sont malades.

L'experience nous prouve en effet que certains aliments peuvent contenir des parties malignes & veneneuses, qui donnent au sang une qualité acre corrosive & contagieuse. C'est pour quoi la morve est plus ordinaire en temps de guerre, lorsque apres quelques campagnes penibles la disette de fourages met dans la necessité d'employer toute sorte d'aliments pour conserver la vie aux Chevaux.

Signes.

Touts ceux qui sont attaqués de la gourme n'en donnent pas les mêmes signes. Les uns paroissent extremement malades. Ils battent du flanc & s'abandonnent entierement à la violence du mal. Les autres jettent la gourme sans donner aucune marque

d'incommodité. La gourme fort ordinairement par les naseaux. Quelques fois aussi elle degénere en absces sous la gorge, & en différentes parties du corps.

Il est rare que cette maladie se declare sans être precedée par une fièvre plus ou moins forte. Mais comme tout le monde n'y fait pas attention, & que la plus part des Marechaux ne connoissent l'accès febrile que lorsqu'il est au plus haut degré, il arrive assez souvent que la maladie n'est point connue. On use de remedes qui lui sont opposés & on detruit l'animal.

Lorsqu'on a des Chevaux à l'écurie qui viennent de l'herbe ou qui sont nouvellement achetés des marchands, on doit présumer qu'ils jetteront la gourme; dès que le Cheval commencera de refuser le manger, donnés lui de l'electuaire dont la recette est à la fin de ce Chapitre. Mettes le à l'eau blanche, & donnés lui du son au lieu d'avoine. Gardés vous de le faire saigner & de le mettre à l'herbe. Vous le perdries infalliblement. Si vous remarqués que les excrements sont secs & d'une couleur verte ou noiratre, employés de temps en temps les lavements emollients. Frottés le gonflement qui se forme sous la gorge entre les ganaches, avec l'onguent d'althea. Mettes le Cheval malade a l'abri du vent & du froid. Promenes le quelques fois sans qu'il s'echaufe & sans qu'il sue. L'eau à boire doit être tiede & melée avec du miel. Si vous observes de donner chaque jour

Traite-
ment.

jour matin & soir la grosseur d'un œuf de poule de l'electuaire qui suit, foyes assure que vôtre Cheval se debarrassera des gourmes de quelque espece qu'elles soient, & qu'il les evacuera par les voyes les plus heureuses & sans aucun danger.

Rx. Rad. alant.

Entian.

aristol. long & rotund. aa. ℥i.

hb. Card. benediēt.

hyfop. ruffilag.

verbas. aa. ℥ij.

Sem. fæn. græc.

Cardamon. Card. benediēt.

Carv. fænic. anis.

Sanic. aa. ℥i.

Bacc. junip.

Cort. Cinamom.

Nuc. Moschat. aa. ℥i.

Lacc. ♀is ℥i.

♂ diaph. ℥i.

Liqu. fantalin. Citrin. ℥vj.

Faites piler le tout en poudre bien fine, & faites le passer par un tamis très fin; melés en suite cette poudre avec quatre livres de miel purifié. Ajoutes y de l'huile d'amande douce ℥ij de l'huile hipericon ℥i℥ melés le tout bien ensemble, faites le cuire pendant deux minutes. Mettes toute cette composition en digestion dans un chambre chaude pendant vingt jours. Ecu-més chaque jour l'ordure qui paroitra au dessus. Au bout des vingt jours l'electuaire sera parfait.

CHAPITRE DIXSEPTIEME

De la fausse gourme.

Mr. de Garfault prétend avec raison que la fausse gourme est plus dangereuse aux Chevaux d'un certain âge, que la véritable gourme aux jeunes Chevaux. Ceux qui soutiennent que la fausse gourme n'est autre chose qu'un reste de gourme qui reparoit, lorsqu'un Cheval a jetté imparfaitement la première fois, & longtems aprez l'age auquel il est ordinaire aux Chevaux de jeter, devroient faire attention que la matiere n'auroit pas pû rester si longtems dans le sang, ou dans quelque partie interne du corps, sans y operer la corruption.

Les Chevaux hors d'age sont sujés à l'evacuation d'une matiere acre & gluante, qui vient d'un sang alteré par le suc vicieux d'une mauvaise nourriture. Quelques fois les Chevaux sont trop nourris, & leur travail est très mediocre. Le corps est rempli d'humeurs. Elles abondent dans le sang & le rendent épais & visqueux. La nature opere regulièrement sur l'économie animale. Elle fait toujours effort pour rejeter tout ce qui lui est nuisible. Elle depose la partie vicieuse du sang sur quelque partie du corps & assez communement sur les poumons, qui la chassent par la trachée artere, d'ou elle sort ensuite par les naseaux.

On est dans l'usage de donner au printemps de l'orge verd aux Chevaux, sous prétexte de les

U
rafrai-

rafraichir. On change souvent de foin & d'avoine; & il est comme impossible de leur donner toujours des alimens du même crû, principalement dans les grandes écuries.

Quoique tous les foins ne semblent être qu'un même vegetal, il y a pourtant entre eux de grandes differences. Ils contiennent plus ou moins de parties salines, sulfureuses & nitreuses selon la nature du sol qui les a produits. Le nitre ou le salpêtre est une matiere froide qui epaissit le sang & le rend visqueux & gluant.

De plus, les temperamens des Chevaux ne sont pas les mêmes, & cela influe sur la digestion & la **chi** ifaction.

Un Cheval d'un temperament chaud ne recoit pas autant d'impression de la substance nitreuse, que le Cheval d'un temperament froid & flegmatique. Ce dernier ne scauroit presque manger de foin, sans courir le risque de devenir poussif.

Les Espagnols & les Italiens ne donnent jamais de foin à leurs Chevaux, parceque l'herbe est rare dans ces pais chauds & peu arrosés par la pluye. Le peu de foin qu'ils recueillent, ils le réservent pour leur bêtes à corne. Un Cheval d'Espagne qui mange du foin, devient infailliblement malade; parceque cette nourriture lui refroidit le sang. Les Chevaux de cette espece sont d'une complexion delicate, & qui s'altere aisément. Les temperamens des Chevaux sont pourtant diversifiés en Espagne comme dans tous les autres pais. **La**

La fausse gourme prend certainement sa source dans les causes différentes que nous venons de voir. C'est une matière vicieuse qui ayant été introduite dans le sang, est rejetée de sa masse, & se dépose sur différentes parties du corps.

L'expérience nous fait voir que les Chevaux âgés succombent plus aisément à la maladie de la gourme que les jeunes Chevaux. Tout Cheval qui a passé la moitié du temps, que l'on attribue communément à la vie de cet animal, diminue beaucoup en vigueur & en force naturelle. Les Chevaux vivent les uns plus les autres moins ; mais à douze ans ils sont vieux. à cet âge la nature n'a plus les mêmes forces contre les maladies, & elle trouve plus de difficulté à surmonter les accidents.

Les Marechaux peu habiles à connoître les maladies ne veulent point se départir de leurs anciennes contumes. Ils donnent indistinctement leurs drogues qu'ils appellent des rafraichissans. Fort souvent ces drogues sont la cause, que la gourme au lieu de se déposer par les voyes ordinaires sur les poumons pour être jetée par les naseaux, s'arrête, & dégenère en une maladie dangereuse & mortelle.

Vous ne scauriés trouver un médicament plus salutaire & plus efficace contre la fausse gourme, que l'electuaire du Chapitre précédent. A quelque âge que soit le Cheval, il la lui fera jeter sans difficulté & sans danger.

CHAPITRE DIXHUITIEME

De la Morve.

Il est peu de maladie dont on parle tant que de la morve, & il n'en est pas dont les signes soient plus incertains, la nature & les vrais principes moins connus.

Les signes aux quels on croit communement reconnoître la morve sont, que le Cheval jette de la matiere par un naseau, que la matiere qu'il jette est verte ou jaune, qu'elle est puante, qu'elle surnage ou va au fond de l'eau &c. Tous ces signes sont incertains, & ils ont été plus d'une fois trompeurs. Les gourmes d'une espece visqueuse, acre & gluante fournissent les mêmes observations, & sont cependant très faciles à guerir; au lieu que tous les auteurs conviennent que la vraie morve est incurable. J'ai beaucoup étudié la nature de cette maladie, sur laquelle je me flatte d'avoir fait des decouvertes peu communes. J'ai reconnu qu'il y a deux especes de morves qui se manifestent par les mêmes signes. L'une & l'autre peut faire mourir l'animal, mais il s'en faut bien que le danger soit égal dans les deux.

J'ai trouvé un moïen de discerner sans incertitude ces deux especes de morve; & voici en quoi il consiste.

Lorsque vous vous apercevés, que vôtre Cheval jette de la matiere, faites lui bien nettoyer les naseaux. Vous verrés une serosité qui suivra la matiere qu'on aura enlevée. Prennes une goutte de cette serosité;

ferofité; mettes la fur vôtre langue, fi elle est peu falée & fi elle à peu de gout, la maladie pourra être morveufe, mais elle fera de la plus douce efpece. Au lieu que fi vous reflentés dans cette ferofité une qualité acre, mordicante & qui brule la langue comme du poivre long; ce fera la morve maligne & veneufe, celle qui agit avec violence fur le fang & dont les progrès font extraordinairement rapides.

La première efpece de morve derive felon toute apparence d'une gourme mal traitée. Cette humeur étant retenue dans différentes parties du corps y forme de petites tumeurs ou abfcés. Le pus de ces abfcés est repompé en partie dans le fang. Il le corrode, & augmente par confequent la matiere qui fe depofe dans les poumons. Les tumeurs fe multiplient. La matiere qui est corrofive en fait autant dulcérés, qui attaquent les poumons & les reins. Le fang alors étant converti en une liqueur pleine d'acreté, & aiant entièrement perdu fa qualité balsamique, devient une efpece de poison, qui ronge peu à peu les parties charnues, & conduit l'animal à la phtifie & au marafme.

Cause de la première efpece de morve.

Cette efpece de morve est contagieufe lorsqu'elle est parvenue à fon plus haut degré. Mais fon venin n'est point affez vif ni affez penetrant pour faire des progrès bien prompts.

La feconde efpece de morve qui est la morve maligne, derive d'un VIRUS repandu dans l'air, dont la malignité corrofive paffe dans le fang par la tranfpiration.

Cause de la feconde efpece de morve.

piration ou l'inspiration, & opere si subitement qu'en peu de temps le mal à fait les plus grands progrès.

Touts les auteurs conviennent de l'existence de ce VIRUS, mais les opinions varient sur les causes qui le produisent. Les uns veulent qu'il s'éleve d'un terrain ou on a enterré grand nombre de cadavres. Les autres prétendent qu'il est le resultat des vapeurs qui s'élevent des marais ou des eaux croupies. J'en ai fait mention dans le Chapitre 3.

Quelle que soit la cause de ce VIRUS, je vais tacher d'expliquer la maniere dont il s'infinue dans le sang & les effets qu'il y produit. Le levain contagieux peut passer au travers des pores par la transpiration, & se repandre sur les parties fibreuses & tendineuses, ainsi que sur les petits vaisseaux fanguins, qui sont très multiplies dans le tissu de la peau. Il peut par la respiration s'introduire dans l'orifice des ramifications & se repandre dans les poumons.

Il y a dans le corps deux humeurs principales, le sang & la limphe, qui par une circulation non interrompue en parcourent continuellement toutes les parties & les arrosent. Ces deux humeurs parvenues dans les poumons & dans les vaisseaux fanguins déjà infectés, entraînent avec elles le levain morveux vers le cœur. Il y est broyé & intimement melé avec le sang & la limphe, par la contraction de ce muscle. De la il est distribué dans les arteres, & consecutivement par les veines dans toutes les parties du corps.

Le

Le levain morveux étant ainsi mêlé dans la masse sanguine communique au sang & à la limphe sa qualité corrosive, & détruit par degrés tout ce qu'il y avoit de balsamique dans l'un & dans l'autre. Ces deux humeurs viciées à ce point charrient leur poison dans toutes les vaisseaux sanguins jusques aux plus capillaires. Leur qualité acre & mordicante forme par tout des ulcères & conduit l'animal à la phtisie.

Les poumons, le foye, la rate & toutes les parties interieures du Cheval atteint de cette morve maligne, sont ulcérés. Leur substance est gangreneuse. Les principaux vaisseaux sanguins ne contiennent qu'une matière epaisse & gluante, semblable à celle qui sort par les naseaux, qui ronge les narines & les rend chancreuses.

C'est l'espece de morve la plus contagieuse. Elle étend son ravage sur tous les Chevaux sans exception. Elle infecte l'air de telle sorte qu'à une certaine distance il empoisonne tous les Chevaux qui le respirent.

Il n'y a que des esprits bien credules, qui puissent se laisser séduire par l'opinion de Mr. Bartlét. Cet auteur prétend que le veritable siege de la morve est dans la membrane pituitaire qui tapisse la cloison de la partie interieure du nés. Cette opinion est appuyée sur une présomption peu reflexie de Mr. de la Fosse. Ce dernier avoit fait des recherches dans les cavites des naseaux. Il avoit decouvert la matiere mucilagineuse sortie des glandes du sinus frontal;

&

& aiant observé qu'elle étoit de même qualité que celle que le Cheval morveux jette par le naseau, il avoit statué sans autre recherche ulterieure, que la morve naissoit dans ces cavites.

Le traducteur du gentilhomme Marechal, qui annonce dans cet ouvrage des connoissances anatomiques très étendues, convient dans la plus part des maladies, que toutes les humeurs derivent du sang, & que leur bonne ou mauvaise qualité depend du caractere de la limphe. Pourroit-il ne pas convenir, que la matiere mucilagineuse, qui n'est jamais repompée dans le sang, est incapable d'en corrompre la masse, & qu'elle ne scauroit l'alterer au point de la changer en une matiere corrosive qui ronge tous les viscères de l'animal? souvent cet effet precede les simptoms exterieurs de la morve; comment pourroit-il être l'effet de la matiere que Mr. de la Fosse prétend être la cause de la maladie locale dans le sinus des naseaux?

Il est faux que les glandes enflées entre les ganaches se dechargent dans les naseaux, quoique dans une grande partie des maladies du Cheval, la depuration du sang se fait par les glandes de la membrane pituitaire. Les glande que l'on observe aux os des ganaches, sont des enflures formées par la matiere, qui passe des poumons par la trachée artère dans les naseaux. Et même dans beaucoup de Chevaux morveux que j'ai fait dissequer après leur mort, j'ai remarqué que ces glandes n'étoient qu'une

qu'une carnosité, ou une substance membraneuse & spongieuse sans aucune matière.

On a lieu de douter que Mr. de la Fosse ait eu une connoissance exacte des signes extérieurs de la maladie, parce qu'il dit *page 122.* " en effet si ces „ parties étoient affectées (il parle des viscères) „ comment les Chevaux morveux pourroient ils „ conserver leur appetit, leur poil luisant, en un mot „ cet embonpoint qui caractérise un santé parfaite? Il est certain que ces signes sont la marque d'une bonne santé; mais il s'en faut bien que le Cheval morveux les donne. Au contraire on reconnoit son état à son regard triste, à son poil herissé, & à l'amaigrissement de tout son corps.

Je me suis appliqué pendant le cours de plus de trente années, ayant sous ma Direction un grand nombre de Chevaux, à bien connoître la cause, le siège & la nature d'une maladie aussi peu connue que la morve. Je crois pouvoir assurer que le succès a répondu à mes efforts; il n'y a aucun des accidens de la maladie, aucun de ses effets que je n'aye observé avec le plus grand soin, & je suis parvenu à inventer un électuaire préservatif, qui garantit infailliblement les Chevaux de la morve. Cet électuaire conserve la bonne qualité du sang & de ses humeurs, & les met à l'abri de toute impression contagieuse. Les expériences les plus incontestables m'en ont démontré l'effet.

J'ai donné ce remede à des Chevaux sains, je les ai mis ensuite avec ceux qui donnoient les plus mauvais signes de morve. Ils ont habité ensemble pendant plusieurs jours, mangeant dans la même mangeoire, buvant dans le même sceau; & ils n'ont point gagné la maladie. Cette experience a été faite dernièrement avec beaucoup d'éclat à l'Armée françoise, & le succès a été attesté dans un proces verbal des plus authentiques.

J'ai guéri avec le même remede des Chevaux morveux - qui donnoient les indices de la morve la plus contagieuse, joints à un farcin déclaré. Un de ces Chevaux a été tué. On l'a ouvert en présence de temoins, & tous ses viscères ont été reconnus aussi sains que ceux d'un poulain naissant.

Je dois pourtant observer que pour assurer l'épreuve de l'electuaire préservatif dont je parle, il faut avoir la certitude que le Cheval sur lequel on fait l'experience est bien sain. Les Chevaux morveux ne peuvent être gueris par ce remede, que lorsque le mal n'est point encore parvenu au point d'ulcerer les viscères; car les viscères ulcerés & corrodés ne peuvent plus se rétablir. Il est difficile d'avoir cette certitude à l'égard d'un Cheval vivant, & c'est ce qui rend la guerison incertaine.

Quand l'electuaire dont je parle n'auroit d'autre effet que de préserver infailliblement de la morve, les Chevaux sains, ce que j'ose garantir, il seroit d'une utilité inestimable.

CHAPITRE DIXNEUVIEME

De la Morfondure, & de la Courbature simple.

Il n'y a pas de maladie à la quelle les Chevaux soient plus sujets qu'à la Morfondure & à la Courbature simple. Ils deviennent Courbatus; par différentes causes. Le passage d'une grande chaleur à un grand froid après un travail excessif; si on laisse boire le Cheval qui a chaud, sans qu'il fasse aucun exercice après qu'il a bû; s'il boit en été des eaux trop vives & trop avidement, ou de l'eau de neige fondue; tout cela lui causera un rhume plus ou moins fort, ou une courbature simple, qui est la même chose.

On distingue ces deux maladies par la différence du degré auquel elles parviennent. Leur cause intérieure est une limphe arrêtée & épaissie par le défaut ou l'interception de la transpiration. Cette limphe devenue gluante & visqueuse se jette sur le poumon. Elle y cause des obstructions, qui oppressent la poitrine & genent la respiration.

Une partie de cette limphe rentre dans le sang & y excite un mouvement de fièvre. Quelques fois l'obstruction des poumons devient si considérable, que le sang s'y arrête, qu'il engorge ce viscère & y produit l'inflammation. La maladie alors est une vraie peri pneumonie.

Le Cheval devient triste & degouté. Son poil s'hérissé. Il respire difficilement & ne se couche pas. Ses yeux paroissent larmoyants. Il jette quelques

Signes;

fois par les naseaux. Son gosier paroît être plus dur qu'à l'ordinaire, & souvent il devient douloureux au point qu'il empêche le Cheval d'avalier; c'est ce que les Marechaux appellent étranguillon.

Remede.

Cette maladie demande le prompt secours d'une saignée & de quelques lavements aperitifs. La depuration du sang doit se faire par la transpiration, & par les glandes de la membrane pituitaire. C'est pourquoi lorsque la nature agit d'elle même & que le Cheval jette une matière de couleur verte ou jaune, la plus part des écuyers croient que c'est la morve. Il est vrai que si cet écoulement de matière continue pendant plusieurs semaines, & si le sang n'est pas purifié par des remedes diaphoretiques, la maladie peut très bien degenerer en morve.

Le remede le plus salutaire pour courbature, morfondure, rhume, & en général pour toutes les maladies qui derivent d'une matière acre & visqueuse propre à alterer le sang, c'est l'électuaire que j'ai prescrit dans le Chapitre de la gourme. Il a la propriété de depurer le sang. Il est en même temps diaphoretique. Faites en usage, & vous serés content de son effet.

CHAPITRE VINGTIEME.

De la Pouffe.

Il y a deux espèces de Pouffe. L'une se peut guerir & l'autre est incurable. La pouffe est une oppression
de

de poitrine qui empeche le Cheval de respirer. La respiration difficile est causée par un flegme qui obstrue les vaisseaux des poumons. Des tubercules ou petites elevations dures, qui pressent l'extremité de ces vaisseaux y genent la circulation du sang, ce qui occasionne le gonflement des mêmes vaisseaux. Ces vaisseaux ainsi gonflés compriment les vesicules du poumon destines à recevoir l'air dans l'inspiration. L'air n'aïant pas une entrée aussi libre qu'à l'ordinaire, la respiration devient entrecoupée, & la toux est excitée par la dilatation des vaisseaux qui laissent échaper la serosité dans les bronches du poumon. Tant que le mal de la pousse n'a pas d'autre cause, il y a esperence de la guerir.

La seconde espece de pousse, qu'on appelle la pousse phtisique est absolument incurable. Elle derive d'un sang epanché dans les poumons. Ce sang qui croupit se change en pûs. Il ulcère les poumons. Le Cheval maigrit & meurt hétique sans ressource.

Cette espece de pousse se manifeste par un battement redoublé du flanc, accompagné d'une toux seche & frequemment réiterée, jointe à un écoulement considerable de flegme par les naseaux; & lorsque le Cheval fait quelque mouvement violent, l'haleine lui manque tout à fait.

La pousse flegmatique se reconnoit également à la respiration difficile & au flanc alteré. On dit alors que le Cheval fait la corde, c'est-à-dire qu'il se
forme

Signes.

forme le long des côtes un vuide dans lequel on pourroit loger une corde. Le Cheval n'achève la respiration qu'en deux temps. Il paroît à son flanc comme deux secouffes jusqu'à ce qu'il ait fini son expiration. Il dilate les narines, & quand la pousse est plus forte, le flanc bat jusqu'auprès de l'épine du dos & du plat de la cuisse.

Il faut un prompt secours à cette maladie; car si vous laissez inveterer la pousse, vous aurés beaucoup de peine à la guerir.

Cause. Les Marechaux attribuent ce mal à un échauffement, & ils usent en consequence de rafraichissants qui le rendent souvent incurable. La pousse n'est occasionnée que par une humeur visqueuse. Les rafraichissants ne peuvent qu'augmenter le mal. Le foin qui contient beaucoup de salpêtre donne la pousse. Il est, ainsi que le verd, une nourriture trop froide, pour un Cheval d'un temperament flegmatique. Les aperitifs & les fondants sont le vrai remede de la pousse.

Remede. Commencés par une saignée. Otes le foin au Cheval. Ne lui donnés que de la paille & de l'orge, avec de l'eau blanche à boire. Emploies l'electuaire du Chapitre de la gourme. Mettes en tous les jours matin & soir de la grosseur d'un œuf de poule à la racine de la langue. Continués jusqu'au parfait retablissement.

CHAPITRE VINGTUNIEME.

De la Toux.

Une humeur acre, qui se separe du sang dans les glandes de la trachée artere, irrite les nerfs qui s'y distribuent. Les esprits nerveux communiquent cette irritation au cerveau, qui est l'origine des nerfs. Le cerveau, dans l'instant qu'il est averti, reflechit ces esprits en abondance vers les orifices des nerfs qui dirigent les muscles employés à l'expiration. Il se fait alors dans ces muscles un mouvement convulsif, pour chasser par un resserrement subit l'humeur acre qui picote les nerfs de la trachée artère. Tel est le mechanisme de la toux.

Dans la pousse & la morve la toux est seche. Elle est excitée par l'acrimonie de l'humeur qui se depose dans le poumon. Elle suppose un sang acre & bilieux, avec des obstructions dans le foye, & une grande acrimonie de bile. Souvent même il y a des tubercules dans le poumon.

La toux que j'appellerai humide ou toux grasse, est une toux ordinaire & sans accident. Elle derive ordinairement de la transpiration interceptée. L'humeur retenue par le defaut de transpiration reflue dans le sang, le refroidit & l'épaissit. Il s'agit donc uniquement de dissoudre la viscosité de cette humeur. Les remedes diaphoretiques, les resolutifs & les fondants produiront cet effet.

Cause,

L'éle.

L'électuaire du Chapitre 16. est un remede excellent pour la toux. Il a la proprieté de guerir toutes les maladies causées par le refroidissement de la limphe.

CHAPITRE VINGTDEUXIEME

De la Fatigue & Fortraiture.

Le mal designé par le nom de Fatigue ou de Fortraiture provient d'un sang acre, sec & épais, & d'une bile échaufée qui sejourne dans les vaisseaux. Cette bile obstrue les vaisseaux limphatiques. Elle trouble les principales fonctions de l'économie animale. La digestion ne se fait pas, & le suc nourricier n'est pas conduit regulièrement dans le sang, pour être distribué avec ce fluide dans toutes les parties du corps.

Signes.

Le Cheval fatigué a, ce qu'on appelle la corde, ou le canal creux le long des côtes, son poil est hérissé & mal teint. Sa fiente est seche & noire. La nourriture la plus abondante ne lui profite point. Ce mal est causé par un épuisement de forces & par les mauvaises nourritures. Il faut y remedier promptement par des aperitifs; sans quoi la bile continuant d'entretenir une agitation sourde dans les vaisseaux, conduiroit insensiblement à la fièvre lente & à la phtisie.

Remede.

Commencés par une saignée du col. Substitues au foin & à l'avoine, de la paille & de l'orge écrasé

au

au moulin. Donnés de l'eau blanche avec du miel.
Reiterés les lavements emollients & purgatifs. Pré-
parés

℞. ♂ rad. squill. marin. ℥ij.

Cichor.

Scorzoner aa. ℥i℞.

Rheibarb. ust. ℥iiij.

hb. salv.

Hæd. ♀ aa. ℥i.

♀ ♂ti.

Croc. ♂ aperitiv. aa. ℥℞.

Lacc. ♀is ℥i.

Conquass. in pulv. inpalpab. m. &
infund. mel. elect, lib. j.

♂ ♂ci ℥i.

M. f. electuarium. det.

Donnés chaque jour matin & soir la grosseur d'un
ceuf de poule de cet electuaire. Continues jusqu'a
la parfaite guerison.

CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

Du devoyement & du flux dissenterique.

Les Chevaux sont sujés à trois especes de devoye-
ments qui demandent des remedes prompts. Il faut
sçavoir les distinguer de certains autres devoyements
qu'on ne doit pas arrêter, qu'il faut aider au contraire.

Si un Cheval qui est d'ailleurs en bonne santé,
vient après avoir été fortement galopé, ou après

avoir été refroidi, ou après avoir trop mangé, ou pris une mauvaise nourriture, ou enfin aiant une petite fièvre; s'il vient dis-je-a être attaqué d'un devoyement moderé, donnez vous bien de garde d'arrêter ce devoyement. Ayés plutôt l'attention de le favoriser par une nourriture apéritive, ou par des remedes deterfifs & stomachiques, tels que la Rhubarbe qui detachera & entrainera la pituite, qui cause le devoyement, & fortifiera en même temps l'estomach & les parties relachées.

Si le devoyement est opiniatre. Si l'on remarque que la muscosité des boyaux se mele avec la fiente, si le Cheval perd l'appétit & son embonpoint, il faut bien observer la qualité des excréments & le caractère des autres simptoms, auxquels on pourra connoître la nature du mal, pour employer les remedes convenables.

Signes.

Les signes généraux de toutes les espèces de devoyement sont, que le Cheval se vuide beaucoup plus souvent qu'a l'ordinaire, & que les matières qu'il rend n'ont pas la consistance qu'elles doivent avoir. Je ferai connoître les signes speciaux en detailant les espèces particuliers.

Devoyement de Cruidité.

Le devoyement pituiteux ou de crudité se manifeste par la matière des excréments, qui est blanche ou comme de l'eau. Et quand la foiblesse de l'estomach est fort grande, les aliments sortent sans aucune marque de digestion.

Ce

Ce devoyement est la suite des digestions mauvaises, qui ont engendré dans l'estomach des humeurs crues, qui fermentent outre mesure avec les aliments, les delayent & les entraînent avant que les fucs nourriffiers s'en soient detachés pour passer dans le sang. Les mauvaises nourritures ou une nourriture trop abondante, sans faire d'exercice, peuvent occasioner ce devoyement. Il sera facile d'y rémédier par un régime régulier, en retranchant le foin & l'avoine, & ne donnant que de l'orge moulu & de l'eau blanche avec du miel. Il faudra donner souvent des lavements emollients; & deux jours de suite vous ferés prendre au Cheval malade une once de Rhubarbe, avec deux gros de safran de mars aperitif dans une pinte de vin.

Devoyement bilieux & flux dissenterique.

On voit dans le devoyement bilieux, que la matière des excréments bouillonne à terre & y fermente. Cela prouve que la bile est épaissie; & que ne pouvant passer dans le foye, elle regorge dans les intestins. Elle y fermente & y dissout les aliments. C'est cette bile qu'on voit bouillonner dans la fiente quand elle est à terre.

Ce devoyement est d'autant plus à craindre qu'il peut conduire en peu de temps au flux dissenterique, qui est le plus dangereux des devoyements. Non seulement il est dangereux; mais communement il est mortel. Il est toujours occasionné par l'épaississement de la bile qui ne pouvant couler dans le foye

reflue dans les intestins. Cette bile devenue plus acre & plus inflammable par son épaisissement, irrite le tissu des boyaux & l'écorche. De là vient qu'on aperçoit dans les excréments la raclure des boyaux, & que la matière paroît rouge & ensanglantée. L'inflammation dans les boyaux est alors fort à craindre; & si la fièvre survient, la maladie est mortelle.

Mettes le Cheval au régime ordinaire de la paille de l'orge & de l'eau blanche. Faites le saigner. Donnez lui les lavemens anodins dont voici la composition.

Rx. Scor. ♂ y ℥iij.

Sem. anis. ℥ss

Cocc. in lacte mensur. j. per horam mediam.
filtr. & addet.

°° oliv. ℥vj.

Balsam. opiat. spagh. correct. gt. XL.

f. Clyst. det. pro duabus vicibus.

Faites avaler une once & demie de la composition suivante de quatre en quatre heures.

Rx. Rhabarb. elect. & ust. ℥iij.

☞ foliat. ꝑri ℥ij.

Lap. 69 ℥iss.

Nuc. Moschat. ꝑij.

Bals. opiat. spagh. correct. ℥i.

M. C. ▽. Ceres. nigr. mensur. ℥

⊕ dulc. ℥ij.

f. Mixtur. det.

Comme

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME
DES MALADIES DE LA PEAU.

Des Dartres.

La Dartre est l'effet d'une serosité acre & mordicante qui sort des orifices des petits vaisseaux, se repand sur le tissu cellulaire de la peau, dissout l'épiderme, & ronge la superficie des teguments. Toutes les maladies qui paroissent aux Chevaux sur la peau & qui derivent de causes internes, peuvent être comprises sur le nom de dartres, je vais en détailler les espèces.

La dartre farineuse, & celle ou l'humeur se repend entre la cuticule & la vraie peau, dissout la première & la fait tomber en farine.

La dartre coulante ou vive est un peu plus corrosive. Elle use la première peau & met la vraie peau à decouvert.

La dartre à grosses croutes est la plus mordicante. Elle ronge le tissu de la peau, & y produit de petits ulcères, dont la matière très épaisse se forme en croute. Toutes ces dartres proviennent d'un sang acre & bilieux, dont la serosité contient le même vice. Cette serosité sort par les orifices des petits vaisseaux. Elle sort par les pores pour former la transpiration. Elle se repend sur la peau & y produit les effets que je viens de decrire.

Causés
internes.

Mr. de Garfault a très bien parlé sur l'origine de ce mal. La bile, selon lui, coule avec le sang dans le foye. C'est là qu'elle doit s'en separer selon les régles de la nature, enfilant pour cet effet certains canaux ou filtres, dans lesquels il n'y a que cette humeur qui puisse passer. Imaginés vous un tamis imbibé d'huile, si vous voulés faire passer de l'eau au travers, vous n'y parviendres point; mais si vous jettes dessus de nouvelle huile, elle y passera sans difficulté. Le sang est donc cette eau qui coule, sans penetrer les pores du foye, que nous comparons au tamis, & la bile qui coule avec le sang, venant a rencontrer l'orifice des pores du foye, s'y précipite sans difficulté, lorsqu'elle a sa fluidité ordinaire, De là elle est conduite dans les boyaux, pour les graisser & pour faciliter le passage des excréments. Lors donc que cette bile devient trop épaisse, par quelque cause qui aura diminué sa fluidité, elle est entraînée par le sang dans la circulation, & comme cette humeur est chaude & fermentative, elle fait bouillonner le sang, qui pousse la serosité contre la peau, qu'elle affecte selon le caractere de sa malignité.

Causés
externes.

Les causes externes de ce mal sont tous les dereglements, dans la nourriture prise sans choix & dans l'exercice fait sans précaution.

La demangeaison n'est autre chose qu'une humeur dartreuse qui se fait sentir à différentes parties du corps.

Le but qu'on doit se proposer en traitant cette maladie, c'est de delayer le sang & de le rendre plus fluide, vous commencerez par la saignée. Vous donnerés en suite de l'électuaire indiqué dans le Chapitre de la gourme, ou de celui dont voici la composition.

Rx. † rite ppt.
 Rad. squill. marin.
 althe aa. ℥iij.
 ☉ ♀ & ☉ri aa. ℥i.
 ♀ ☉ti ℥vj.
 Croc. ♂ aperitiv. ℥β
 ♂ diaph. ℥iβ.
 M. C. mele elect. ℥x.
 f. elect. det.

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

Du Farcin.

Le farcin doit être regardé comme une maladie causée par un sang vicieux, dont la qualité acre & visqueuse se communique à la limphe & aux humeurs qui se répandent sur les téguments, & y forment des tumeurs & des absces.

Les espèces de farcin ne different les unes des autres que par les progrès divers de la maladie. On voit d'abord plusieurs petites enflures ou boutons

Z

gros

gros comme des grains de raisin, s'élever sur la peau en différents endroits. Ces boutons causent de la douleur quand on les touche. Ils commencent par être durs. Ils s'ammollissent ensuite, & deviennent des pustules tendres, d'où l'on voit decouler une matière huileuse & sanguinolente. Ils se changent enfin en ulcères.

La première éruption de ces pustules se fait à la tête, ou sur la jugulaire extérieure, ou sur la veine du col, & elle gagne la partie intérieure du bras droit au dessous de l'épaule vers le genou. Dans d'autres Chevaux le farcin paroît sur les parties de derrière, auprès des paturons, & le long des grosses veines sur la partie intérieure de la cuisse, s'étendant vers l'aine & les bourses. Il paroît aussi quelques fois aux flancs, & s'étend vers le bas ventre, partie où il est le plus incommode. On multiplie ordinairement les espèces de farcin que l'on désigne par des dénominations particulières. Pour moi je n'en reconnois que deux espèces. Le farcin qui peut se guerir, & le farcin incurable ou du moins très difficile à guerir.

Comme la disposition du sang est la cause de toute espèce de farcin, tout consiste à bien connoître aux marques extérieures, quel est le degré de malignité de l'humeur.

Signes.

Le farcin qui forme des boutons dont la matière est la même que celle qui sort d'un ulcère, est l'effet d'un sang acre, bilieux & visqueux, qui se dépure
de

de sa malignité sur les tégumens, par l'orifice des rameaux capillaires dont la peau est remplie; & le degré de cette malignité décide de la contagion du mal.

Cette espèce de farcin peut se guérir. Employés la saignée. Les remèdes purgatifs & résolutifs tels que les antiscorbutiques & les diuretiques. Faites usage principalement de l'électuaire décrit dans le Chapitre 15. Il fait son effet sur toutes les maladies qui ont leur principe dans la malignité corrosive d'un sang épaissi.

Le farcin qu'on regarde comme incurable est celui dont les boutons se forment en ulcères sans matière. Les bords de ces boutons se rélevent en manière de Champignons. Ils sont teints d'un sang noirâtre; ils sont presque toujours calleux & sordides. Ce farcin est l'avant coureur & le simptome le plus certain de la morve. Je le regarde comme la morve même qui n'a point encore attaqué & ulcéré les viscères. L'électuaire préservatif dont j'ai parlé dans le Chapitre 18 est l'unique remède qui guérira ce mal. Je m'en suis servi avec succès pour plusieurs Chevaux morveux & attaqués de farcin de cette espèce. J'ai guéri tous ceux dont les viscères n'avoient pas été ulcérés.

Signes de
la seconde
espèce.

CHAPITRE VINGT-SIXIEME.
DES FLUXIONS & ENFLURES.

Des maux d'yeux, & de la fluxion habituelle appelée fluxion lunatique.

Un grand nombre d'auteurs ont traité des enflures affectées à différentes parties du corps, & ont indiqué pour les guérir de très bons rémedes; ainsi je ne m'y arrêterai pas. Je me borne aux maladies qui attaquent l'œil, & qui sont, l'œil larmoyant, l'épanchement de sang dans l'œil, les cancers, les verrues, l'ongle, le cul de verre, le dragon, les coups dans l'œil, les taves ou blancheurs, les fluxions & la fluxion habituelle ou lunatique.

L'œil larmoyant.

Causes.

L'œil larmoyant est une inflammation, que l'acreté des larmes excitées par une fluxion ou par un coup occasionne.

Remedes,

Saignés le Cheval; mettes le au son & a l'eau blanche; appliqués sur l'œil un cataplasme de lait de safran & de mie de pain; ou faites tremper un linge dans de l'eau préparée avec la pierre merveilleuse, appliques le en quatre doubles sur l'œil; & mettes par dessus une compresse trempée dans de l'eau de vie. Point de graisse, point d'huile: elles sont ennemies de l'œil.

L'epan-

L'épanchement de sang dans l'œil.

De petites taches rouges semées sur la conjonctive ou sur la cornée de l'œil, sont le signe de cette maladie. Un effort que le Cheval aura fait, un coup qu'il aura reçu suffisent pour rompre les petits vaisseaux de l'œil, & pour en extravaser le sang. On y remédiera en insinuant de l'eau de vie dans l'œil.

Le Cancer.

Le Cancer dans l'œil se manifeste par des boutons rouges, les uns plus petits, les autres plus grands, qu'on aperçoit vers le grand coin de l'œil près du nés. On les voit au dedans & au dehors de l'œil, même sur les paupieres, & l'œil paroît rouge. Ces boutons sont occasionnés par l'acreté des larmes, qui corrode la caroncule lachrimale & les paupieres, & qui y produit ces *fungus*.

Mettés le Cheval au régime. Donnés lui de l'acier & ensuite du foye d'antimoine. Lavés le cancer avec de la decoction de graine de fenouil, que vous sou-poudrerés de tutie, ou de poudre de Cloportes passée sur le porphire, ou de couperose blanche, de sucre Candi & de tutie en parties égales.

Les Verrues.

On nomme verrues des durillons ou des excroissances de chair, qui paroissent sur le bord intérieur des paupieres. On les coupe avec des ciseaux & on pense la playe avec de l'eau vulneraire & de la tutie.

L'Ongle.

L'Ongle.

L'ongle est une peau membraneuse qu'on aperçoit au petit coin de l'œil. Presque tous les Chevaux ont cette peau, mais elle n'est incommode que lorsqu'elle croit. Elle avance quelques fois sur l'œil, au point d'en couvrir la moitié. On la coupe alors avec beaucoup de précaution. C'est une opération dont les Maréchaux les plus maladroits s'aquittent facilement.

Le Cul de verre.

Le Cul de verre est une defectuosité de la prunelle qui paroît d'un blanc verdâtre, ou de la couleur d'un verre de tougere. Cette couleur pronostique un œil mauvais; mais comme elle n'est point un vice accidentel, on doit seulement se défier d'un Cheval qui à l'œil conformé de cette manière.

Le Dragon.

Le Dragon est une petite tache blanche, ou une excroissance charnue qui se forme dans l'humeur aqueuse, ou qui se manifeste sur la cornée au devant de l'œil. Dans les commencemens elle n'est pas plus grosse que la tête d'une épingle. Elle croit petit à petit, jusqu'à ce qu'elle couvre toute la prunelle. Le Dragon est incurable.

Les Tayes.

Il y a deux sortes de Tayes. L'une est comme un nuage qui couvre tout l'œil. L'autre est une tache ronde, blanche & épaisse, qu'on aperçoit sur la prunelle. On l'appelle la perle, parcequ'elle en a la ressemblance.

Ces maux peuvent venir d'un coup ou d'une fluxion. Ils ne sont autre chose que des concrétions d'un l'imphe epaisse sur la cornée. On les dissipera en mettant sur la taye un melange de couperose blanche, de sucre Candi, & de tutie en poudre & parties egales. Mr. de Garfault a parfaitement bien décrit la nature & les circonstances de ces maux d'ieux.

La Fluxion lunatique.

La fluxion lunatique est un mal d'ieux des plus dangereux & des plus difficilles a guérir. Je ne m'attacherai point à expliquer les causes & les accidents de cette maladie, qui se termine toujourns par la perte de la vue, sans qu'aucun remede puisse empêcher cet effet. Je me contenterai de dire que moins on touchera a l'œil attaqué de la fluxion lunatique, plus on retardera la perte de la vue. Il est peu d'hommes de Cheval, qui ne prétendent avoir des secrets contre ce mal; & chacun se flatte que le sien est infailible. Cependant l'usage de ces secrets n'aboutit jamais qu'a rendre le Cheval plutôt aveugle. J'ose avancer avec assurance que cette maladie ne peut se guérir. Ainsi dès qu'un Cheval eprouve les accidents de la fluxion lunatique, & que le mal se passe & revient à intervalles égaux dans l'espace de quelques semaines, il ne faut pas hésiter de s'en defaire; parcequ'il est constant que la perte de la vue s'ensuivra tot ou tard.

CHAPITRE

CHAPITRE VINGT-SEPTIEME

Des Maladies aux parties exterieures du Cheval.

Le nouveau parfait Maréchal & le Gentilhomme Maréchal nous ont donné la connoissance de toutes les maladies exterieures du Cheval, & des remedes propres a operer leur guerison. Ils sont entrés dans le detail de toutes les opérations relatives à la fracture des os, à la castration, aux blessures, & du pansé-ment de toutes les playes. Je ne m'étendrai donc point sur cette matière, sur laquelle le lecteur trouvera toutes les instructions necessaires dans les ouvrages que je viens de citer. Je ne parlerai dans ce Chapitre que de quelques accidents qui surviennent aux meilleurs Chevaux : accidents lesquels traités avec un peu d'adresse & de methode seront facilement guéris, au lieu que si l'animal tombe malheureusement entre les mains des Maréchaux ou de certains demi-connoisseurs, qui ne connoissent que leurs pratiques de routine & d'habitude, infailliblement il sera mis hors de service. Telle est la seime. Elle rend pour l'ordinaire un Cheval inutile par la malhabilité des Maréchaux, qui detruisent le pied, en voulant guerir la petite fente.

Les Seimes ou Quartes.

Ce qu'on appelle seime ou quarte, est une fente qui traverse la corne depuis la couronne jusqu'au fer, & qui coupe le quartier en deux. Ce mal n'arrive

n'arrive gueres qu'aux quartiers de dedans, parce-
qu'il sont plus foibles que ceux de dehors. Les Che-
vaux d'espagne y sont sujés, ainsi que les Chevaux
de race de differents pais. Et généralement tous ceux
dont le pied à une disposition a être encastelé.

En rémediant à ce mal, on doit avoir deux objés
en vue. Le premier de faire croitre le sabot pour
que la fente disparoisse; le second de l'affermir, pour-
que la fente ne revienne plus. C'est une erreur gros-
siere de vouloir faire rejoindre les deux parties de la
corne fendue. Le feu qu'on y applique pour cet effet
repousse le suc nourricier de la corne. Il empeche
son accroissement & rend le pied diforme.

La fente s'ouvre lorsque le Cheval met pied à terre.
La chair au dessus de la corne entre dans la fente,
& se trouve pincée, lorsque le Cheval relevant le
pied, la fente se resserre. Ce pincement est quelque
fois si rude, qu'il en sort du sang. Il est toujours
douloureux & fait boiter le Cheval. Il peut même
arriver que la chair pincée s'enflamme par le sang
qui y resté engorgé. Alors il s'y formera un absces,
lequel venant à supuration, enflammera tout l'inte-
rieur du pied. La matière rongera à l'entour jusqu'à
l'os du petit pied, & mettra le Cheval en danger de
perdre le sabot. C'est ce qui arrive presque toujours,
lorsque les Maréchaux ne songent qu'à faire rejoindre
les deux parties de la corne par le feu, ou par des
remedes qui n'ont aucune analogie avec le mal.

Voici la vraie manière d'y remédier. Prennés une once d'esprit de vitriol, dans lequel vous ferés dissoudre deux gros d'opium. Couvrés entièrement la fente depuis la couronne jusqu'au fer avec de la cire commune. Ensuite avec la pointe d'un couteau vous percerés la cire exactement au dessus de la fente, pour la decouvrir dans toute sa longueur. Trempés une petite plume dans l'esprit de vitriol préparé. Faites en couler quelques gouttes au travers de la cire dans l'interieur de la fente & tout le long de son ouverture. Cet esprit de vitriol mortifiera la chair du côté de la fente, & préviendra l'inflammation.

Cette operation faite, otés la cire commune, & bouchés la fente du haut en bas avec de la cire melée de terebentine dont les jardiniers se servent pour les arbres. Frotés chaque jour la couronne avec de l'oignon blanc. Continués ce frottement, jusqu'a ce que l'accroissement de l'ongle ait fait disparoitre la fente.

Pour empecher qu'elle ne revienne, ce qui arrive très souvent, il faut faire ferrer le Cheval toutes les six semaines; & si le mal provient du pied encastelé, il faut lui bien ouvrir les talons & lui racourcir la pince. Mettés ensuite de l'excrément humain dans le pied, pour y attirer les humeurs, qui doivent le nourrir & le maintenir en bon état.

Si le pied du Cheval est comble, & si la fente derive de la grande foiblesse du quartier; ne faites rien parer aux talons; faites seulement vuider un peu la
 pince

pince & la fourchette. Mettés un fer a demi-lune, avec du talc chaud dans le pied, ou de l'onguent nommé l'emmielure; & continués de graiffer la couronne avec de l'oignon blanc.

De la jambe cassée.

Mr. de Soleyfel fait le récit de deux Chevaux qui avoient la jambe cassée & qu'on avoit gueris. Je puis dire, que j'en ai guéri plusieurs & avec tant de succès qu'on ne pouvoit plus reconnoître la fracture.

Lorsque la jambe d'un Cheval est cassée, il faut s'y prendre précisément comme on procède à l'égard de l'homme. Tirés en haut & en bas avec beaucoup de force pour replacer les deux parties de l'os l'une sur l'autre. Appliqués sur ces deux parties réunies une compresse simple trempée dans de l'eau de vie. Serrés la avec une premiere bande faisant trois tours, & une seconde faisant aussi trois tours de l'autre sens. Mettés ensuite des compresses de six à huit doubles du haut en bas autant qu'il en faut pour remplir les vuides. Assujettissés le tout avec deux ecliffes de bois, que vous ferrerés avec une bande. Il ne faut point suspendre le Cheval, comme beaucoup de gens l'enseignent & le pratiquent. Il vaudra bien mieux lui faire dans sa loge une espece de travail, tel que je vais le decrire.

Disposés en quarré quatre pilliers hauts de sept à huit pieds. Sur l'un des côtés une traverse à cinq pieds de terre, & dones lui un demi pied d'equarrissage. Sur cette traverse vous attacherés a egale distance

distance cinq crochets en dedans & la pointe en bas. Sur le côté parallèle, vous placerez à même hauteur un rouleau garni de cinq autres crochets ou crampons. Les deux bouts de ce rouleau qui traversent l'épaisseur des piliers, se termineront l'un & l'autre par un cric, dans les dents du quel s'engrainera un morceau de fer propre à les retenir.

On met le Cheval dans ce travail. On attache une peau de bœuf ou de vache aux crochets de la traverse, on la passe sous le ventre du Cheval, & on l'accroche par l'autre bout au rouleau; de sorte qu'en tournant ce rouleau avec des leviers, on pourroit suspendre le Cheval; si on vouloit. J'ai dit qu'il ne falloit pas le suspendre. La peau dont la largeur doit prendre depuis les coudes du Cheval jusqu'à ses hanches, sera tendue, de manière qu'elle joue un peu sous le ventre, afin que si le Cheval veut se reposer, il puisse s'appuyer sur cette peau, & se remettre ensuite de bout, sans que la jambe cassée fasse ni mouvement ni effort.

Lorsque le Cheval aura été arrangé de la sorte dans sa loge, faites le saigner du col; préparés,

Rx. ♂ ovor. test. ℥ij.

♀ Oti ℥ss.

♂ diaph. ℥ij.

Cinnab. montan. ℥ij.

M. C. mel. elect. ℥vi. f. elect.

donnés de cet électuaire la grosseur d'un œuf de poule pendant quinze jours, tous les jours. Mettés le Cheval au régime & à l'eau blanche; le pansement de la

jambe sera comme il suit. Pendant les deux premières semaines, vous leverés l'appareil tous les deux jours. Vous y mettrés chaque fois de nouvelles compresses, sans les tremper dans l'eau de vie, parce que cette liqueur trop spiritueuse empêche le calus de se former. Elle est même capable de le dissoudre. Je me suis toujours bien trouvé de l'usage des herbes aromatiques que j'ai faites bouillir dans de bon vin, dans lequel j'ai trempé les compresses.

Après les deux semaines, vous graifferés la jambe avec l'onguent composé de

℞. Unguent. de althe. Medull. Cervin.
 Pingued. off. Bov. coct. aa. ℥iij.
 Gumm. elem. terebint. Venet.
 ℥o hypericon. aa. ℥ij.
 Momord. ℥i.
 Ceræ alb. ℥β. M. f. unguent.

Vous remettrés ensuite les compresses seches, en observant de bien remplir les vuides, & les ecliffes pour maintenir les parties de l'os dans leur place; vous ne leverés l'appareil que tous les trois jours, & à chaque fois vous graifferés la jambe avec l'onguent ci-dessus. Lorsque vous observerés que le calus est formé, vous mettrés par dessus l'onguent ordinaire, l'emplatre dont voici la composition.

℞. Lign. frax. rad. fraxinell.
 Barb. Caprin. hb. Chærefol.
 Veronic. hyperic. fanic.
 Sed. major. aa. m. j. fl. bellid. c. hb.
 Scabios. Verbasc. Mille fol. aa. m. j.

Coupés tout cela bien menu; faites le bouillir dans une livre de beurre frais, jusqu'à ce que le beurre ait pris la couleur des herbes. Passés ce beurre au travers d'un linge, mettés y.

℞. † Sem. fanic. subtiliss. ppt.

Sangv. Dragon. aa ℥ij.

Balsam. elem.

°° hypericon. Momord. aa. ℥i.

Mastich. ℥i℥.

Ceræ alb. ℥viiij.

Camphor. ℥iiij.

Faites bouillir le tout jusqu'à consistance. Vous prendrés de cet onguent & vous l'étendrés sur un morceau de cuir long d'un pied, large d'un demi pied, que vous appliquerés sur la partie malade.

Si la peau de la jambe a été écorchée par le coup qui a cassé l'os, il faut panser cette playe selon la methode commune, sans rien changer au procedé que je viens de prescrire pour la fracture de l'os.

J'ai guéri des Chevaux qui avoient eu les côtes cassées dans une chute. L'entreprise est beaucoup plus difficile à cause du sang caillé qui sejourne dans les parties charnuës, & des meurtrissures des parties internes voisines.

De l'éparvin.

J'ai éprouvé toute sorte de remedes pour guérir l'éparvin, & je me suis convainçu que ce mal étoit tout a fait incurable, lorsqu'il est vraiment caractérisé par sa situation au dessous du genou entre l'os

&

& le tendon, & sur l'expansion tendineuse qui derive du flechisseur en dedans de la jambe.

Les operations par le feu & par les vesicatoires sont inutiles, & peuvent offenser les tendons & les ligaments.

Je ne m'etendrai point à expliquer la nature & les causes de l'éparvin. Elles sont d'ailleurs imparfaitement connues. Le Cheval boite plus ou moins, selon la grosseur & la dureté de l'éparvin. Il boite lorsqu'il commence à marcher, parceque l'éparvin contraint les tendons qui le couvrent, & les rend douloureux; mais dès que le Cheval à un peu marché, & que le mouvement des jambes à assoupli les tendons; la compression de l'éparvin devient insensible; les douleurs cessent & le Cheval ne boite plus.

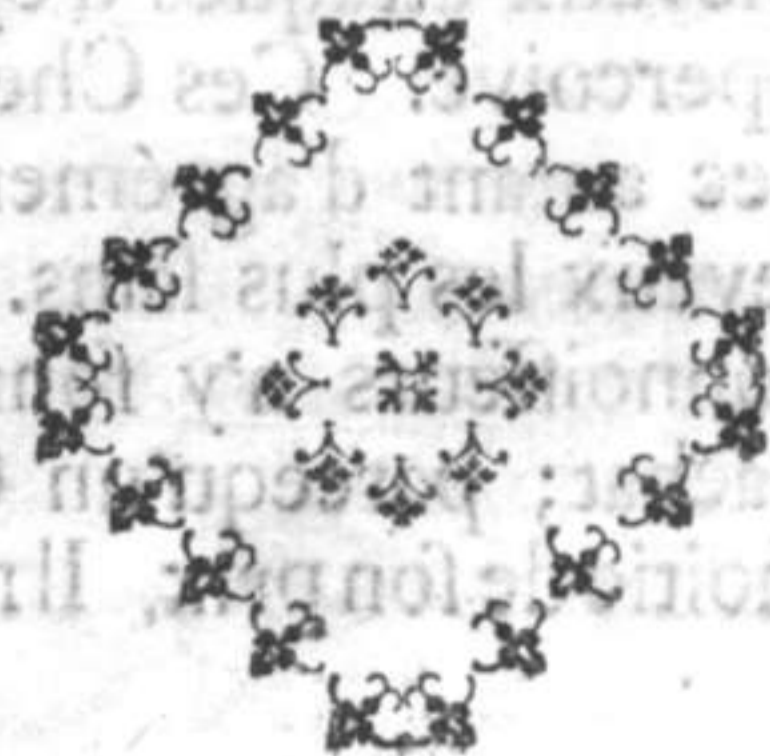
Il ne faut aucun remede à ce mal. Plus on voudra en essayer & plus on nuira au Cheval. Les remedes violents & caustiques rendront le defaut plus remarquable, & gatteront la jambe du Cheval. Ainsi il n'y a rien à faire. Après tout, ce mal est de peu de consequence pour les Chevaux de guerre & de chasse. Il y a beaucoup de grands Seigneurs qui montent des Chevaux attaqués d'éparvin, sans que personne s'en apercoive. Ces Chevaux fournissent leur carrière avec autant d'agrément pour le Cavalier que les Chevaux les plus sains.

Les vrais Connoisseurs n'y font pas attention, excepté dans l'achat; parcequ'un Cheval qui a l'éparvin perd la moitié de son prix. Il n'est pas d'ailleurs
le

le plus mauvais pour l'usage; a moins que l'éparvin ne soit parvenu au point d'être aperçu de tout le monde. Pour decouvrir les éparvins légers il faut être un Connoisseur bien fin. C'est pourquoi les Marchands ne font pas difficulté de nous amener quantité de Chevaux étrangers, qui ont ce défaut, & nous les achetons sans nous en apercevoir. On parle beaucoup de ce mal. On vante les remedes qu'on a pour le guérir. On prend quelques fois pour éparvin les apophises du genou ou les petites eminences qui sont dans l'articulation de cette partie. Et on prend pour un Cheval sans défaut, celui qui à l'éparvin bien réellement.

En voila assez pour inspirer plus de retenue aux personnes qui avec des connoissances très mediocres affectent une capacité superieure. Pour parler pertinemment des maladies du Cheval & de ses défauts; il faut avoir étudié la structure de son corps & en posséder l'anatomie.

F I N.



Segun Brunet esta es la 1^a edicion
del año 1766 -

La 2^a de Vienne 1772 - en 8^o

La 3^a de Vienne et Paris 1774 in-8^o

fig¹ - revue et augmentee -

V^e. Brunet edit de 1864 - tom 6 1^a partie
column. 628

S.

Hípica Española

8-10-1899 n.º 16

Mr. D. Felipe

Menéndez

[Large decorative flourish]

~~Comproado a Vindel~~

Comproado a Vindel - Madrid 12 Julio 1899
S,

8-p^s

